Tome XVII. N° 1 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Avril 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Monsieur Rudler, sourcier

La *Revue universelle* est pleine de bonté pour moi. Elle m'a confié la rubrique des « livres universitaires comiques ». Tentative nouvelle : aucun périodique n'y avait encore songé. On n'a pas l'habitude d'un rapprochement entre l'Université et la comédie. On salue l'Université, comme les morts ; on oublie qu'on peut en rire. Pourquoi? C'est un amusement sain, qu'aucune loi n'interdit.

M. Brunot, doyen de la Faculté des Lettres de Paris, prétend, il est vrai, que c'est une distraction sacrilège, car elle est antipatriotique. Mais son avis me semble débile, parce qu'il marque une rancune. Ici même, tout au long, il y a quelques mois, j'ai exposé la drôlerie d'un livre de M. Brunot ; j'ai reproduit des phrases, des graphiques ; et un bon nombre d'honnêtes gens se sont divertis. M. Brunot, du coup, se montra si mortifié, qu'il ne sut même pas le taire. A plus de vingt de ses amis il alla dire que j'étais un insulteur ; que c'était une honte qu'un individu de mon espèce fît des conférences à l'étranger, qu'au nom de la liberté de pensée (la sienne) on devrait partout m'interdire la parole, et qu'enfin à Mayence d'où il revenait, il avait assisté à ce spectacle impressionnant et significatif : les officiers français de l'armée d'occupation préféraient acheter mes

livres que de les voir tomber entre les mains des Allemands !...

Ah ! les braves officiers, et le cher M. Brunot, que nous lui savons gré de sauver ainsi la France ! Il l'avait déjà bien améliorée par son enseignement ; maintenant, il la préserve, il la défend contre les traîtres de mon espèce, qui s'entendent avec l'ennemi pour décrier ce qu'il y a de sacré dans notre nation, c'est-à-dire M. Brunot d'abord, puis tous ses subordonnés. Car il représente, à ce qu'il dit, un patrimoine d'études ! Car l'attaquer, c'est miner une des assises du pays ! Car etc... etc... Argument spécieux ! Si on ne peut plus critiquer les individus, sous prétexte qu'on ruine les institutions, nous voici comme des oiseaux dans un jardin où l'on aurait planté quelques épouvantails. Heureusement, les oiseaux s'habituent à ces monstres innocents : au bout de peu de temps ils grimpent dessus, pour les voir de près. Je suis comme les oiseaux. Durant mes études je fus fort médusé ; je subis M. Lanson avec une stupeur douloureuse. Il dicta des noms, des titres, des dates, pendant une heure, une semaine, un mois, une année. Je n'en revins pas, mais je me disais : « C'est la conséquence du péché originel. Il faut subir. Ce doit être ainsi ! » Aujourd'hui, dame, loin de souffrir, je m'amuse ; et... je m'approche. Vous vous rappelez, il y a un an, le livre de M. Vianey que je vous ai conseillé : *les Contemplations*. Ce livre, à vrai dire, fut primitivement d'Hugo, mais il est maintenant bourré de tant de notes de M. Vianey, de tellement plus de notes qu'il n'y a de vers d'Hugo, que c'est bien devenu son œuvre. Or, il y avait là dedans des trouvailles, des perles, des choses enivrantes ! Six mois après, avec M. Brunot, nouveau trésor. Nous avons moissonné, engrangé, laissé passer l'hiver. Et voici le printemps. Bientôt les premières fleurs, qui promettront les premiers fruits. N'est-ce pas le moment de saluer un troisième maître? Eh bien ! chers lecteurs, je le tiens, et je vous le présente : M. Rudler ! Je vous le présente comme ces messieurs, sous la forme d'un livre, mais si riche et... si désopilant en dépit d'un aspect sévère et morne !

Titre : *les Techniques de la critique et de l'histoire littéraires en littérature française moderne*. L'auteur : agrégé des lettres, docteur ès lettres, professeur à l'Université d'Oxford où la Sorbonne l'a délégué comme un de ses maîtres les plus représentatifs. Et c'est à Oxford que l'ouvrage paraît sous la firme : *Imprimerie de l'Université*, 1923. — Tout cela ne

vous paraît pas gai? Vous préférez Courteline? Patience! C'est exactement du même ordre. Puis, entre parenthèses : le livre coûte dix francs ; on sait ce que vaut le franc, donc il est à la portée de toutes les bourses, et je demande instamment qu'on le répande dans les familles françaises où l'on croit encore que le rire entretient la santé morale. Un simple petit mot avant de commencer l'étude de cette étude : il est bien entendu que les références que je donnerai sont, comme pour les articles sur MM. Vianey et Brunot, strictement exactes. Des lecteurs m'écrivent toujours leur incrédulité. Je comprends : ce sont des esprits raisonnables qui ont peine à croire à la folie humaine, et surtout que cette folie soit en place, dans des postes officiels et honorés. Mais, il en est ainsi. Je n'invente rien. Je rapporte, je copie ; et j'indique les pages où je cueille les merveilles.

Donc ce livre de M. Rudler, dédié à M. Lanson (parbleu! je lui dédie bien aussi mon article par-dessus le marché!), s'ouvre, selon la méthode anglaise, par la table des matières. Ce procédé, ma foi, nous permet, dès la première page, d'être fixés. Pas besoin d'avoir bu trois bouteilles d'Anjou pour commencer de se divertir : il suffit de ne pas être né à Dresde ou à Leipzig. Dans cette table on lit donc :

Chapitre IV. — Critique de restitution.
I. Qu'est-ce que collationner?
II. Ce qu'on collationne.
III. Comment on collationne.
IV. Sur quoi on collationne. (Ne croirait-on pas quelqu'un de ces charmants exercices de grammaire, pour enfants de sept ans, sur les locutions adverbiales?)
VI. La préparation du collationnement.
VII. L'ordre et les limites du collationnement.
VIII. Les problèmes du collationnement, etc... etc.

Inutile de poursuivre. Vous sentez cette vie, cet air, ce parfum de jeunesse et de santé! Quand on pense que c'est là l'essai d'une méthode pour bien savoir travailler sur les chefs-d'œuvre, on en éclate de rire tout de suite, comme j'ai annoncé, ou on rejette le volume, et on dit : « Pauvre bonhomme! Si c'est dans cette exaltation-là que le mettent les grands livres! » Mais attention! C'est précisément l'exaltation qui, selon lui, serait nuisible. État des plus fâcheux!...

Vous direz qu'il préside d'ordinaire à la conception de tous les êtres. Non, non ! Il paraît que pour la critique littéraire-universitaire-scientifique, il convient au contraire d'être immobile, et froid, et glacé, tel un cadavre.

— Alors, dites-vous encore, on s'adresse exclusivement à des octogénaires pour pratiquer cet exercice?

— Pas tout à fait. Le livre de l'excellent M. Rudler est fait pour les jeunes gens !

— Les jeunes gens? De quel âge?

— Vingt ans.

— Pas possible? Quoi? Ces collationnements...

— Je vous le dis.

— Mais alors... ce sont des jeunes gens élevés dans des pénitenciers?

— Du tout. C'est pour vos fils, monsieur, pour vos neveux, pour tous ces jeunes esprits que vous confiez imprudemment aux Universités.

— Eh bien, c'est fou !

— Et c'est pour cela que j'attire votre attention. Mais nous n'en sommes, remarquez-le, qu'à la table des matières ! Il faut vous apaiser et laisser en réserve des forces d'indignation. Tenez, tournons la page. Voici, tout de suite après, un « avant-propos », où M. Rudler écrit ceci :

« *Nul n'est obligé de pratiquer les techniques que j'expose; mais elles ont sûrement acquis droit de cité, elles ont fait leurs preuves... Quiconque sera fait pour les manier et les maniera diligemment, ne sera point trompé.* »

Mais allons tout de suite aux choses importantes, au cœur même du livre. Passons un début destiné seulement à nous préparer la farce centrale, et au chapitre des « éditions critiques », où la voici qui devient large et abondante, attardons-nous, installons-nous, réjouissons-nous. J'ouvre la page 88. Là M. Rudler commence par définir *l'édition critique* elle-même, comment s'établit cette chose unique et admirable qui est la *somme de tous les états authentiques d'un texte*, avec *appareil critique au bas des pages* et qui forme, comme vous savez, un ensemble parfaitement illisible. Puis, passant du précepte à l'exemple, il écrit : « D'ailleurs, c'est bien simple : vous n'avez qu'à faire comme moi dans mes propres éditions critiques d'*Adolphe* et de la *Jeanne d'Arc* de Michelet ! »

Ici, il faut que je cite purement et simplement (p. 91).

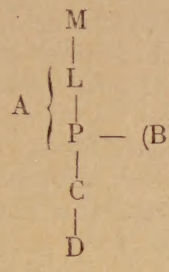
« *Pour* Adolphe, dit M. Rudler, *j'ai dû déterminer la valeur*

« *et les rapports des deux éditions parues simultanément à* « *Londres et à Paris. J'ai prouvé qu'elles avaient été faites* « *l'une sur l'autre, et Paris établi sur les épreuves de Londres.* »

Jusqu'ici, rien d'extravagant. Attention. Voici qu'il ajoute :

« *La filiation des éditions se marquerait très bien par une* « *ligne verticale, montrant la simplicité du problème dans son* « *ensemble, sinon dans ses détails.*

Et subitement, pris de la maladie puérile et brunotique des graphiques, il dessine ceci, avec ce petit commentaire en dessous :



— *Adolphe* —

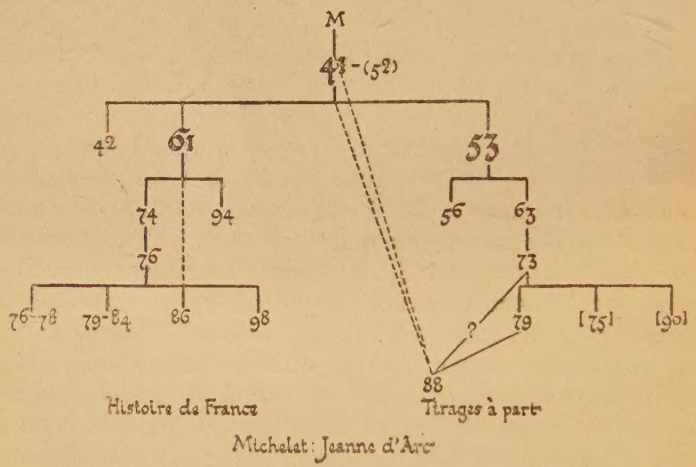
M : manuscrit. — L. Londres. — P : Paris. — B : 2e édition non retrouvée, et probablement composée des invendus de P. — C. 3e édition. — D : 4e édition.

On se frotte les yeux, on n'en revient pas ! Mais ça y est. C'est imprimé ; c'est dessiné. Bien mieux, M. Rudler est si heureux, dès que c'est fait, tel un enfant qui vient de tracer un bonhomme, que tout de suite il recommence, et bien entendu avec plus d'extravagance. Cette fois, il s'agit de la *Jeanne d'Arc* de Michelet, dont le vaillant homme a établi une édition rudlérienne. Comment? Voici.

Il y avait pour cette *Jeanne d'Arc*, d'une part la série de l'*Histoire de France* dont elle fait partie, d'autre part la série des tirages, détachés de cette histoire à dater de 1833. Et M. Rudler nous fait alors les légères et charmantes confidences que voici (p. 92) : « *Les deux séries paraissent avoir vécu d'une vie indépendante. Ce qui constitue le problème, c'est la réapparition, d'après* 41, *dans* 61, *de passages condamnés par* 53. *Si, comme il semble,* 61 *a été établi sur* 41, *dans l'oubli de* 53, *il n'implique aucun jugement sur les suppressions de* 53 ; 61 *et* 53 *témoignent chez Michelet de*

deux dispositions sentimentales et politiques distinctes; la question est de savoir si l'on doit et si l'on peut remonter à 53 *un état du texte constitué absolument en dehors de lui, et je ne l'ai pas cru ni ne le crois, n'étant pas démontré que si Michelet avait établi* 61 *sur* 53 *il fût revenu sur les suppressions de cette* 1re *édition.* »

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous comprenez. C'est la nuit noire, n'est-ce pas? Mais avec une musique comique tout de même! Ces chiffres qui dansent comme des fous au milieu de ce pesant pathos, c'est assez hallucinant! En tout cas, M. Rudler s'aperçoit bien qu'on ne comprend rien, ne comprenant rien lui-même. Alors, brusquement, il laisse les mots, et le voici pour la seconde fois qui se rejette sur un croquis... pour vous faire mieux saisir! C'est la méthode actuelle de l'Université. Tous ces messieurs maintenant illustrent leurs livres! Quand ils sont complètement embourbés dans leur affreux style, ils croient subitement s'en tirer en traçant des figurines. Celle-ci d'ailleurs, extraite de la page 93 du livre mémorable de M. Rudler, me semble du génie pur.



M : manuscrit. — Chiffres : les deux derniers chiffres de l'année de publication de chaque édition. — Caractères gras : les éditions qui ont une valeur critique. — Caractères ordinaires : les reproductions de librairie. — Parenthèses : écoulement d'invendus sous date nouvelle. — Crochets : les éditions que je n'ai pas vues et dont j'affirme la filiation sur la foi de Lanéry d'Arc.

Je suis sûr qu'à la vue de cette chose surprenante qui tout ensemble fait penser à quelque tableau généalogique et à

de l'astronomie, chez les jeunes lecteurs de la *Revue universelle* des vocations impératives vont se décider. On va voir de brusques départs pour Oxford. Car enfin c'est grisant ! Si je faisais encore mes études, je ne résisterais pas : je voudrais, à partir de demain, appartenir à ce M. Rudler ; il me semble que désormais je ne cesserais plus d'être dans la joie ! Songez : un livre, un petit bout de livre, qu'il nous envoie de l'autre côté de l'eau, et qui nous met dans cet état-là ! Alors... si nous étions près de lui ! Si nous le voyions ! Si nous l'entendions !

Consolons-nous, messieurs, en poursuivant avec soin la lecture de cette œuvre ! Voici le chapitre VI, une merveille. Il s'appelle *Critique des sources*, et commence gravement par : « *Il y a longtemps qu'on soupçonne ce que c'est qu'une source.* »

Eh oui ! Comme dit M. Rudler, les rapports des œuvres de Ronsard, Boileau, Racine, Chénier aux œuvres antiques sont si évidents que la critique n'a pu les méconnaître en aucun temps. Mais (voici le grand point !) « *elle ne s'est mise que très tard à en systématiser l'étude* (p. 117). *C'est seulement depuis une trentaine d'années que la notion de source a été élucidée, et la technique des sources approfondie et fixée.* » Bravo ! Gloire à notre siècle qui, grâce à l'Université, a vu de si grandes choses ! Nos pères et nos grands-pères savaient certes tout cela comme nous, et même mieux que nous, mais ils avaient le *système* en moins, les pauvres ! Quelle vie misérable ! M. Rudler, à vous la parole. Je me permettrai seulement, en transcrivant vos si puissantes remarques, d'y intercaler quelques modestes réflexions de Benjamin, — Benjamin représentant, ainsi que disait M. Crémieux dans une critique de l'an dernier, le Français moyen, borné et sans ouverture, mais qui par là même (ceci est de moi) résiste peut-être mieux que certaines intelligences supérieures, délicates et raffinées, à ce qu'on est convenu d'appeler dans une société qui voudrait être bien établie, les imbéciles, les snobs et les cuistres. Je vous présente donc un commentaire de Rudler, à son tour commenté. Mais je ne change pas *un seul mot* à tout ce que je mets dans la bouche de M. Rudler.

Rudler (p. 118). — « C'est un fait aujourd'hui démontré, « que l'œuvre d'art est rarement l'œuvre exclusive de celui « qui la signe. »

Benjamin. — C'est un fait aujourd'hui non moins dé-

montré que je suis le fils de mon père qui était le fils du sien.

Rudler (même page). — « Il y a source, toutes les fois « qu'il y a filiation (p. 119). Du point de vue de l'importance, « les sources se classent en :

« 1° *Sources mères.*

« 2° *Sources accessoires.* Celles-ci s'étendant sur une vaste « gamme. »

Benjamin. — N'oublions jamais que M. Rudler est agrégé et docteur ès lettres. Il y a ainsi des parchemins qui affirment qu'il sait le français. Donc, s'il oppose *accessoires* à *mères*... vous avez saisi... je n'insiste pas. De même « ces sources s'étendant sur une gamme ». Tout ceci est imprévu — mais garanti par l'État.

Rudler (p. 120). — « Les sources se divisent encore, selon « leur direction ou orientation, en :

« 1° *Négatives.* Un écrivain s'inspire souvent d'un autre par « réaction.

« 2° *Positives.* Le mot se définit lui-même par opposition au « précédent.

Benjamin. — !!!... !!!... !!!...

Rudler (p. 123). — *De la recherche des sources conçue comme une spécialité.*

Benjamin. — Jeunes gens, jeunes filles, enrôlez-vous ! On demande des sourciers !

Rudler (même page). — « Un chercheur, qui voudrait se « faire de la recherche des sources un métier...

Benjamin. — Bravo ! Quelle carrière !

Rudler. — « ...pourrait procéder par genres, et dans chaque « genre, par périodes. Soit par exemple le roman. On commen- « cerait, je suppose, au dix-septième, et par *l'Astrée* qui est « relativement un point de départ, une tête de ligne... »

Benjamin. — Cette dernière expression, qui semblait réservée à la Compagnie des transports en commun, prend ainsi place aujourd'hui dans le plus haut langage critique. Continuons.

Rudler. — « Il faudrait la dépouiller...

Benjamin. — Qui donc?

Rudler. — *L'Astrée!*

Benjamin. — Ah ! parfaitement !

Rudler. — « Il faudrait la dépouiller (toujours p. 123), et « mettre sur fiches tous les noms propres, toutes les situations « des personnages les uns à l'égard des autres, tous les thèmes

« romanesques (échos, lettres perdues, portraits dérobés, « aveux de femmes à leurs maris, visite de la chambre de la « femme aimée en son absence, etc., etc.), toutes les positions « et nuances sentimentales, personnelles et réciproques :

BENJAMIN. — Appréciez au passage « personnelles et réciproques ».

RUDLER. — ...bref, toute la substance du roman. »

BENJAMIN. — Et cette « substance » !

RUDLER. — « On classerait ces fiches, et on aboutirait à « un répertoire de *l'Astrée*. »

BENJAMIN. — Voilà !... Et on aurait gâché combien d'années de sa vie?

RUDLER (*qui n'entend pas*, p. 124 et 125). — « Les Univer- « sités devraient encourager la confection de ces index : ils « manquent cruellement. Un professeur d'université qui « disposerait d'une douzaine d'étudiants de bonne volonté « pourrait abattre en peu de temps beaucoup de besogne... »

BENJAMIN. — Ah ! Pardon !... Et là alors, je ne ris plus... Faites faire ça dans les prisons ! Excellents travaux pour condamnés de droit commun. Car il n'y a pas que des illettrés dans les prisons. Il y a des banquiers, des notaires, des citoyens tout à fait aptes à ces sortes d'ouvrages. Mais dans les universités ! Vous n'avez pas honte, monsieur Rudler, vous et vos semblables, d'occuper à de pareilles besognes des jeunes gens libres, sains, qui ne sont pas passés par les tribunaux ! Alors je m'adresse aux parents, et je demande comment ils supportent qu'on emploie les jeunes années de leurs enfants à des crétinades de ce goût ! Comment? La moyenne de la vie humaine est de trente-trois ans ; les plus importants problèmes se posent à la conscience ; l'activité de tout homme qui a le cœur chaud et l'esprit clair est sollicitée par je ne sais combien de nobles tentations ; et vous voulez pendant des mois, des années, user de jeunes esprits qui ne vous ont rien fait, au dépouillement, comme vous dites, de toutes les nuances d'un roman-tête-de-ligne, qui ne présente plus aucun intérêt. Allons ! C'est un peu indigne, savez-vous, à force d'être niais ! Je la retiens votre « douzaine d'étudiants de bonne volonté ! » Quand je bâillais à la Sorbonne, vers 1905, j'ai vu en effet, de mes yeux vu, M. Lanson se livrer à de telles pratiques sur des camarades à moi ; mais il s'enfermait ; il n'était pas fier ; il abrutissait les jeunes gens, sans le dire. Vous, vous l'imprimez ! Ah ! Il

y a progrès ! Au moins, vous m'aidez, monsieur ! On ne doutera plus de ce que je dis ! Il y a une référence ! C'est signé !

Hélas !... Je m'illusionne ! On en doutera toujours. Le grand public aime trop ses illusions. Il se refuse à croire qu'un professeur de grande université soit à ce point égaré. Là-dessus, comme sur l'Allemagne, comme sur tous les sujets, il veut sa quiétude d'abord. Des réformes? Des exécutions? le grand public préfère croire que tout va bien. Il cherche des excuses. Il dit : Évidemment... ça paraît insensé !... Mais... il doit y avoir des raisons qu'on nous cache !

Qu'on vous cache? Du tout. Les raisons de ces travaux abrutissants, M. Rudler les donne en toutes lettres. Les voici, p. 132.

Objet des études de sources. — *Elles se proposent, en délimitant l'invention, de définir le talent. A supposer complète l'étude des sources (et nettement déterminée l'harmonie générale de l'œuvre avec son temps), le résidu, ce qui n'a pas de maître, qui est* res nullius, *appartient en propre à l'écrivain.*

Voilà. Vous la tenez maintenant, la raison ! Et est-ce assez beau, cette chimie littéraire ! N'y a-t-il pas de quoi nous dresser les cheveux sur la tête ! C'est une incompréhension de l'art absolument totale. Le résidu ! Avec leurs fiches, ils atteignent un résidu ! Et un résidu qui est *res nullius!* Vraiment, on ne peut plus parler de ces choses froidement ! Il faut le fouet de l'auteur comique ! Il faut le théâtre ! Il faut le rire d'une salle vengeresse. Un article ne suffit pas ! — Ils sont persuadés, vous les entendez bien, ces maîtres dans leurs chaires, — sur qui l'État, le gouvernement, le ministre ne peuvent rien, parce qu'ils se nomment, se renouvellent, et se congratulent entre eux, — quand ils ont fait crever des étudiants à force d'études stériles dans la nuit, quand ils ont établi leurs fichiers misérables, ils sont persuadés d'avoir « réduit les hommes de génie ». Oui, oui ! Ils les ont acculés contre le mur de leur salle ou de leur amphithéâtre. Ils les ont ouverts, dépecés, fouillés. Ils ont retiré les poumons, la rate, le foie, les entrailles, et avidement ils cherchent le génie, l'âme, le... résidu ! Ne croyez pas, encore une fois, que j'exagère. Je copie ; je copie toujours ! Rudler (p. 140) : « *L'œuvre littéraire passe par bien des étapes... La critique de genèse se propose de mettre à nu le travail mental d'où sort l'œuvre et d'en trouver les lois...*

Elle est comparable à une étude de mécanique ou de chimie. (Le mot y est ! Vous voyez si j'exagérais !) *Le cerveau de l'écrivain est un système de tendances ou de forces dont le livre est la résultante* (quel charabia de pédant pour dire ce que tout le monde sait, comprend, exprime par des mots ordinaires !), *ou encore une cornue, un creuset, dans lequel s'élabore, ordinairement à son insu, par une série d'actions et de réactions, un corps nouveau, qui n'a rien de simple. Il ne fonctionne pas au hasard... Saisir le comment et le pourquoi de cette élaboration, ce serait en quelque sorte soulever la boîte cranienne de l'auteur, et lire dans son cerveau à livre ouvert, comme en ouvrant une pendule un horloger perçoit le secret de ses engrenages, et comprend le rythme de son mouvement.* »

Prétention et puérilité ! C'est la croyance aveugle, laïque et absolue dans la science littéraire, qui n'est qu'une branche nouvelle de la Science tout court. On met sur des petits cartons séparés les idées, les images, les tendances, les habitudes, les tours, les mots d'un auteur, et en additionnant le tout, on trouve son génie ! Parbleu ! Comme, quand on ouvre un homme vivant, on comprend ce qu'est la vie, n'est-ce pas? Voilà l'enseignement des universités françaises ! C'est à donner envie d'être ignare, illettré, groom, homme de peine ! Au moins, dans une cervelle pauvre, sans aucune culture, il peut y avoir quelquefois par hérédité de bonnes simples idées vraies. Mais dès qu'un malheureux est passé par les mains de ces professeurs brevetés, je vous demande ce qui peut lui rester de bon sens ! On lui apprend à analyser Chénier comme le pharmacien du coin fait ses analyses d'urines ! Après quoi, on se targue de servir la France, et de la représenter ! Infortunés parents qui cherchez à donner une âme à vos enfants, après leur avoir fait un corps, je vous dis : gare à vous, si vous ne surveillez pas leur travail universitaire ! L'âme en question s'évanouira vite : vous n'en retrouverez rien. Non seulement, malgré leurs veilles, leurs sueurs, leurs étiquetages, et leurs cuistres de maîtres, ils n'auront pas trouvé l'âme des grands écrivains, mais pardessus le marché, ils auront à coup sûr perdu la leur !

Comment en effet ne pas devenir hypnotisé, inerte, et désormais insensible à toute beauté, quand on s'est livré, en compagnie d'un Rudler, aux études que ce singulier homme détaille p. 146?

On commencera par inventorier, avec soin et précision, sur des fiches de large modèle, les matériaux dont est faite l'œuvre envisagée. On distingue :

1° Les données sensorielles.

Précaution générale : on se demande si les sensations sont premières, c'est-à-dire réelles, éprouvées par l'écrivain — ou secondes, c'est-à-dire retouchées en vue de l'effet à produire — ou même fictives, c'est-à-dire fabriquées de mémoire, imaginées par analogie.

Les deux dernières catégories appartiennent à l'étude des procédés d'élaboration; on en opère immédiatement la réduction, si on peut. En ce qui concerne les sensations premières, on examine, on relève et on classe l'apport de chaque sens. Je me bornerai à indiquer le sens du travail pour la vue.

On prend note de toutes les sensations visuelles qu'on rencontre, et on les classe :

a) *D'après leur nature : effets de lumière et d'ombre, et leurs degrés — couleurs et nuances — lignes et formes, volumes et masses, reliefs — espaces étendus ou limités, pleins ou vides — mouvements ou repos — réalité ou irréalité (fantastique), etc.*

b) *Par catégories d'objets : ciel, terre, eaux, plaines, montagnes, champs, jardins, forêts, objets domestiques, etc.*

c) *Par origine : personnelles, livresques.*

d) *Par qualités et par effets : unité, contrastes — ampleur, minutie — simplicité, complexité; matérialité, spiritualité, etc. — grâce, grandeur, horreur, terreur, etc.*

e) *Par importance : fondamental, important, secondaire, négligeable.*

f) *Par valeurs : original, splendide, puissant, fin, délicat, familier, banal, faux, etc.*

Pour l'importance et les valeurs, on peut convenir avec soi-même de coefficients.

Par cette analyse, en quantité et en qualité, on détermine les manières d'être essentielles et secondaires, le mécanisme et le type de vision de l'écrivain.

On procède au même inventaire pour les autres sens. »

Tous les autres sens ! C'est-à-dire qu'une seule vie ne suffit plus. Il faut maintenant chercher des aides dans la famille : de vieilles demoiselles ayant perdu tout espoir de mariage, des rentiers complètement inoccupés, ou... ou des

maniaques qui semblaient inutilisables : ce serait encore le mieux !

Et tout cela pour arriver à quoi? A ceci (toujours p. 147) :

« *Les inventaires sensoriels une fois terminés, on les compare; on voit immédiatement à quel type l'écrivain appartient (visuel comme Hugo, auditif comme Rousseau, etc...) et à quelle variété de son type.* »

Voilà la grande découverte ! Voilà le résultat de ces études interminables ! On trouve en fin de compte, ce que tout homme de goût sait immédiatement, en respirant seulement le parfum d'un livre. Au bout de cent vers d'Hugo, est-ce qu'on ne s'aperçoit pas qu'il est visuel? Trois pages de Rousseau, et... à l'extrême rigueur, on voit qu'il est auditif... encore que ce ne soit pas ordinairement par cette épithète-là que nous définissions Rousseau ! En tout cas, il n'est pas besoin de deux ans de Sorbonne et de fiches pour ces trouvailles ! Que de temps perdu ! Quel gâchis ! Quelle misère !

Et ce n'est encore qu'un travail *préparatoire!* Le mot est écrit p. 150 :

« *Ce travail préparatoire achevé, l'étude de genèse commence.* (Seulement !)

1° *On détermine d'abord les matériaux, les éléments primitifs, constitutifs (sensations, sentiments ou idées), ceux sans lesquels la pièce ou l'ouvrage n'existerait pas. Le reste est secondaire; on le reconnaît en général à ce signe qu'il est sans nécessité et pourrait être remplacé sans dommage irréparable.* (M. de la Palice n'aurait pas dit mieux.)

2° *Mais des matériaux sont inorganiques. Il faut donc déterminer, en second lieu, l'élément générateur, l'intention génératrice qui leur donne la vie, le mouvement, la forme et l'ordre.* (C'est là que la bouffonnerie devient cruelle !)

Si les matériaux primitifs, ou l'intention génératrice, ou les deux, ne peuvent pas se déterminer, l'étude de genèse est impossible; il faut l'abandonner sous peine de se perdre dans la mer des conjectures. (Allons, voilà une bonne nouvelle, la première ! Mais ne nous réjouissons pas : l'auteur se ressaisit vite !)

3° *Le germe étant trouvé, il faut voir comment il s'est développé...* »

Le germe !... Là, je m'arrête. Je ne me sens plus le cou-

rage de continuer !... Le *germe!...* Le *germe* d'Hugo ! de Chénier ! de Lamartine ! L'étude *des germes...* chez les grands poètes !

Encore une fois, si on ne confiait pas à de tels citoyens nos jeunes gens, qui perdent avec eux leurs plus vives, et leurs plus belles années, je ne me donnerais même pas la peine de les montrer du doigt. Mais au fond c'est un danger national ; et quand je ris de pareilles gens, — (mes lecteurs l'ont compris) — c'est parce que j'ai de la pudeur, et que je n'aime pas rager ni pleurer en public !

RENÉ BENJAMIN.

Le Traité secret russo-allemand

Lettres inédites de Nicolas II à Guillaume II

On connaissait déjà les tentatives patientes et répétées de Guillaume II, en vue de fonder, par le détour de l'alliance franco-russe, une coalition continentale contre l'Angleterre. L'empereur allemand, dès l'avènement du nouveau tsar, en 1894, s'était efforcé de prendre de l'influence sur lui. Nicolas II devait se charger de faire entrer la France dans cette combinaison dirigée contre l'Angleterre, c'est-à-dire que l'alliance franco-russe aurait servi de pont à une alliance franco-allemande.

Cette politique, Guillaume II a cherché, pendant près de dix ans, à la réaliser en secret. Du côté français, elle avait d'abord trouvé peu de résistance, puisque nos marins avaient été envoyés à l'inauguration du canal de Kiel. Ce glissement vers une politique antianglaise fut arrêté à Fachoda, où apparut le danger d'un conflit avec l'Angleterre.

Du côté russe, Guillaume II pensa un moment avoir réussi. Ce fut quand il eut obtenu de Nicolas II la signature du fameux traité secret de Björke. On a déjà publié en Allemagne les lettres que Guillaume II avait écrites au tsar à ce sujet, lettres où il s'appelait lui-même « l'amiral de l'Atlantique », tandis qu'il appelait l'empereur de Russie « l'amiral du Pacifique ».

Ce qui manquait encore, c'étaient les réponses de Nicolas II, « Nikki ». Elles viennent d'être publiées, pour la première fois, d'après les Archives centrales, par le gouvernement des Soviets, et nous en donnons ici la première traduction, due à M. Marc Semenoff (1). Des lettres de Guillaume II, qui, elles, ne sont pas entièrement inédites en France, nous ne reproduisons que ce qui est nécessaire à l'intelligence de cette intrigue qui a fini par se briser sur l'honnêteté de Nicolas II. Et ces pages, qui fixent un point de l'histoire de l'Europe avant la guerre, sont un document essentiel de la politique européenne de l'époque contemporaine. Elles sont aussi tout à l'honneur du malheureux tsar, faible, hésitant, mais loyal.

Il est, d'ailleurs, dans cette correspondance, prudent et réservé autant que Guillaume II est verbeux et redondant. Il y a trois ou quatre longues lettres de « Willy » pour un billet ou une dépêche de « Nikki ». La première lettre un peu étendue de Nicolas II, qui paraît sur ses gardes, est du 31 mai ou du commencement de juin 1898. Elle répond à une communication fort surprenante où l'empereur allemand révèle que l'Angleterre lui a proposé une alliance en bonne forme et consulte, à ce sujet, l'empereur de Russie :

Nicolas II à Guillaume II.

Je te remercie cordialement de ta longue et intéressante lettre dont la teneur m'a beaucoup étonné. Je te suis très reconnaissant de la sincérité et de la loyauté avec lesquelles, selon ton habitude, tu me demandes mon avis avant de résoudre n'importe quel problème.

Il y a trois mois, au moment de nos négociations avec la Chine, l'Angleterre nous remit un memorandum contenant de nombreuses propositions *très séduisantes*, tendant à la conclusion d'une entente complète sur *tous* les points où nos intérêts et les siens se côtoient. Ces offres avaient un caractère si inaccoutumé que, je dois l'avouer, nous fûmes stupéfaits, et que leur sens vrai nous parut suspect. Jamais l'Angleterre n'avait offert rien de semblable à la Russie. Ce fait nous montre que l'Angleterre avait alors besoin de notre amitié, afin d'être capable d'empêcher secrètement le développement de

(1) Cette correspondance sera prochainement publiée en volume chez Plon.

notre influence en Extrême-Orient. Sans hésiter, nous repoussâmes ses propositions.

Deux semaines après, Port-Arthur était nôtre. Comme tu le sais, nous aboutîmes à un accord avec le Japon au sujet de la Corée, et bien longtemps avant cette époque, des rapports excellents s'établirent entre nous et l'Amérique du Nord. En vérité, je ne vois pas pour quel motif ce dernier pays se tournerait brusquement contre ses anciens amis, uniquement pour *les beaux yeux* de l'Angleterre.

Il m'est très difficile, sinon tout à fait impossible, de répondre à ta question : sera-t-il utile à l'Allemagne d'accepter ces propositions souvent renouvelées de l'Angleterre? j'ignore quelle est leur valeur. Certes, tu dois prendre seul une décision, sachant ce qui vaut le mieux et ce qui est nécessaire pour ton pays.

L'Allemagne et la Russie vivent depuis longtemps en paix comme de bons voisins, et, si Dieu le veut, demeureront dans l'avenir *des amis proches et loyaux*. Heureusement nul frottement politique n'existe entre nos deux pays et nos intérêts ne se heurtent nulle part.

L'affaire de Kio-Tchaou en sert d'exemple admirable, et *je suis absolument sûr* qu'il en sera ainsi dans l'avenir.

Le 18 août, Guillaume II ne parle plus de l'alliance anglo-allemande, mais il tâche d'exciter la méfiance de Nicolas II contre des conversations entre Paris et Londres. Des mois se passent ; Guillaume II voyage en Orient. Il écrit de longues lettres (auxquelles il ne semble pas exister de réponse), où il déplore en particulier que l'affaire de Fachoda se soit arrangée. Dans d'autres lettres, il insiste sur les progrès. Mais la guerre russo-japonaise survient. L'occasion est bonne. Le tentateur se fait plus pressant. Il écrit de Berlin, le 6 juin 1904 :

J'ai eu un entretien intéressant au sujet de la guerre avec l'attaché militaire français. Comme je lui faisais observer que j'étais étonné de voir que les Français, tes alliés, n'envoient pas leur flotte à Port-Arthur, pour empêcher le blocus jusqu'à l'arrivée de ton escadre de la Baltique, il répondit que c'était sans doute parce qu'il fallait compter avec d'autres pays ! D'après beaucoup d'allusions, j'ai reconnu le bien fondé de mes craintes : l'entente franco-anglaise a eu comme résultat principal d'empêcher la France de t'aider. Il est clair que si la France pouvait venir à ton aide soit avec sa flotte,

soit avec son armée, je ne l'aurais certainement pas touchée avec mon petit doigt. Cela eût été si illogique de la part de l'auteur du tableau : « le péril jaune. »

Maintenant l'escadre russe est en route vers les mers du Japon, et des questions de neutralité se posent, un incident grave va se produire avec l'Angleterre. Guillaume II revient à la charge :

Télégramme de Guillaume II.

Depuis quelque temps, la presse anglaise attaque l'Allemagne, disant qu'en aucun cas, il ne lui est permis de fournir de charbon à l'escadre de la Baltique, maintenant qu'elle est en route : il n'y aurait rien d'impossible à ce que les gouvernements du Japon et de l'Angleterre formulassent une protestation commune contre les provisions de charbon que nous fournissons à vos navires. Ils peuvent y joindre « l'ordre » de cesser désormais toute livraison. Le résultat final de pareille menace de guerre serait une complète immobilité de ta flotte et l'impossibilité pour elle d'atteindre son but à cause de manque de combustible. La Russie et l'Allemagne doivent aller d'un commun accord au-devant de cette menace, et toutes deux devraient rappeler à ton alliée la France les devoirs qui lui incombent d'après le traité d'alliance et signaler le *casus fœderis*. Il ne peut être question que la France refuse, devant cette invitation, d'exécuter ses obligations incontestables à l'égard de son alliée. Bien que Delcassé soit un anglophile convaincu, il est trop intelligent pour ne pas comprendre que la flotte anglaise ne peut sauver Paris. Ainsi se formerait l'union puissante des trois États continentaux les plus forts, et avant de s'attaquer à elle, le groupement anglo-japonais serait contraint de réfléchir...

Sur ces entrefaites, l'affaire de Hull a éclaté : en traversant la mer du Nord, la flotte russe a coulé des bateaux pêcheurs anglais qu'elle a pris pour des torpilleurs ennemis. L'opinion en Angleterre est très montée. On peut croire à une déclaration de guerre de l'Angleterre à la Russie. Alors, Nicolas II envoie cette dépêche :

Télégramme de Nicolas II.

Ton télégramme est arrivé à une heure très grave. Je t'en remercie cordialement. D'après la dépêche de notre amiral, tu as appris les premiers détails concernant l'incident dans la mer du Nord. Cela change évidemment le caractère de l'événement. Je ne trouve pas de mots

pour exprimer mon indignation à l'égard de la conduite de l'Angleterre. Les États continentaux sont contraints, en pareils cas, de subir la poussée de l'opinion publique, et celle-ci peut aller jusqu'à obliger les gouvernements à abandonner leur position plus raisonnable. Obligés de suivre les désirs du pays, ils entreprennent des actes risqués et adressent des notes foudroyantes avec des conditions absolument inadmissibles. Telles sont les conséquences de démarches décidées dans un accès de colère. J'ai donné aujourd'hui l'ordre à Lamsdorff de proposer à mon ambassadeur à Londres de transmettre, d'après le protocole de la conférence, cette affaire à l'étude d'une Commission d'Enquête Internationale. Je partage complètement ton mécontentement au sujet de la conduite de l'Angleterre dans la question des livraisons allemandes de charbon à nos navires. Elle comprend très étrangement le respect de la neutralité. Il est temps d'y mettre fin. L'unique moyen d'y parvenir, comme tu le dis, serait que l'Allemagne, la Russie et la France aboutissent à un accord pour abattre la présomption et l'insolence anglo-japonaises. Compose et esquisse pour moi, je t'en prie, un projet d'accord de ce genre. Dès que la Russie l'aura accepté, la France devra s'unir à son alliée. Ce plan m'est souvent venu à l'idée, il apportera la paix et la tranquillité au monde entier.

Cordial souvenir d'Alice.

NIKKI.

« Ton aimable dépêche m'a fait plaisir parce qu'elle m'a montré que je puis t'être utile en une heure difficile, répond aussitôt Guillaume II. Je me suis aussitôt adressé au chancelier, et tous deux *secrètement*, sans en informer personne, nous avons composé, selon ton désir, trois articles d'un accord. Qu'il en soit comme tu veux ! Soyons unis. »

Il sent Nicolas II dans de bonnes dispositions, et il s'empresse de l'y fixer par un accord écrit :

Naturellement, l'alliance doit être uniquement défensive, dirigée seulement contre l'État ou les États qui nous attaqueraient en Europe. Quelque chose comme une compagnie d'assurance mutuelle contre l'incendie...

En ce qui concerne la France, nous savons tous deux que les radicaux et les partis anticléricaux, qui sont, à l'heure actuelle, les plus forts, penchent du côté de l'Angleterre — vieilles traditions criméennes — mais ils sont contre la guerre, parce qu'un général victorieux serait cause de désordre dans cette république de civils. Les nationalistes et les cléricaux n'aiment pas l'Angleterre et leurs sym-

pathies vont à la Russie ; mais ils ne pensent pas unir leur destin à celui de la Russie dans cette guerre. Pris entre ces deux partis, le gouvernement républicain gardera la neutralité et n'entreprendra rien. L'Angleterre compte sur cette neutralité et, partant, l'isolement de la Russie.

Je sais, en toute certitude, que pas plus tard qu'en décembre de l'année dernière, le ministre des Finances français, Rouvier, parlant en son nom personnel, déclara à l'agent financier d'une autre nation, que la France n'interviendrait en aucune manière dans la guerre russo-japonaise, même si l'Angleterre s'alliait au Japon. Afin de se concilier définitivement ces républicains, l'Angleterre a cédé le Maroc à la France. La conviction absolue que la France a l'intention de rester neutre et même d'appuyer diplomatiquement *l'Angleterre* — voilà la cause de l'extraordinaire fermeté arrogante de la politique anglaise en ce moment. Cet état de choses extraordinaire se modifiera heureusement dès que la France sera mise dans la nécessité de choisir à qui elle doit se joindre et tenue de se déclarer ouvertement pour Pétersbourg ou pour Londres. Mais, comme je l'ai dit plus haut, les radicaux, amis de l'Angleterre, ont horreur et de la guerre et du militarisme ; et les nationalistes, n'ayant rien contre la guerre, comme telle, ne veulent se battre ni pour l'Angleterre, ni contre la Russie. D'où cette conséquence évidente : les deux partis sont intéressés à faire pression sur l'Angleterre pour l'obliger à rester pacifique. Si tous deux, toi et moi, nous demeurons franchement unis, la main dans la main, *la France devra ouvertement et formellement se joindre à nous* et remplir enfin, à l'égard de la Russie, les conditions stipulées dans le traité d'alliance. Ce serait très important pour nous, surtout si nous prenons en considération les admirables ports français et la belle marine de la France, qui seront alors à notre disposition. Tu peux être sûr que cela mettrait fin aux plaintes sur ce que les Anglais appellent une violation de la neutralité...

Conformément à ton désir, je joins à ceci un projet d'accord. J'espère que tu en approuveras les articles. Personne ne sait rien à ce sujet, même pas mon ministre des Affaires étrangères. Bülow et moi, nous y avons personnellement travaillé. *Möge Gottes Segen ruhen auf dem Vorhaben der beiden Hohen Herrscher, und die mächtige 3-fache gruppe Russland, Deutschland, Frankreich für immer Europa den Frieden bewahren helfen das walte Gott* (1). Telles furent les paroles de Bülow quand nous terminâmes.

(1) Que le Seigneur bénisse les desseins des deux grands souverains et qu'Il aide la puissante Triple Alliance de la Russie, de l'Allemagne et de la France, à assurer éternellement la paix en Europe. — Dieu le veuille.

Projet de traité

Leurs Majestés, l'empereur de Russie et l'empereur d'Allemagne, afin de localiser autant que possible la guerre russo-japonaise, ont établi les articles suivants du traité d'alliance défensive :

ARTICLE PREMIER

Si l'un des deux empires se trouve exposé à l'attaque de l'une des puissances européennes, son allié lui viendra en aide avec toutes ses forces terrestres et navales. En cas de nécessité, les alliés agiront de même de concert pour rappeler à la France les obligations auxquelles elle est tenue aux termes du traité de l'alliance franco-russe.

ARTICLE 2

Les deux hautes parties alliées s'engagent à ne pas conclure séparément la paix avec l'un de leurs adversaires communs.

ARTICLE 3

L'obligation de se prêter un mutuel appui demeure exécutable au cas où les actes de l'une des deux hautes parties alliées, accomplis en temps de guerre, comme par exemple le fait de livrer du charbon au pays combattant, provoquerait, après la conclusion de la paix, de la part d'un troisième État, une protestation contre la prétendue violation de la neutralité.

Dès lors, Guillaume II croit tenir le succès de sa combinaison, il écrit à Nicolas II le 17 novembre 1904 :

BIEN CHER NIKKI,

Ta chère lettre confirme une fois encore le fait que nos efforts communs tendent principalement à localiser la guerre actuelle et éviter une guerre européenne. Abusant de ton aimable autorisation, je prends sur moi de te proposer, au nom de nos intérêts à tous deux, les deux modifications suivantes : l'une porte sur ma proposition, l'autre consiste dans l'addition de ta clause finale.

Si la teneur du traité venait à être connue, soit par l'intermédiaire d'une publication officielle, soit à la suite de quelque indiscrétion, il serait possible que la phrase : « afin de localiser autant que possible la guerre russo-japonaise » fût interprétée par les autres États de la manière suivante : le traité n'a de force *que* si l'Angleterre entre en

guerre comme alliée du Japon, c'est-à-dire que le traité est une menace de caractère *provocant*, dirigé seulement contre l'Angleterre. En réalité, c'est partiellement vrai. Mais « *toute vérité n'est pas bonne à dire* ». Nous voyons que l'opinion publique anglaise est actuellement très nerveuse et même presque affolée, nous venons d'en avoir à l'instant quelques très beaux exemples. Avec un pareil état d'âme, l'Angleterre considérerait ce traité comme une *provocation*, et précipiterait tout de suite la catastrophe définitive que nous nous efforçons d'éviter ou que nous désirons tout au moins reculer. Aussi proposé-je la phrase que tu as employée toi-même « *afin d'assurer le maintien de la paix en Europe* », ce qui correspondra entièrement à notre but et qu'il est impossible *en aucun cas* de considérer comme une *provocation*. Nous ne pensons qu'à nous-mêmes et nous nous abstiendrons d'indiquer du doigt n'importe qui ; c'est d'ailleurs là un geste qui, en société, passe pour impoli. Toute personne dont *la conscience est pure* ne peut considérer ce traité comme désagréable et les méchants *jingoes* de l'Angleterre auront beaucoup de peine à transformer le fait de sa conclusion en *casus belli*.

Sans aucun doute, les Français préféreraient n'importe quelle autre alliance « à trois », comme en 1895 (1), mais, dès que l'accord germano-russe sera devenu *un fait* accompli, nos forces unies auront une puissante influence sur la France. Tu l'as prévu toi-même dans ta dépêche du 29 octobre, où tu dis : « Après la conclusion de notre accord, la France sera obligée de s'unir à nous. » C'est naturellement l'affaire de tes diplomates d'arranger l'affaire avec ce pays alors que l'Allemagne restera silencieuse à tes côtés. Les démocrates « civils » et francs-maçons, Delcassé, Combes et leurs amis, craignent également la victoire et la défaite et dès qu'ils verront que la France ne peut rester neutre, qu'il faut se joindre à telle ou telle autre puissance, ils feront tout ce qui dépend d'eux pour que l'Angleterre ne déclare pas la guerre. Un moyen admirable pour refroidir l'insolence britannique serait d'exécuter plusieurs démonstrations militaires sur la frontière afghano-perse, où les Anglais considèrent comme impossible l'apparition de tes troupes pendant cette guerre. Alors même que tu n'aurais pas immédiatement assez de soldats pour attaquer l'Inde, ceux que tu possèdes suffisent pour la Perse. Ce pays n'a pas d'armée, et une pression sur la frontière de l'Inde du côté de la Perse fera merveille en Angleterre et causera une action remarquablement apaisante sur les têtes chaudes des jingoes (2) à Londres...

(1) L'année de l'intervention franco-germano-russe en Chine.
(2) Chauvins anglais.

J'espère que de cette manière notre traité atteindra son but : maintenir la paix en Europe.

Si le projet revisé et les dispositions proposées sont approuvées par toi, sa signature peut être immédiate. J'espère que Lamsdorff recevra de toi l'ordre d'accomplir toutes les formalités. Dieu veuille que nous trouvions le moyen de localiser les horreurs de la guerre, et qu'Il bénisse vos desseins. Souvenir à Alice. Aie foi en moi, cher ami. Ton cousin qui t'aime ardemment et ton ami sincère.

WILLY.

Le nouveau projet qui accompagne cette lettre ne diffère du précédent qu'aux articles 1 et 3. Un article secret est ajouté :

ARTICLE PREMIER

Au cas où l'un des deux empires se trouverait exposé à l'attaque de l'une des puissances européennes, son allié lui viendra en aide avec toutes ses forces terrestres et navales. Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies entreprendra les démarches nécessaires pour faire connaître ce traité à la France et l'inciter à se joindre à lui en qualité d'alliée.

ARTICLE 2

Les deux hautes parties alliées s'engagent à ne pas conclure séparément la paix avec l'un des adversaires communs.

ARTICLE 3

Le présent traité restera en vigueur jusqu'à la fin de l'année qui suivra la proclamation de sa rupture.

ARTICLE SECRET

Les hautes parties contractantes sont d'accord pour agir en commun, au cas où les actes accomplis par l'une d'elles en cas de guerre (l'actuelle?), comme par exemple la livraison de charbon à l'une des puissances combattantes, provoqueraient, par la suite, les protestations d'un troisième État, à cause d'une prétendue violation de la neutralité.

Il ressort de l'article premier que l'Allemagne ne prendra part à aucune action, quelle qu'elle soit, pouvant dissimuler des intentions hostiles à la Russie.

Nicolas II ne paraît pas très pressé de s'engager. Il répond par des télégrammes laconiques :

Télégramme de Nicolas II.

Le comte Lamsdorff m'a remis aujourd'hui ta lettre si aimable et si intéressante. Reçois aussi l'expression de ma plus vive reconnaissance pour ton télégramme d'hier, qui m'a appris beaucoup de choses. Je t'enverrai ma réponse un jour très prochain et, j'espère que nous achèverons cette affaire pour le bien de nos intérêts communs. Alice t'adresse son souvenir cordial.

NIKKI.

Télégramme de Nicolas II.

Je crois raisonnable de montrer aux Français le brouillon du traité avant de conclure. Tant qu'il n'est pas signé, il est possible de faire quelques petites corrections dans le texte. Tandis que s'il est définitivement approuvé par nous deux, on pourra croire que nous essayons de contraindre la France à accepter l'accord. Dans ce cas, toute l'affaire peut se trouver vouée à l'échec, ce que tu ne désires pas, je le présume. C'est pourquoi je te demande de consentir à ce que je fasse connaître au gouvernement français ce projet. Et dès que j'aurai reçu une réponse, je t'en informerai par dépêche.

NIKKI.

Télégramme de Guillaume II.

Je te remercie de ta dépêche. Tu me donnes une nouvelle preuve de ta loyauté, en décidant de ne pas avertir la France sans mon consentement. Cependant, je suis convaincu fermement qu'il serait très dangereux de prévenir la France avant que nous eussions signé l'accord. Les conséquences en seraient diamétralement opposées à nos désirs. Seule la certitude fixe et absolue *que nous sommes tous deux liés par un traité* d'alliance défensive obligera la France à faire une pression sur l'Angleterre. Et cela pour que cette dernière reste tranquille, et ne trouble point la paix de peur de mettre la France dans une situation dangereuse. Mais si la France apprend que le traité germano-russe n'est encore qu'en projet, qu'il n'est pas signé, elle préviendra aussitôt son amie (sinon son alliée secrète) l'Angleterre, à laquelle l'unit l'*entente cordiale*. Le résultat d'une pareille nouvelle sera, sans nul doute, une offensive immédiate des deux États alliés, l'Angleterre et le Japon, contre l'Allemagne en Europe comme en Asie. Grâce à la supériorité formidable de leurs forces navales, ma petite flotte serait vite détruite, et l'Allemagne resterait infirme pendant un certain temps. Ce qui romprait l'équilibre mondial à notre préjudice à nous deux, et *te* laisserait, plus tard, à l'heure des

négociations de paix, *seul* à *seul* aux prises avec les tendres attentions du Japon et de ses amis triomphants dont la puissance serait alors écrasante. Mon désir principal et, comme je le comprenais, tes intentions étaient de maintenir et de raffermir cet équilibre mondial menacé. Et cela, grâce à un accord entre la Russie, l'Allemagne et la France. Ce n'est possible que si notre accord devient *au préalable un fait accompli* et si une unité de pensées s'établit entre nous sous quelque forme que ce soit. Mais avertir auparavant la France conduirait à une catastrophe. Si tu crois cependant impossible pour toi de conclure un accord avec moi sans le consentement préalable de la France, il sera moins dangereux alors de renoncer ensemble à tout traité, quel qu'il soit. Naturellement, je garderai le silence absolu sur nos négociations ; toi, fais de même. Tu n'en as parlé qu'à Lamsdorff ; je n'en ai informé que Bülow qui sera comme la tombe. Nos rapports et notre amitié demeureront ce qu'ils étaient auparavant. Je m'efforcerai comme toujours de t'être utile, dans la mesure où cela sera compatible avec ma sécurité.

WILLY.

13/26 novembre 1904, 9 h. 33 du matin.

Télégramme de Nicolas II

Je te remercie vivement de ta dépêche. Je répondrai par une lettre explicative à ce sujet. Je pense qu'une lettre est plus sûre qu'un long télégramme chiffré. Celui-ci peut éveiller une attention indésirable. Je suis fermement convaincu que nous arriverons bientôt à une parfaite communion d'idées au sujet d'une question si importante pour nous deux. Je te remercie de tes entretiens sincères et bienveillants avec Chebeko ; il m'en a informé.

NIKKI.

Télégramme de Nicolas II.

Je te remercie cordialement de ta lettre. Je suis entièrement d'accord avec toi en ce qui concerne *la nécessité immédiate d'aboutir* à une entente déterminée au sujet du problème du charbon. Lamsdorf a rendu visite ce matin à Alvensleben. Tu peux avoir une *absolue confiance* en ma loyauté et en mon désir de résoudre le plus vite possible cette sérieuse question.

NIKKI.

Télégramme de Nicolas II (1).

J'ai donné l'ordre au ministre des Affaires étrangères de remettre au comte Alvensleben une note dans laquelle j'accorde ce que tu

(1) D'après les documents des Archives secrètes du ministère des Affaires étrangères (1904), on voit que le télégramme a été envoyé le 29 novembre 1904.

me demandes à propos de la question des charbons. Je suis heureux de te l'annoncer.

NIKKI.

Guillaume II à Nicolas II.

BIEN CHER NIKKI.

Je te remercie de tout cœur de ton aimable lettre et des deux télégrammes, ainsi que de ta réponse concernant le problème du charbon. Certes, nous ne pouvons savoir dès à présent si la déclaration de ton gouvernement suffira à éviter toutes les complications qui peuvent naître de l'état actuel des choses. En tout cas, je ne veux pas t'imposer une solution qui te paraîtrait indésirable. Et nous restons de fidèles amis. Mon avis concernant le traité d'alliance reste le même. Impossible d'instruire la France de nos pourparlers, *avant* que nous aboutissions à un accord définitif. Loubet et Delcassé sont indubitablement des hommes d'État expérimentés, mais comme ils ne sont ni princes ni empereurs, je ne puis me conduire à leur égard comme je le fais vis-à-vis de toi, mon égal, mon cousin et ami, dans une question comme celle que nous traitons et qui demande avant tout de *la confiance*.

C'est pourquoi si tu considères tout de même comme nécessaire de faire connaître au gouvernement français nos négociations, *avant* que nous ayons conclu tous deux un accord définitif, je crois plus avantageux pour toutes les parties de rester comme auparavant entièrement indépendantes les unes des autres et de marcher librement vers leurs buts propres, autant que la situation actuelle le permet.

WILLY.

Ainsi ayant senti chez le tsar une résistance, Guillaume II bat en retraite. Ses lettres parlent désormais d'autre chose. Mais il n'abandonne pas son idée. Il y revient le 26 septembre 1905 à propos d'une visite à Berlin du comte Witte ministre de Nicolas II :

A ma grande joie, j'ai senti que ses idées politiques et les conceptions que nous avons échangées à Björke concordent au fond. Il soutient avec ardeur la pensée d'une alliance franco-germano-russe, pensée que l'Amérique soutiendra certainement volontiers (*will be gladly* « côtoyé » *by America*), au nom du maintien de la paix et du *statu quo* dont l'équilibre est rompu par l'alliance anglo-japonaise. C'est pourquoi il fut agréablement surpris lorsque je lui parlai

de notre travail de Björke. C'est le groupement le plus naturel des principales puissances du continent, et les autres pays de l'Europe, plus petits, se joindront à lui.

Nicolas II est mis au pied du mur, puisque Guillaume II lui rappelle le traité de Björke. La correspondance devient alors plus serrée :

Nicolas II à Guillaume II.

Permets-moi de te remercier de la lettre transmise par Witte, ainsi que de la dignité que tu lui as conférée à titre de récompense. Il m'a fait un rapport détaillé sur tout ce qu'il a entendu dire de toi, et ce qu'il t'a répondu. Je suis très heureux qu'il ait produit sur toi une excellente impression et que ses idées sur la politique internationale correspondent, dans la majorité des cas, aux tiennes.

Tu sais naturellement que le traité de paix de Portsmouth sera ratifié dans quelques jours. Notre traité de Björke doit alors entrer en vigueur. Il faut confirmer encore ou expliquer ce précieux document afin de donner à toutes les parties intéressées la possibilité de remplir leurs obligations honnêtement et franchement.

Le plus important est d'amener la France à se joindre à notre alliance défensive et de créer une ligue continentale, conformément à l'article 4 du traité de Björke.

Mais si la France refusait de se joindre à nous, non seulement l'article 4 tomberait, mais tout le sens de l'article premier changerait du tout au tout, car les obligations qu'il formule dans la rédaction actuelle, concernent (indiquent) d'autres États européens, y compris la France, alliée de la Russie...

Lors de ton séjour à Björke je n'avais pas sur moi les documents signés par mon père qui définissent clairement les principes de notre alliance avec la France, excluant naturellement tout ce qui pourrait aboutir à un conflit avec elle.

En essayant d'éclaircir la question de la possibilité (d'amener) d'inciter (la France), le gouvernement français à se joindre à notre accord, toute la difficulté de ce problème m'est apparue, dès les premiers pas, et il devient évident que beaucoup de temps sera nécessaire pour (le persuader dans) persuader la France de venir à nous de bon gré. Autrement nous jetterions la France dans les bras de l'ennemi. Et elle ne peut tenir cet accord secret. C'est pourquoi je crois que le traité de Björke ne pourra pas vivre (entrer en vigueur) avant que nous sachions ce que la France en pense.

Au cas où elle refuserait absolument de se joindre à nous deux, il

deviendrait nécessaire de modifier la rédaction des articles 1 et 3, afin de les mettre d'accord avec les obligations de la Russie à l'égard de la France (depuis l'époque) depuis le jour où naquit la Triple-Alliance en 1890.

Télégramme de Guillaume II.

L'exécution du traité ne contredit point l'alliance franco-russe, — comme nous l'avons bien spécifié à Björke — à condition naturellement que cette alliance ne soit point dirigée contre mon pays.

D'autre part, *les obligations* de la Russie à l'égard de la France ne peuvent avoir une importance que dans la mesure où elle mérite que tu t'en acquittes envers elle. Ton alliée t'a manifestement laissé sans secours durant toute la guerre avec le Japon, alors que l'Allemagne t'est venue en aide de toutes les manières, autant que cela était possible sans enfreindre les lois de la neutralité. Cela crée à la Russie des obligations morales vis-à-vis de nous aussi : *do ut des*. De plus, l'indiscrétion de Delcassé a révélé au monde entier que la France, bien que *ton alliée*, a conclu une entente avec l'Angleterre, et s'est trouvée prête à attaquer l'Allemagne avec l'aide de ce pays, en pleine paix, au moment même où je faisais tout ce que je pouvais pour toi et ton pays, *son allié!* C'est une chose qu'elle ne doit pas recommencer et qu'elle ne renouvellera point, parce que, *j'ose l'espérer*, *tu me protégeras contre toute récidive!* Je partage entièrement ton avis au sujet du temps, des efforts et de la patience qui seront nécessaires pour obliger la France à se joindre à nous. Mais les esprits sages sauront, dans l'avenir, se faire entendre et exercer leur influence ! La solution du conflit du Maroc a satisfait tout le monde ; aussi l'atmosphère est-elle favorable à une meilleure compréhension mutuelle. Notre traité constitue une base excellente pour des réalisations ultérieures. Nous nous sommes donné la main, et avons apposé nos signatures au bas de cet accord *devant Dieu* qui a entendu nos serments. C'est pourquoi je pense que ce traité peut fort bien être mis en vigueur. Mais si tu désires modifier d'une manière ou d'une autre tels articles séparés, dans leurs indications concernant l'avenir, ou en vue d'éventualités diverses, comme, par exemple, le refus catégorique de la France, — ce qui est invraisemblable, — j'irai avec plaisir au-devant de toutes les propositions que tu croiras devoir me faire. Le traité doit être exécuté, tel qu'il est, jusqu'au jour où nous nous serons entendus sur les changements à y apporter.

Toute la presse influente russe, les *Novosti*, le *Novoié Vremia*, la *Rouss*, est devenue, depuis deux semaines, nettement germanophobe et anglophile. Ces grands journaux sont en partie achetés fort cher

par l'Angleterre. Pourtant, ce fait oblige mon peuple à rester sur ses gardes et nuit fortement aux rapports qui tendaient à unir nos États. Tous ces événements montrent que les temps sont troubles et que nous devons suivre une voie déterminée. Le traité signé par nous est un moyen de marcher droit, sans tenir compte de l'alliance franco-russe. Ce qui est signé reste signé. Et Dieu fut notre témoin. J'attendrai tes propositions. Cordial souvenir à Alice.

WILLY.

De Glücksburgsee, 29 septembre 1905, 6 h. 40 du soir.

Télégramme de Nicolas II.

Grand merci de ta dépêche. Benkendorff a voyagé avec mon autorisation, car ma mère l'avait invité comme ami de la famille danoise. J'ignore, naturellement, les entretiens qui ont eu lieu là-bas. Mais je puis t'affirmer que *rien* ne peut m'influencer hormis les intérêts de la défense et l'honneur de ma patrie. Benkendorff est un sujet loyal et un parfait gentleman. Je sais qu'il n'aurait jamais accompli un acte de trahison, même si celui-ci venait du « grand semeur de mal » lui-même. Les révélations de Delcassé sont extraordinaires, mais je présume que les entretiens de Bülow avec certains correspondants de journaux n'ont pas contribué beaucoup à éclaircir la situation. Je t'écrirai bientôt.

NIKKI.

Guillaume II à Nicolas II.

Palais Nouveau, 28 novembre 1905.

BIEN CHER NIKKI,

Le chancelier, à qui j'ai lu des extraits de ta lettre, m'a dit que notre accord purement défensif ne pouvait, d'aucune manière, être en opposition avec le traité français, signé par ton père. Dans le cas contraire, la signification de l'alliance franco-russe serait celle-ci : la Russie se verrait contrainte d'aider la France même pendant une *guerre offensive* déclarée par ce pays à l'Allemagne ! Mais pareille éventualité, la Russie défendant la France dans sa politique *offensive contre nous*, nous a paru jusqu'ici indigne de la moindre seconde d'attention. Ton cher père me disait souvent qu'il s'opposerait toujours à n'importe quelle guerre offensive ; en outre, il se trouvait avec moi dans des rapports d'étroite intimité. Ainsi, en 1891, pendant les manœuvres de Narva, il me dit franchement son antipathie pour le régime républicain français, se montrait partisan du rétablissement de la monarchie en France et me demanda de l'aider dans cette

tâche. Si ton alliance avec la France, comme avec nous, est purement défensive, il n'existe entre elles aucune incompatibilité, l'une n'exclut pas l'autre, et nulle autre déclaration n'est nécessaire.

D'autre part, je comprends qu'il te soit plus agréable de ne point annoncer ton alliance avec moi, à une heure où les révolutionnaires internationaux répandent largement dans le monde entier le bruit odieux et mensonger d'après lequel j'exercerais une pression sur toi en faveur de la réaction.

Télégramme de Nicolas II.

Je te suis très reconnaissant de ton aimable lettre qui m'a fait grand plaisir. Notre alliance avec la France est défensive. La déclaration que je t'ai envoyée peut, je le crois, demeurer valable jusqu'au jour où la France se joindra à notre nouvel accord.

Je ferai naturellement tout ce qui dépendra de moi pour qu'une entente générale résulte de la conférence du Maroc. Cordial souvenir de nous deux.

NIKKI.

En somme, à Björke, Nicolas II avait conclu une sorte de pacte avec le diable. Il semble que la conférence d'Algésiras et l'union qui s'y dessina contre l'Allemagne (restée dans l'isolement avec l'Autriche) lui ait permis de s'affranchir. La coalition contre l'Angleterre qu'avait conçue Guillaume II s'était dissoute avant de naître, et ce qui en avait été su avait plutôt servi à préparer l'Entente en vue de résister à l'Allemagne. On peut considérer comme la conclusion de cette correspondance un télégramme où Guillaume II, au mois d'août 1906, avertit le tsar qu'une visite d' « oncle Berti » (Édouard VII) s'est passée d'une manière assez satisfaisante », tandis que Nicolas II répond par ce bon conseil : « *Pour la tranquillité du monde, il est absolument nécessaire de conserver les relations amicales entre l'Allemagne et l'Angleterre. Je me réjouis à la pensée que la visite de l'oncle Berti sera suivie de pareilles conséquences* (1). »

(1) Dans le texte de la dépêche se trouve aussi cette variante — leçon, plus significative, — qui, évidemment, ne fut pas envoyée : « Vif remerciement de ton aimable télégramme. Je suis très heureux que la visite d'oncle Berti se soit bien passée, elle a détendu la situation en Europe et servi à la cause de la paix. Souvenir cordial de nous deux. « NIKKI. »

Nonni et Élis

(CONTE D'ISLANDE) (1)

I

Lumière mystérieuse.

Alors que, jeune garçon, je vivais encore dans l'Islande, ma douce patrie, je me tenais pour très heureux d'habiter tout contre l'océan.

Notre maison, en effet, se trouvait seulement à quelques mètres du rivage de l'Atlantique.

Et peu à peu, l'océan m'était devenu un ami, un ami très cher, et il le devenait chaque jour davantage, car chaque jour il me ménageait d'autres surprises et d'autres joies.

Mais une certaine fois, en fait de surprises, il m'en réserva une si extraordinaire que je veux la conter ici.

C'était un soir de fin d'été. Assis dans ma chambrette, je dévorais les contes arabes des *Mille et une nuits*.

Je finissais juste l'histoire d'Aladin et de sa lampe enchantée et j'attaquais la légende suivante, *Ali-Baba et les*

(1) L'auteur de ce récit, le R. P. Jon Svensson, est né en Islande, de parents luthériens. Il fit ses études en France, se convertit au catholicisme et entra, en 1878, dans la Compagnie de Jésus. Grand voyageur, il a parcouru l'ancien et le nouveau monde. Les contes qu'il a publiés : *Nonni et Manni*, *Fleurs de la terre de glace*, *Voix d'Islande*, etc., ont été traduits dans toutes les langues. L'œuvre du R. P. Svensson, encore mal connue en France, s'inspire des sagas d'Islande, la terre classique des légendes. La pureté de ces récits, qui en fait un des grands charmes, tient sans doute à l'esprit du catholicisme répandu sur une imagination aussi septentrionale.

quarante voleurs, quand soudain, au dehors, éclatent de joyeuses voix d'enfants, criant, s'interpellant et riant d'un rire tout frais et tout joyeux.

C'était la pétulante jeunesse de ma petite ville d'Akureyri — mes compagnons et mes compagnes de jeu — qui s'amusaient sur le rivage du golfe d'Eyjafjördur.

D'un bond, je fus à la fenêtre. Le soir était silencieux et calme, doux et tiède. Mais il faisait déjà si sombre au dehors qu'on ne pouvait plus voir les petits joueurs.

Je grillais pourtant d'apprendre ce qui s'était passé. Car, n'est-il pas vrai? on ne rit si haut et ne crie sa joie si bruyamment que dans les cas extraordinaires.

« Oh ! mais qu'est-ce donc que ceci ! m'écriai-je à mon tour, sitôt que mon regard s'était allongé vers l'océan. Quelle merveille ! »

Eh ! oui, qu'est-ce qui se passait donc là, devant moi? A cause de l'obscurité, je ne pouvais plus, il est vrai, distinguer la mer du rivage, mais juste à la place où devaient s'étendre les flots, je vis distinctement s'élever de toutes parts, brillantes comme des éclairs, une multitude de petites flammes qui, après avoir jailli de l'eau, scintillèrent pendant quelques secondes, pour s'évanouir aussitôt.

Jamais je n'avais vu semblable phénomène ! Et il m'était impossible de deviner ce que cela pouvait être.

Comme j'entendais toujours monter sous nos fenêtres les exclamations, les rires perlés et les longs cris de joie, j'en déduisis que mes camarades contemplaient du rivage l'étonnant prodige.

Oh ! vite avec eux !

Et laissant dormir sur ma table Ali-Baba avec tous ses voleurs, je souffle ma petite lampe, traverse la maison en coup de vent ; deux sauts, et me voilà à la côte.

Une foule d'ombres noires s'y agitent. Bientôt je reconnais l'un de mes meilleurs amis, Elis, treize ans, un petit garçon éveillé et charmant. Pour lors, le happant au vol :

— Mais qu'est-ce que ces flammes, Elis, là-bas sur la mer?

— Comment, Nonni, tu ne sais pas ! Attends, je vais te montrer.

Et m'attirant tout au bord :

— Maintenant, reste là jusqu'à ce que je revienne.

A ma stupéfaction, le voilà qui s'enfonce tout droit dans la mer. L'instant d'après il a disparu.

Mais dans la direction où il s'est enfui, je vois bientôt jaillir de l'océan une suite de flammes, mystérieuses lumières qui semblent courir l'une devant l'autre, partant du rivage et le regagnant, après avoir décrit un grand cercle... Les voici revenues au bord. Elis, mon petit ami, est revenu en même temps. Quelle énigme !

— Eh bien, Nonni, as-tu compris maintenant?

— Moi, Elis, mais pas le moins du monde !

— Bon, alors je vais te faire voir, dit-il, et me saisissant le bras, il tâcha de m'entraîner avec lui dans la mer.

Je me raidis de toutes mes forces et lui criai :

— Élis, que fais-tu donc ! Tu veux me jeter à l'eau?

— Mais voyons, Nonni, en ce moment c'est marée basse. Viens donc !

La mémoire me revient. Eh oui ! la mer est basse. A cet endroit, les eaux se sont retirées au large, laissant presque à sec le fond ferme et sableux du golfe. Alors, je me laissai entraîner par Elis sur ce sol humide. Quelques pas, et il s'arrête.

— Maintenant, Nonni, frappe fortement du pied.

Je frappe. Aussitôt, semblable à un éclair, une lumière s'échappe du sable comme une flamme vive, et s'évanouit sur-le-champ. Stupéfait je m'écriai :

— Mais Élis, qu'est-ce que cela peut bien être?

— C'est le brasillement de la mer, Nonni.

— Mais d'où cela vient-il?

— On dit que c'est un phosphore que parfois la mer montante apporte avec elle et qu'elle dépose sur le sable en se retirant.

— Et qu'est-ce donc que ce phosphore, Élis?

— Il proviendrait, à ce qu'on dit, d'une multitude de bestioles lumineuses, bien plus petites encore que les vers luisants. Si on les laisse tranquilles, elles demeurent sombres, mais si on les heurte, elles vomissent aussitôt feu et flammes.

Je me baissai alors et touchai le sol du doigt.

La mystérieuse lumière apparut aussitôt. Je ne sentis pourtant aucune chaleur. C'était seulement éclairant : tout brillant que ce fût, cela restait absolument froid. Je promenai mon doigt sur le sol, il s'y dessina, à peu de chose près, la même ligne lumineuse que lorsque, la nuit, on frotte un mur avec une de ces bonnes vieilles allumettes soufrées, passées de mode.

Et d'autres flammes brillantes dansent autour de nous. Ce sont les empreintes des petits pieds qui, dans l'obscurité, trépignent d'aise sur le sable du fond. Une scène enchantée ! Élis et moi, depuis longtemps déjà, nous la contemplons avec un rare bonheur et nous nous réjouissons de ce nouveau prodige de l'océan, le grand ami, quand soudain une forte voix se fait entendre tout près de nous :

— Venez donc, venez !

C'était Arni, l'un des grands, qui parlait à un groupe de nos petits camarades. Je cours vite de ce côté pour savoir ce qu'ils avaient en tête.

— Arni, m'expliqua-t-on, veut faire un tour en mer dans sa grande barque et nous invite à venir avec lui.

— Oh ! dis-je, j'en suis, Arni !

— Et moi ! et moi ! et moi aussi ! crièrent plusieurs des petits garçons.

— Bien, bien, répondit Arni. Mais voyons, combien serons-nous?

Nous nous pressâmes autour de lui. Tant bien que mal il nous compta dans l'obscurité pour, finalement, trouver juste la douzaine.

— Parfait, conclut-il, la barque en porte autant. Allons, vite ! Et tenons-nous bien serrés.

Groupés tous ensemble, pour ne pas nous perdre, nous suivîmes Arni. Comme Elis est de la partie, nous deux, nous nous tenons par la main, prenant bien garde que la nuit épaisse ne nous sépare. Toutefois, chemin faisant, je commence à réfléchir.

— Arni, mais pourquoi veux-tu donc, par une telle obscurité, faire un tour en mer?

— Parce qu'en ce moment l'océan doit être plein de feu. Nous le verrons bien sitôt que le barque, en s'éloignant du rivage, mettra l'eau en mouvement. Peux-tu t'imaginer un pareil spectacle?

— Mais, dis? Est-ce qu'il n'est pas quand même un peu dangereux, Arni, de se risquer en mer, par cette nuit noire?

— Et où donc serait le danger, Nonni? La mer est absolument calme.

— Oui, mais sur l'eau, s'il nous arrive de ne plus rien voir du tout, comment alors trouver le chemin du retour? J'ai fait cette expérience une fois avec mon petit frère Manni, et nous étions vraiment en danger.

Arni jeta un coup d'œil sur les rangées de maisons alignées tout au long du rivage :

— Vois, Nonni, beaucoup de ces maisons ont encore de la lumière. Cela suffira pour nous guider.

— Mais oui, mais oui, approuvèrent quelques voix. Il n'y a aucun danger. Il ne faut pas avoir peur, Nonni. Un vrai marin n'a jamais peur.

— Non, non, jamais ! reprit le chœur. En avant, marche !

Comme ma réflexion me faisait maintenant un peu honte, je dis :

— Je n'ai pas peur non plus. Tout ce que je voulais dire, c'est qu'il faut être prudent, surtout sur l'eau !

Et l'on continua d'avancer. Mais bientôt Élis me souffle à l'oreille :

— Écoute, Nonni, je crois que tu as raison. Ces lumières seront vite éteintes et je ne vois pas comment, alors, nous retrouverons notre chemin.

— C'est justement ce que je pensais, Élis. Mais il est trop tard maintenant, les autres ne se laisseront plus retenir, et, si nous ne les suivons pas, ils se moqueront de nous et nous traiteront de peureux.

— Pour sûr, Nonni. N'en parlons donc plus. Allons y et espérons que tout ira bien.

A ce moment nous arrivâmes chez Arni. Sa maison, l'une des dernières de la ville du côté nord, était assise tout contre le rivage. Là, fût-ce même par les plus basses marées, il y avait toujours de l'eau. Jamais en cet endroit on ne pouvait aller se promener sur le fond sec du golfe. Là aussi commençait la grande rade : de nombreux vaisseaux étrangers mouillaient dans les eaux profondes.

La petite troupe s'arrêta. Tandis qu'Arni allait chercher deux paires de rames sous un hangar, je ne fis, avec Élis, qu'un bond au rivage. Et nous nous penchâmes avidement sur la mer pour y plonger les mains et l'agiter.

Nous poussâmes un cri de ravissement ! Les jolis éclairs s'allumèrent aussi dans l'eau et d'une manière encore plus vive. Vite nous appelâmes nos camarades. Autour de nos mains, la mer semblait brûler et s'enflammer. On aurait dit qu'un coup de baguette magique l'avait changée en un scintillement, un ruissellement d'argent et d'or. Et voilà tous les petits gars, sur une seule ligne, frappant l'eau à l'envi, qui des mains, qui du bâton. Et aussitôt l'eau s'em-

brase et flambe. Une splendeur indescriptible ! Ce coin de rivage parut en feu !

— Que c'est beau ! mais que c'est donc beau ! s'exclamèrent toutes les voix.

— En mer, ce sera bien autre chose encore, répliqua Arni qui revenait avec les rames... Vite, vite, la barque est là, tout près.

Il nous conduisit à la place où le canot était attaché par une chaîne de fer. Tandis qu'il maintient ferme le bateau, nous y entrons avec précaution et nous nous installons sur les bancs des rameurs et sur les autres sièges.

— Tout le monde est là? demanda Arni.

L'un de nous parcourut la barque et compta l'équipage, matelot par matelot.

— Au complet !

Arni sauta alors près de nous, laissa tomber la chaîne et, de la gaffe, éloigna du rivage la nacelle lourdement chargée.

II

En pleine féerie.

La côte disparut rapidement. Mollement bercés, nous nous éloignons de la terre, et, sans un souffle, sans un bruit, enveloppés dans l'ombre, nous glissons vers la haute mer.

— Aux rames, commande Arni.

Quatre forts gaillards, assis aux bancs des rameurs, mirent en place les avirons. A l'arrière, Arni tenait déjà le gouvernail.

— Et maintenant, commanda-t-il encore, en avant ! Ferme !

Les bras nerveux se tendent, plongent comme une seule les quatre rames dans l'eau et les ramènent avec force à eux. Et fendant la nuit épaisse, le bateau glissait de plus en plus agile sur la mer unie comme un miroir. Un cri d'étonnement ravi s'échappa de toutes les lèvres : plus vite nous avançons, plus autour de nous les flots s'allument et flambent.

Ce n'est de toutes parts qu'embrasement, que scintillement, qu'étincelles et que flammes, comme si nous nous trouvions sur une mer de feu. Et, en arrière de la barque, le sillage semble n'être qu'une longue route bouillonnante, effervescente, enchantée.

Tableau merveilleux ! En silence, les yeux écarquillés, nous le contemplons longuement.

— Pas si vite, crie bientôt Arni aux rameurs. A votre aise et lentement. Sans cela nous pourrions tout à coup nous jeter sur l'un des navires à l'ancre.

Par le fait, nous devions bientôt arriver auprès des nombreux vaisseaux danois, norvégiens, anglais et français qui, enveloppés complètement dans l'ombre, mouillaient sur la vaste rade, chacun à sa place bien déterminée.

— Qui est-ce qui voudrait se tenir debout à l'avant du bateau, reprend Arni, pour éviter que nous ne recevions un choc?

— Moi, moi, lui répondit-on à l'envi.

Mais sans lui laisser le temps de choisir, je bondis de ma place à l'avant. Et dressé sur l'étrave, je crie :

— Arni, j'y suis déjà.

— Bien, Nonni, alors tu y resteras.

Depuis notre petit débat, je guettais l'occasion de montrer, de n'importe quelle manière, que je n'avais pas peur.

Élis vint me rejoindre et s'assit à côté de moi.

— Nonni, prends la gaffe et tiens-la la pointe en avant pour recevoir le choc si nous arrivions soudain trop près d'un navire.

— La gaffe, s'il vous plaît, demandai-je bien content.

On me passa le long bâton au crochet de fer.

Oui, vraiment, j'étais content : car comme ma fonction n'était pas sans danger, personne ne pourrait plus croire maintenant que mes objections de tout à l'heure venaient de la poltronnerie. Me dressant donc bien droit sur l'étrave, je tenais la gaffe de telle sorte que par son bout ferré elle s'avançait comme un long bec en avant du bateau.

— Nonni... prends bien garde de ne pas tomber par-dessus bord, me souffla Élis.

— N'aie aucune crainte, je fais attention, lui répondis-je tout bas.

Et j'avisai à prendre une position plus sûre, écartant les pieds et m'appuyant des genoux contre le siège d'avant.

Pourtant Élis n'était pas encore rassuré.

— Nonni, tu ferais mieux de t'asseoir. J'ai peur que tu ne roules par-dessus bord si nous heurtons un des vaisseaux.

— Pas de danger, Élis. Nous ne sommes pas encore dans

leurs parages. D'ailleurs, je vais rester encore seulement un peu debout, après, sois tranquille, je m'assiérai.

Mais nous cessâmes bientôt notre conversation, car en ce moment nous étions tous fascinés par la merveilleuse traînée d'or qui continuait à se dérouler à la suite du bateau. Rien n'était plus délicieux que de glisser, par ce doux soir d'été, sur un chemin de lumière, sur une route embrasée, et de traverser ainsi cette mystérieuse obscurité ! Notre promenade nocturne nous semblait à tous comme une marche en pleine légende.

Cependant les petits promeneurs devinrent peu à peu plus gais et parlèrent de plus en plus haut. Quelques-uns chantèrent ou échangèrent de petites gamineries. Mais tout à coup Arni cria : « Silence tout le monde ! » Silence général... Arni n'était-il pas notre capitaine et le patron de la barque?... Nous lui devions obéissance.

— Tu veux y aller de ton petit discours? demanda un espiègle.

— Pas positivement, mais comme je ne sais pas au juste où nous sommes, j'aurais quelque chose à vous proposer.

— Nous sommes tout oreilles, déclara le petit loustic.

— Lequel d'entre vous a la voix la plus forte et la plus claire? demanda Arni.

— Mais, Valdemar, naturellement, cria-t-on en chœur.

— Ah ! c'est vrai, Valdemar est des nôtres, je n'y pensais plus.

Valdemar était un petit homme de douze ans et renommé à douze lieues à la ronde pour sa superbe voix, un vrai prodige au dire des connaisseurs, tant pour la limpidité que pour le volume.

— Valdemar doit nous chanter un petit air? demande un rieur.

— Non, réplique Arni, mais je propose qu'il jette aux quatre coins du ciel un vigoureux « Hallo ».

— Tiens ! et pourquoi donc? s'exclama-t-on.

— Pour que nous sachions si un navire est proche. Quand les matelots étrangers entendront pareil appel, ils répondront.

— Cela va de soi. Sitôt qu'ils ouïront Valdemar, ils s'exécuteront avec enthousiasme, jeta un petit plaisant.

— Devant Valdemar et sa voix, tout le monde, évidemment, prendra feu, remarqua un autre.

Rire général. Valdemar, philosophiquement, fit le sourd. Il était si habitué à essuyer sur le compte de sa voix mille petites taquineries.

— Ta proposition est bonne, Arni, reprend le chœur.

On invita pour lors Valdemar à crier « hallo ! » de toutes ses forces et en se tournant, de plus, dans toutes les directions. Il s'exécuta aussitôt et cria par quatre fois — au sud, au nord, à l'est et à l'ouest — un retentissant, un perçant : « Hallo ! » Un instant nous tendons l'oreille... Pas de réponse.

— Recommence, Valdemar, dit Arni.

L'appel puissant, pénétrant, retentit de nouveau, et cette fois, avec le résultat escompté : sur notre gauche, fort près, nous entendons, en danois, un bref : « *Hvem er der?* Qui va là? »

— Ainsi donc, nous avons un Danois à gauche, conclut Arni.

— La *Herta*, sans doute, précise un des nôtres familier avec la rade.

La *Herta* était un grand voilier de Copenhague.

— Nous pouvons par conséquent aller droit devant nous quelque temps encore, poursuivit Arni. Le chemin est libre.

Les rameurs reprirent les avirons. Nous glissons un bon moment sur les eaux silencieuses et sombres que l'on voit, à chaque contact de la barque, produire un nouveau ruissellement d'or. Après un certain temps, quelqu'un propose de réitérer l'appel.

— Soit, répondit Arni, mais il nous faut alors crier quelque chose en anglais ou en français, car les vaisseaux venant d'Angleterre et de France doivent mouiller non loin d'ici.

— Oh oui ! oui, faisons cela, s'écria tout le canot.

— Qui est-ce qui sait comment les Français se saluent le soir? demanda Arni.

— Moi, répondit une voix. Ils disent : « Bonsoir. »

— Oui, oui, approuvèrent plusieurs autres, c'est bien ainsi. Les mousses français, qui jouent si souvent avec nous sur la côte, nous disent toujours ça quand ils nous quittent le soir.

— Fort bien, reprit Arni. Faisons alors un nouvel essai. Peux-tu crier : « Bonsoir », Valdemar?

— Je vais toujours essayer.

— Mais, recommanda un pince-sans-rire, bien par le nez, tu sais, Valdemar, comme le font les petits Français.

Valdemar ne se laissa pas déconcerter, et de sa voix forte, claire, perçante, il jeta aux quatre vents du ciel un

lent, un solennel : « Hallo ! Bonsoir ! Bonsoir ! Bonsoir ! »

Retenant notre souffle, nous guettons la réponse française. Mais rien ne vient.

— Encore une fois, va, dit Arni.

Valdemar recommença. Les notes cristallines de sa voix d'enfant s'enfoncent de nouveau dans la nuit sombre. O joie ! la réponse vient cette fois, et à très courte distance, droit devant nous : « Holà ! Bonsoir ! » et puis quelques autres mots que nous ne comprenons pas.

— Donc, ici, sont les Français, conclut Arni. Mais il vaut mieux nous en tenir là avec eux, comme aucun de nous ne sait leur langue.

On en tomba d'accord.

— Les vaisseaux britanniques doivent aussi être dans ces parages, dit un autre qui s'appelait Harald et qui parlait bien anglais. N'allons-nous pas les héler, eux aussi?

— Si fait, approuve Arni, mais tu diras à Valdemar ce qu'il lui faut crier.

Notre petit « Anglais » s'assit à côté de Valdemar pour lui dicter les mots inconnus.

— Crie une fois : *Good evening*, ce qui signifie bonsoir.

Et Valdemar cria à plusieurs reprises, de toute la force de son gosier : *Good evening!*

Quelques secondes après, la réponse arriva, mais cette fois à deux brasses :

— *Good evening! What is the matter?*

— Il demande ce que nous lui voulons, traduit Harald.

— Dis-lui que nous lui souhaitons une bonne nuit, réplique Arni.

Harald dicta à Valdemar : *ne wish you a good night.*

Par précaution Valdemar répète sa leçon une fois ou deux, tout bas. Et lorsqu'il est bien sûr de lui, sa jolie voix argentine détache : *We-wish-you-a-good-night.*

La réponse ne se fait pas attendre :

— *Who are you?*

— Il demande qui nous sommes, explique Harald.

— Dis-lui que nous sommes des petits garçons islandais, suggère Arni. Mais dis-le-lui toi-même, Harald. Il est si près de nous qu'il t'entendra parfaitement. Nul besoin ici de la forte voix de Valdemar.

— *We are icelandic boys*, cria Harald.

— *What are you doing there?* questionna l'Anglais.

— Il demande ce que nous faisons ici, traduit Harald.

— Réponds que nous sommes en partie de plaisir, souffla Arni.

— *We are on a trip*, cria Harald.

— *All right! Good night, boys!* et l'Anglais mit fin à l'entretien nocturne.

— Il nous souhaite une bonne nuit, communiqua le jeune interprète.

— *Good night!* criâmes-nous tous en chœur.

— Quel vaisseau est-ce bien? demanda Harald.

— Le joli yacht de plaisance qui a jeté l'ancre voici déjà une semaine, répondit Arni, et avec, à bord, le maître du navire, un lord anglais très distingué.

— Dans ce cas j'en sais un peu plus long encore, achève Harald. Le lord n'est pas Anglais, c'est un Irlandais ; et le vaisseau vient, non d'Angleterre, mais d'Irlande.

— Oh ! voilà qui pour nous revient au même, riposte Arni. Le lord et tout l'équipage n'en parlent pas moins anglais.

— C'est vrai, convient Harald. Pourtant il y a une différence entre Anglais et Irlandais.

Nos appels et notre dialogue, par l'impénétrable obscurité, doivent avoir été entendus par plusieurs des vaisseaux étrangers mouillant autour de nous, car bientôt nous parviennent, à notre tour, au travers de la nuit épaisse, de brefs appels en danois, en français, en anglais, demandant ce qui nous est arrivé et si nous avons besoin de secours. Des : « *Hvem er der?* Qui vive? » « *What is the matter?* » s'entre-croisent pendant quelques instants.

— Chut ! dit Arni, plus de causettes ! longeons vite le yacht irlandais, puis demi-tour, et le cap sur le rivage.

Les quatre rameurs s'y mirent de tous leurs muscles, et je repris mon poste à l'avant, debout, la gaffe pointant droit dans la nuit.

— L'un de vous peut-il voir le vaisseau irlandais? cria Arni.

— Non, répondons-nous d'une seule voix.

— Ni moi non plus, continue Arni. Mais j'ai l'idée qu'en ce moment nous passons juste devant lui.

Il avait à peine dit ces mots que quelque chose de terrible arriva...

III

Un homme par-dessus bord.

Tandis qu'à cette vive allure nous croyons bien avoir dépassé le yacht, voilà qu'à notre gauche, mais absolument contre la barque, surgit tout d'une pièce une immense, une menaçante masse sombre. La troublante apparition se dressait comme un spectre géant. C'était le grand vaisseau irlandais qui, maintenant que nous étions si près de lui, se rendait visible comme un arbre énorme, fantastique.

Et, au même moment, comme asséné par un ennemi invisible, un coup violent, étourdissant, s'abattit sur ma tête.

J'en vis soudain, comme l'on dit, trente-six chandelles, et me voilà renversé, la tête la première, dans l'eau profonde et froide. Que s'était-il passé?

Je n'en avais aucune idée. Pourtant, malgré ce coup terrible, je n'avais pas tout à fait perdu connaissance, et j'avais conscience, à n'en pouvoir douter, que je tombais rapidement comme dans un gouffre sans fond. Je sentais, de plus, une violente douleur à la tête, et les oreilles me bourdonnaient si fort que j'étais sur le point de m'évanouir. Je voulais aspirer de l'air et c'est de l'eau salée qui s'engouffrait dans ma bouche.

L'asphyxie, rapidement montante, me saisit. Des frissons d'angoisse me secouèrent tout le corps. Des bras et des jambes, avec l'énergie du désespoir, j'essaie de faire les mouvements appris il y a peu de temps à la leçon de natation, et qui doivent me ramener à la surface.

Comme un insensé je m'efforçai d'escalader le chemin à pic, la route liquide qui me ramènerait à la surface. C'est un duel entre la vie et la mort. Mes forces s'évanouirent... Maintenant j'étais perdu. J'étouffais... Un cri immense : « Dieu tout-puissant ! à mon secours ! » éclate dans mon âme.

Et soudain, en pleine eau, je heurte un objet dur. Et je m'y cramponne comme un noyé sait se cramponner. C'était une chaîne de fer. Tout d'abord je pensai seulement à m'y maintenir, ce qui aurait été pour moi la mort à bref délai ; heureusement l'instinct me fait grimper à la chaîne et, après quelques instants, ma tête émerge.

Un torrent d'eau salée jaillit de ma bouche, et l'air pur,

l'air vivifiant, s'engouffre de nouveau dans mes poumons. Sensation délicieuse ! Je revins à moi et j'ouvris les yeux.

La première chose que je vis, non loin de là, était un clair brasillement de l'eau. En même temps des cris d'angoisse et des appels au secours se précipitent dans mes oreilles. Ce sont les voix de mes camarades à ma recherche. Mêlées aux voix enfantines, je distinguais des basses profondes, sans doute celles des matelots étrangers qui s'étaient aperçus du malheur et accouraient au secours. Mais je me sentais toujours comme dans un songe et ne pouvais émettre aucun son.

Cramponné à la chaîne de l'ancre, j'étais là, enfoncé jusqu'au cou dans l'eau froide. Cependant, peu à peu, par l'inspiration et l'expiration de l'air qui me rendent la vie, je revins à la réalité. Je commençai non plus seulement à entendre, mais aussi à comprendre les appels de mes camarades. Je me rendis enfin compte de ma situation, mais je ne pouvais encore parler.

« O mon Dieu, comme je vous remercie de m'avoir empêché de me noyer », répétait dans mon âme une voix pleine de reconnaissance.

— Il doit être là, cria-t-on du canot.

— Non, non, ici, à droite, quelque chose remue dans l'eau... Oh ! c'est de nouveau disparu.

Je vais maintenant jusqu'à distinguer la voix de mon petit ami Élis d'entre toutes les autres. Il cria à plusieurs reprises : « Retournons en arrière. Retournons. Nous étions tout près du navire quand il est tombé. C'est là qu'on le trouvera. Vite, vite en arrière ! »

— Non, dit un autre. Explorons d'abord l'eau à la rame tout autour de la barque. Je crois qu'il est ici sous la surface.

Peine perdue. On cherche sans rien trouver.

Le canot roule alors, mais dans une direction un peu différente. Puis il s'arrête, plus près encore de moi.

— Mon Dieu, clame Élis, mais c'est affreux que nous ne le trouvions pas !

— Il sait pourtant bien nager, observe un autre. Comment ne remonte-t-il pas à la surface?

— Cela vient peut-être du terrible coup qu'il a reçu en heurtant l'ancre, reprend Élis. Il doit être blessé à la tête.

Un lourd silence suit ces mots...

Alors les matelots du yacht descendirent avec des lanternes dans la chaloupe du bord, s'éloignèrent du vaisseau

et s'approchèrent de la barque. Je les entendis parler avec les nôtres ; Harald servait d'interprète. Me voilà enfin assez remis pour pouvoir appeler : « A moi, je suis ici, je suis ici ! », criai-je aussi fort qu'il me fût possible.

J'avais sûrement été entendu, car le dialogue en anglais s'interrompit brusquement et une voix claire perça jusqu'à mon oreille :

— Au vaisseau, au vaisseau ! Il est près du vaisseau.

Aussitôt, tous mes petits camarades crièrent ensemble :

— Nonni, où es-tu?

— Ici, ici, dis-je sans cesse.

Mais comme ma tête seule émergeait, il n'était pas aisé de me reconnaître. Les matelots m'aperçurent les premiers.

Bientôt après, je me sentis saisi par des bras vigoureux et enlevé dans la chaloupe.

— *Poor little boy! Poor little boy!* Pauvre petit, pauvre petit, me dit amicalement celui qui m'avait retiré de l'eau en me serrant dans ses bras.

Les autres matelots m'encouragèrent en souriant et ajoutèrent :

— *We will help you. Do'nt be afraid.*

— Ils disent qu'ils veulent te venir en aide, Nonni, m'expliqua Harald, et que tu ne dois pas avoir peur d'eux.

Les matelots firent glisser la chaloupe jusqu'à l'escalier d'abordage et l'y amarrèrent. Puis l'un d'eux me porta sur le pont. Élis dit alors :

— Montons, nous aussi, et restons près de Nonni jusqu'à ce qu'il ait repris ses forces.

Arni approuva, attacha solidement la barque, et voilà toute la troupe à l'escalade du yacht. Une fois sur le pont, tous firent cercle autour du matelot qui me portait.

Les hommes du bord ne purent s'empêcher de rire en voyant tout ce monde, mais ils donnèrent à entendre que c'était fort bien ainsi et que tous pouvaient rester.

IV

La nuit à bord.

Comme on alluma sur le pont plusieurs grosses lanternes, nous fûmes à même de constater que les choses, sur le navire,

étaient autrement belles et soignées que nous ne l'avions imaginé.

— Quel luxe ! murmura l'un des nôtres.

Mais ils étaient avant tout fort intrigués de ce que les étrangers allaient bien me faire. Élis vint tout près de moi et me prit la main.

Le matelot qui me portait dans ses bras le regarda avec sympathie et lui dit : « *Your brother?* Votre frère? »

— *No, but his friend.* Non, mais son ami, répondit Harald.

Le matelot nous fit à tous deux un bon signe de tête.

Élis qui ne me quittait pas s'écria soudain : « Oh ! mais, tu as la tête en sang ! » Et tout inquiet il montra au matelot une forte bosse sanguinolente. Attentivement, à la lumière d'une lanterne, les marins examinèrent la plaie. Puis ils se concertèrent pour décider ce qu'il y avait à faire.

Quand ils furent tombés d'accord, l'un d'eux courut à l'arrière du yacht et disparut dans l'escalier des cabines. Les autres l'attendirent sur le pont. Quelques instants, et le voici de nouveau, mais suivi d'un monsieur de grand air, portant des habits de velours noir. Devant ce grand seigneur, tous mes petits camarades ôtèrent leur casquette en levant sur lui des regards pleins de respect.

Il portait la culotte courte, des boucles d'argent à la chaussure et un long gland retombait sur son béret de soie.

— *Who is this gentleman?* Quel est ce monsieur? chuchota Harald à l'un des marins.

— *His Lordship.* Sa Seigneurie, répondit tout bas le matelot.

C'était donc le lord en personne. Le marin qui me tenait dans ses bras fit quelques pas à sa rencontre et lui montra ma blessure. Le Lord me considéra avec attention, posa quelques rapides questions, auxquelles répondirent les marins ; puis il sembla donner des ordres en désignant de la main une porte. Comme conclusion, il me frappa amicalement deux ou trois fois sur l'épaule, puis rentra dans son salon.

On ouvrit alors la porte indiquée. Elle donnait sur un escalier par où l'on me descendit. Élis et les dix autres emboîtèrent le pas. Une deuxième porte, en bas, donnait accès dans une superbe salle. Au plafond pendait une grosse lampe qu'on alluma aussitôt. Le long du mur il y avait des banquettes de velours, au milieu de la pièce plusieurs

tables et pour le moins une douzaine de tabourets assujettis au plancher. Le tout du plus fin acajou.

Dans chaque paroi de la magnifique pièce s'ouvrait une alcôve, et dans chaque alcôve se trouvait un lit. Les quatre lits portaient une couverture pourpre.

Dès le seuil de ce salon princier, mes petits compagnons ôtèrent leur casquette, et commencèrent par se masser timidement près de l'entrée. Seul Élis resta près de moi, me tenant toujours la main. Un matelot étendit une épaisse couverture de laine sur une banquette et doucement l'on m'y déposa.

Pendant qu'on apprêtait l'un des lits, quelques hommes apportèrent d'autres couvertures et des vêtements de laine. On me débarrasse de mes habits trempés. Élis et les autres aident de leur mieux. Me voilà séché, enroulé dans une grande couverture et frictionné. Puis on me mit des vêtements de dessous chauffés, et on me coucha dans le lit. Un petit cuisinier, une tasse à la main, entra, et s'approchant de mon lit : « *You must drink it,* » dit-il en me la présentant. « Il dit que tu dois boire cela, Nonni, m'expliqua Harald. »

Cette boisson était chaude et avait un goût agréable. Après l'avoir bue, je me sentis déjà bien mieux. Tendant la main au jeune Irlandais, je le remerciai de tout cœur. Il me fit en réponse un aimable petit salut et s'en alla.

Presque aussitôt la porte se rouvrit devant un monsieur finement vêtu. Il me tâta le pouls, colla son oreille sur ma poitrine et semblait écouter les battements du cœur. Puis il se mit à laver ma blessure et me banda enfin la tête.

Quand tout fut fini : *All right!* dit-il, tout va bien. Après quoi il me secoua la main et s'en alla. Alors mes camarades se pressèrent autour de mon lit, me demandant avec beaucoup d'intérêt comment je me trouvais.

— Tout à fait bien, leur dis-je, un peu faible seulement.

— Mais comment donc es-tu parvenu à saisir la chaîne de l'ancre? questionna Arni.

Je leur contai tout par le menu, et quand j'eus terminé, un matelot fendit le groupe jusqu'à mon lit et entama un dialogue avec Harald. Naturellement nous n'y comprîmes rien. Mais bientôt Harald nous le traduisit :

Il me fallait du repos, avait dit le matelot. Aussi, tous les petits garçons devaient-ils regagner la côte. De là, ils se

rendraient vite chez mes parents pour leur raconter la chose en détail en leur disant bien que j'étais hors de danger, et pour le mieux, à bord du yacht irlandais. Demain une des chaloupes du bord me reconduirait chez eux.

Quand Élis entendit cela, il déclara très net qu'il ne me quitterait pas, mais qu'il passerait la nuit près de moi et me ramènerait le lendemain chez mes parents.

— C'est impossible, Élis, répliqua Arni : les Irlandais ne le permettront pas. Il faut revenir avec nous.

Élis ne se laissa pas ébranler dans sa résolution. Il se tourna vers Harald et le pria d'expliquer au matelot qu'il était mon ami et ne pouvait m'abandonner. Harald parlementa avec le matelot et, pour prix de ses efforts, obtint à Élis l'autorisation de passer la nuit à bord près de mon lit.

Alors, en me souhaitant prompt rétablissement, chacun de mes autres camarades me dit au revoir et me donna une chaude poignée de main. Quand ils furent près de la porte, je les rappelai :

— Surtout dites bien à mes parents que je me trouve à merveille, qu'il n'y a absolument rien à craindre. Dites aussi qu'Élis reste avec moi.

— Oui, oui, Nonni, sois tranquille, nous dirons tout cela. Bonne santé, et au revoir.

De notre magnifique chambre à coucher, ils passèrent sur le pont. Bientôt, Élis et moi, nous les entendons descendre l'escalier d'abordage et s'éloigner à force de rames. Nous étions seuls maintenant. Et pour le moment on nous laissa tranquillement ensemble.

Élis s'assit, plein d'attention et d'égard pour moi, sur le bord du lit et me regarda de ses bons grands yeux bleus. Tout ému, je lui saisis la main et lui dis :

— Que c'est beau de ta part, Élis, de rester avec moi !

— Mais il m'était impossible de faire autrement, Nonni. Comment aurais-je pu te laisser seul?

— C'est justement de cela que je te suis reconnaissant, Élis.

Nous n'en disons pas davantage, car dans le couloir de l'escalier des pas viennent de s'arrêter juste devant notre chambre. Élis demeura tranquillement assis, tournant la tête vers la porte. Un coup léger se fit entendre : « Entrez », répondîmes-nous, tous deux.

Le battant s'ouvrit sans bruit, laissant passer le seigneur

et maître du beau yacht, le fin Lord irlandais. En le voyant, Élis se leva vite et se tint debout près du lit.

Je tâchai aussi de me lever autant que je pouvais et de m'appuyer sur mon coude. Mais le Lord court vite à moi, me prend par les épaules et me recouche doucement. Puis avec un gracieux sourire il me pose paternellement la main sur la tête. Il nous dit alors toutes sortes de choses que nous ne pouvions, hélas ! comprendre. Mais nous sentions bien que c'étaient là de pures amitiés. A plusieurs reprises nous saisissons les mots : *Poor little boy*. Pauvre petit ! Cela nous le comprenions parce que Harald venait de nous le traduire.

Après quelques minutes le Lord se leva, et, en manière d'au-revoir, nous fit à tous deux un amical signe de tête. Comme il nous était impossible de lui dire quoi que ce fût en anglais, nous lui prîmes chacun une main et la baisâmes en signe de reconnaissance. Il en parut très touché et quitta vite la pièce.

Nous voilà de nouveau seuls.

— Il doit être bien bon, Nonni.

— Oh oui ! Il nous a traités si paternellement. Mais, je t'en prie, Élis, raconte-moi donc comment tout cela s'est passé. Pourquoi suis-je soudain tombé à l'eau? Et qui a bien pu m'asséner un pareil coup sur la tête?

— Voici, dit Élis en se rasseyant sur le bord du lit. Tu étais donc debout sur l'étrave, la gaffe en main. On ramait ferme, le canot filait. Tout à coup, de l'avant, il atteint le yacht. A cet endroit pendait du navire, à peine à hauteur d'homme, au-dessus de l'eau, une ancre de réserve. L'obscurité t'empêchait de la voir. En passant à côté, tu donnas soudain de la tête contre la pointe, ce qui te fit perdre l'équilibre ; mais, malheureusement, au lieu de tomber en arrière, dans le canot, tu tombas de côté, à la mer. Alors nous avons crié de toutes nos forces en tâchant d'arrêter la barque. Mais, à la vitesse où elle était lancée, il ne nous a pas été possible de l'arrêter tout de suite. Quand nous y sommes parvenus, nous ne pouvions plus voir le navire. Nous nous sommes vite mis à battre l'eau et t'avons bien cherché, mais en vain, jusqu'au moment où tu nous a appelés.

Ainsi me raconta le petit Élis. A présent je saisis l'enchaînement des faits. Je lui racontai à mon tour ce qui m'était arrivé sous l'eau, et comment enfin, à bout de forces, presque suffoqué, j'avais pu regagner la surface.

Pendant que nous causions ainsi, un petit mousse irlandais entra tout à coup. Sur un joli plateau il portait un souper pour tous deux. Il nous salua en souriant, posa les mets sur une table, puis étendit sur mon lit une serviette blanche comme la neige. Par signes il invita Élis à s'attabler. Pour moi, il m'aida à me soulever un peu, m'apporta sur mon lit ma part du souper et puis quitta la chambre.

Tout en mangeant, Élis vint, comme un bon petit frère, m'aider et me faire goûter des meilleurs mets. Quand nous eûmes fini, le petit Irlandais revint desservir, puis il prépara un lit pour Élis et nous dit : « *Good night.* » Après avoir fait une courte prière du soir, nous nous souhaitâmes l'un à l'autre une bonne nuit, et à son tour Élis se coucha.

Avant de m'endormir, je remerciai une fois encore — et du fond de mon cœur — le bon Dieu de m'avoir sauvé la vie, et je lui demandai de rassurer tout à fait mes parents, ma sœur Bogga et mon petit frère Manni.

V

Maman.

Nous dormîmes si bien, la nuit durant, que nous ne nous réveillâmes pas une seule fois. Le lendemain matin, ce qui nous tira de notre profond sommeil, ce fut le bruit de la porte qui s'ouvrit.

— *Good morning, boys*, Bonjour, petits ! lança gaiement dans notre magnifique chambre une belle voix pleine.

— Bonjour, monsieur, répondîmes-nous, encore à moitié endormis, nous frottant vite les yeux pour effacer les dernières traces du sommeil.

Un soleil resplendissant dorait la pièce. Il faisait déjà grand jour. En haut, sur le pont, il devait y avoir grand'vie et grand mouvement, car nous entendions beaucoup de pas se croiser sur nos têtes.

Le visiteur venu pour nous souhaiter le bonjour n'était ni plus ni moins que le Lord en personne. Il s'approcha, tout souriant, de mon lit et du geste me salua de nouveau. Je me dressai sur mon séant et lui tendis la main. Il la serra chaleureusement et me fixa quelques instants comme pour bien se convaincre que j'étais remis. Puis, avec mille précautions,

il déroula le pansement et regarda attentivement la plaie. Elle ne me faisait plus que moyennement mal lorsqu'il y appuya le doigt.

Quand il eut remis le bandeau, il s'assit sur le bord du lit et essaya de me faire une communication qui semblait d'importance. Hélas ! je n'en puis saisir le sens. Mais comme il répétait plusieurs fois les mots : *mother*, *brother* et *sister*, je présumai que ma chère maman, avec mon frère Manni et ma sœur Bogga étaient venus à bord pour me chercher. De mon lit j'appelai Élis à la rescousse :

— Comprends-tu quelque chose de ce que le Lord veut me dire?

— Je crois, Nonni, qu'il veut t'annoncer la visite de ta mère et de tes frère et sœur.

— Oui, il me semble aussi. Et profondément touché, je baisai de nouveau la main du Lord. Puis je tâchai, comme je pus, de lui faire entendre que je l'avais compris.

A ses signes d'assentiment et autres gestes, il parut saisir ma pensée. Il alla alors au lit d'Élis et lui serra affectueusement la main tout en répétant : « *Good little boy*, bon petit, va ! » Puis il remonta sur le pont.

— Comment te trouves-tu, Nonni, demanda vite Élis.

— Oh ! très bien ! tout à fait à l'aise de nouveau.

— Et ta blessure?

— Elle ne me fait plus si mal.

— Quel bonheur, Nonni ! Alors ta maman ne sera pas si triste.

— Oh ! si seulement elle venait bientôt ! J'ai si peur qu'elle ne se tourmente !

Je n'avais pas dit ces mots que des pas résonnent de nouveau dans l'escalier. C'était positivement comme si toute une troupe nous arrivait.

— Qu'est-ce que cela peut bien être? s'exclama Elis.

Nous nous dressons dans nos lits, les yeux braqués sur la porte. Le trépignement s'approche. Nous distinguons des voix, non seulement de grandes personnes, mais encore, nous semblait-il, d'une bande d'enfants.

— Seraient-ce par hasard nos camarades d'hier soir? s'écria Élis.

— Je le croirais presque.

Nous ne nous trompions pas : la porte s'ouvre, maman entre la première, suivie du Lord qui tient par la main mon

frère et ma sœur, Bogga à droite, le petit Manni à gauche. Et derrière lui se pressèrent, frais et joyeux, Arni en tête, comme de juste, tous ceux de nos camarades qui étaient hier de la malheureuse promenade.

Je connaissais maman et je savais qu'ici — en telle occurrence — elle ne me ferait aucun reproche. Aussi je la regardai, heureux et souriant. Elle aussi, dès le seuil, jeta sur moi un regard chargé de tendresse. Pourtant, et cela me réjouit tout particulièrement, elle ne vint pas tout d'abord à moi, mais elle alla droit à Élis dont le lit se trouvait sur le chemin du mien. Il le méritait bien, lui qui avait fait preuve d'une si fidèle et généreuse amitié. Maman lui prit les mains et les lui serra affectueusement :

— Cher petit Élis, combien je te sais gré d'être resté près de Nonni. Je viens de parler à ta maman. Elle n'a pu m'accompagner, mais elle t'envoie son plus tendre baiser et te fait savoir qu'elle est contente de toi, que tu as agi avec cœur.

Et maman se pencha sur Élis et lui donna un baiser sur le front. Pendant ce temps, mon petit frère Manni s'était échappé de la main du Lord pour m'arriver à toutes jambes. Sans prendre garde à ma blessure, il me jette les bras autour du cou, me serrant aussi fort que sa joie est grande de me retrouver en vie.

— Mon cher Nonni, répète-t-il sans cesse, oh ! que je suis heureux que tu ne te sois pas noyé !

— Oui, Manni. J'en ai été bien près, lui dis-je tout bas.

— Vois-tu, le bon Dieu nous aide toujours quand nous sommes dans le danger. C'est comme l'autre fois, quand la barque nous emportait à la dérive, dans le brouillard.

— Tu as raison. Le danger était bien grand alors. Mais je crois que cette fois il l'a été encore plus. Je suffoquais et ne pouvais plus du tout respirer.

— Oui, je sais, pauvre Nonni, et comme je suis heureux que tu aies échappé ! Oh ! comme ça aurait été terrible si tu étais mort !

— Oui, ça aurait été terrible.

— Écoute, Nonni, c'est bien dommage que je n'aie pas été là. J'aurais pu alors dormir avec toi et Élis sur le joli navire comme la dernière fois sur le croiseur français la *Pandore*, et sur la *Eylla*. Oh ! pourquoi ne m'as-tu pas appelé hier?

— Il faisait si sombre... Et puis, cher petit Manni, je n'y

ai pas pensé. Mais à l'avenir, c'est promis : tu viendras toujours avec moi quand je ferai un tour.

— Oh ! oui, Nonni... Vois-tu : sur mer il faut toujours que nous soyons ensemble.

— Sois tranquille. Mais chut ! voici maman.

Quittant Élis, maman s'approchait de mon lit. Elle ne me traitera pas aussi tendrement qu'Élis, je le sais d'avance, mais je suis sûr quand même de son affection.

Une fois à mon lit, maman jeta un regard un peu inquiet sur mon bandage. Puis, me saisissant les mains :

— La tête te fait bien mal, Nonni?

— Oh non ! maman, presque plus.

— A part cela, comment te sens-tu?

— Mais très bien, maman, tout à fait bien. Je ne suis resté, d'ailleurs, que fort peu de temps sous l'eau.

A ces mots, maman eut un court frisson. Mais elle se ressaisit sur-le-champ pour dire tranquillement : « Oui, je sais, Arni m'a tout raconté. »

Il y eut une minute de silence. Maman m'enveloppa d'un regard calme, un peu préoccupé encore, mais chargé d'amour.

— Tu n'as plus rien du tout à craindre, chère maman, dis-je en lui pressant tendrement les mains.

— Et je ne crains plus, mon petit, le bon Dieu a étendu sa main sur toi. Tu lui dois la vie... Mais j'ai été bien près de te perdre, Nonni, ajouta-t-elle plus bas, en reposant sur moi son regard maternel.

— Oh oui ! maman — nous interrompit Manni, le petit innocent — un peu plus et Nonni se noyait ; mais le bon Dieu est vite venu à son secours et l'a tiré hors de l'eau... Maman, le bon Dieu en fait toujours de même quand nous sommes en danger. Tu n'as pas du tout besoin d'avoir peur pour nous.

Maman ne répondit pas, mais attira silencieusement Manni à elle. A ce moment, le Lord amena aussi Bogga, ma sœur aînée, jusqu'à mon lit.

Bogga se jeta tendrement à mon cou :

— Nonni, que je suis donc heureuse que tu en sois si bien sorti. Mais il faut bien me promettre de ne plus jamais aller en mer quand il fait obscur.

— Non, jamais, il ne faut plus faire cela, Nonni, appuya le petit Manni en me saisissant la main.

Maman attira de nouveau son petit chéri, lui posa en silence la main sur l'épaule et le serra contre elle.

— Quand nous serons à la maison, poursuivit Bogga, je soignerai bien ta blessure, Nonni, et, tu verras, je ferai tant et si bien que tu n'en souffriras plus du tout.

— Je sais que tu le feras, chère Bogga, tu es toujours si bonne pour moi. Mais comme je suis content que toi aussi tu sois venue.

Mes joyeux petits camarades s'approchèrent maintenant. Ils se pressèrent autour d'Élis et de moi pour ouvrir un feu roulant de questions. Notre nuit sur le navire les intriguait au plus haut point. Ils voulaient savoir comment on nous avait traités et quelles aventures nous avions eues. Je laisse à penser si les plaisanteries et les gais propos partaient comme des fusées.

Quand nous eûmes encore babillé quelque temps, le Lord proposa aux rieurs de monter sur le pont. Seulement maman, Manni et Bogga devaient rester près de nous. Ainsi nous pourrions tranquillement nous lever, et l'on nous servirait ensuite à déjeuner dans la salle à manger du navire.

Maman et Bogga m'aidèrent à m'habiller, car ma blessure me le rendait encore un peu difficile. Cependant Manni devisa avec Élis, qui en un rien de temps fut prêt. Enfin nous remontons à notre tour. Bientôt le lord apparut et nous fit descendre dans une superbe salle à manger où il voulut nous offrir à tous un exquis petit déjeuner : chocolat, beurrées et des pyramides de gâteaux.

La plus joyeuse humeur régna au cours du repas. Un gentil petit mousse, au joli costume, faisait le service. Le Lord voulut être des nôtres. Il prit place vis-à-vis de maman entre Élis et moi. C'est lui-même qui nous servit, nous deux, et nous donna les meilleurs gâteaux. Bogga était assise près de maman. Mais elle allait souvent à nos petits camarades pour les aider quand ils étaient dans l'embarras. Tous les petits garçons lui sont fort reconnaissants, trouvent bien ce qu'elle fait et acceptent volontiers ses services.

Le Lord, lui aussi, la regarde à plusieurs reprises en souriant et en l'encourageant de la tête. Il semble charmé de sa manière d'agir. De la sorte, tout se passe pour le mieux. Quand nous eûmes fini de déjeuner, le Lord se leva et fit signe à Harald de venir près de lui.

Harald accourut vite. Et notre aimable hôte nous tint en

anglais un petit discours que Harald dut traduire phrase par phrase.

Entre autres choses, il nous dit qu'il est très heureux de nous avoir près de lui, que nous lui avons tous causé grande joie, que la tenue des petits garçons et de la fillette lui a beaucoup plu, que nous serons toujours les bienvenus à bord, aussi souvent que nous voudrons lui rendre visite. Il souhaite et espère que le petit blessé — ici il me désigne de la main — soit bientôt guéri. Enfin il termine en disant que la fidèle amitié d'Élis l'a vivement touché.

Quand il eut fini, tous les petits convives applaudirent ferme et crièrent par trois fois un joyeux hurrah. Après quoi nous regagnâmes le pont. Le Lord donna l'ordre de nous reconduire chez nous sur la grande chaloupe à vapeur du bord. Le canot d'Arni, amarré à l'escalier, serait pris en remorque.

Ces ordres furent accueillis avec enthousiasme. Nous étions tous ravis en pensant à la belle promenade que nous allions faire. A l'embarquement, le Lord nous serra à chacun la main. Avec l'aide de Harald, maman lui exprima sa profonde reconnaissance pour tant de bontés.

Maman, Bogga, Manni, Élis et moi dûmes d'abord descendre dans la chaloupe. La plus grande partie de nos petits compagnons trouvèrent également place à côté de nous. Quatre ou cinq seulement se casèrent dans le canot d'Arni, que les matelots relièrent à nous par une forte amarre. Quand tout fut prêt, on s'ébranla.

Nous lançons un dernier hourrah en agitant joyeusement nos casquettes. Le Lord et l'équipage répondirent par d'aimables signes de la main et de la tête. Puis les bateaux fendirent les flots avec une telle vitesse, qu'à la proue l'écume blanche comme la neige jaillit très haut dans l'air, ce qui nous causa une joie folle. Jamais nous n'aurions pu, à la rame, prendre semblable allure.

Elle était fort belle, du reste, cette chaloupe peinte d'un blanc étincelant, avec un tuyau de cheminée doré du haut en bas : sous les rayons du soleil, cela était superbe !

Le Lord avait commandé d'atterrir juste devant notre maison. C'était aisé, car il y avait marée et l'eau était haute.

On met donc le cap droit sur chez nous. Sitôt à la côte, les marins sautent à terre pour aider maman à gagner le rivage. Nous autres, nous nous passons bien d'aide, on y est rompu.

Les matelots voulaient repartir tout de suite : « Pourtant, pas sans une tasse de café », dit maman. Ils acceptent volontiers, amarrent l'embarcation et entrent chez nous.

Nous fîmes tout pour les bien recevoir. Puis ils prirent cordialement congé et, dans la belle chaloupe, regagnèrent leur navire.

Bientôt se dispersa aussi la jeune compagnie. Sur de vigoureuses poignées de main, nous nous séparons. Les uns rentrent à pied, les autres dans la barque d'Arni. Mais un dernier s'attardera encore quelque temps. C'était Élis, mon cher et fidèle ami. Il nous fallait encore parler de l'aventure, et aussi jouer un peu sur la douce pente fleurie qui mène de chez nous au rivage.

Puis, Manni et moi, nous le reconduisons à sa mère à laquelle je racontai moi-même combien il s'était montré bon et dévoué pour moi, et comme il n'avait jamais voulu me laisser seul.

— Je n'en attendais pas moins de lui, répondit-elle, en l'enveloppant d'un regard maternel : un vrai ami est fidèle à son ami et ne l'abandonne pas dans le besoin. Du reste, mon petit Nonni, tu en aurais fait tout autant pour lui.

— Oui je l'aurais fait, dis-je avec élan.

Après être restés encore un peu de temps chez Élis, nous sommes rentrés chez nous.

L'accident n'eut pas de suites. En moins d'une semaine, la plaie était cicatrisée.

Maman ne me fit aucun reproche. C'est tout au plus si elle me dit quelques jours plus tard, alors que je lui demandais la permission d'aller en mer avec Manni :

— Je ne veux pas te priver de ces promenades, mon petit Nonni ; mais, toi, il faut me promettre que tu sauras retenir la leçon de l'accident et montrer à l'avenir plus de prudence.

Je le promis à maman et j'ai fidèlement tenu parole.

JÓN SVENSSON.

Nouveaux débats einsteiniens

Si le savant s'arrête sur les principes le moins longtemps qu'il peut, impatient d'essayer les conséquences, par contre, il convient au philosophe, selon le précepte de Platon, d'être *prolixe sur les principes :* puisque la vérité de tout le reste en dépend, et que des principes bien discutés font avancer avec moins de péril d'erreur dans l'emmêlement des choses.

A l'origine de la synthèse einsteinienne, il y a la théorie de la relativité restreinte, et à l'origine de la théorie de la relativité restreinte, il y a la théorie de la *relativité de la simultanéité.* On ne saurait donc être trop prolixe sur cette dernière théorie, et on nous pardonnera d'y revenir, ce que nous en avons écrit ici même (1) n'ayant pas toujours été bien compris, et devant être complété. Aussi bien y sommes-nous invités par quelques publications récentes : le recueil où M. Langevin, avec sa haute compétence, sa grande clarté, et son curieux fanatisme, nous conte les *Vingt ans après* de la Physique moderne (2) ; la seconde édition du livre de M. Bergson, *Durée et Simultanéité,* augmentée d'importants appendices, — l'intéressante enquête menée par la

(1) *Revue universelle,* 15 août 1922 : « De la Métaphysique des physiciens. »

(2) P. Langevin, *la Physique depuis vingt ans.* Paris, Doin, 1923. — C'est un recueil de rapports et de conférences, qui s'échelonnent de 1904 à 1920.

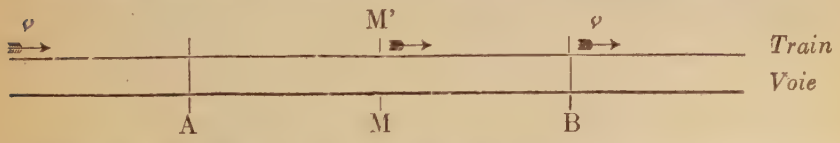
revue *Scientia* (1), — enfin un petit livre alerte et agressif de M. le capitaine André Metz, qui part en guerre, fort bravement, ma foi, contre tous les détracteurs du nouveau Dogme physique (2), et que les relativistes, et Einstein lui-même, soutiennent de leurs approbations.

Relisons donc avec soin la page où Einstein établit la *relativité de la simultanéité.*

Il commence par poser la définition suivante de la simultanéité, c'est-à-dire « le moyen suivant de constater la simultanéité de deux événements » (qui n'ont pas lieu au même point, par exemple de deux éclairs qui jaillissent aux deux points A et B d'une voie de chemin de fer.) « On mesure la distance AB en ligne droite le long de la voie, et l'on installe au milieu M un observateur muni d'un appareil (par exemple deux miroirs inclinés à 90°) lui permettant d'observer simultanément les deux points A et B. Si l'observateur aperçoit les deux éclairs en même temps, ils sont simultanés. »

« Ce procédé me satisfait bien, continue-t-il, et cependant la question ne me paraît pas encore complètement éclaircie ; car voici une objection : « Cette définition me paraîtrait parfaitement exacte si « je savais déjà que la lumière met le même temps à parcourir la « distance AM que la distance BM, M étant le point d'où l'on observe « les deux éclairs. » Mais pour le vérifier, il faut supposer que l'on dispose d'un moyen de mesurer le temps : on semble donc être enfermé dans un cercle vicieux. »

Mais non. « Après quelques réflexions, vous me répondrez en manifestant avec raison un certain mépris : « Je maintiens néanmoins ma « définition, car, en réalité, elle ne présume rien de la lumière. La « seule condition, en effet, que doive remplir la définition de la simul- « tanéité est de fournir, dans chaque cas réel, un procédé empirique « pour déterminer si elle est, ou non, réalisée. Il est indiscutable que « ma définition remplit bien cette condition. Dire que la lumière met « le même temps à parcourir le chemin AM que la distance BM ne



« constitue pas, en réalité, une *supposition* ou une *hypothèse* sur la « nature physique de la lumière, mais une convention que je peux

(1) Voir en particulier les réponses de M. Bouasse et de M. de la Rosa.
(2) André Metz, *la Relativité*. Paris, Chiron, 1923.

« faire librement, pour parvenir à une définition de la simultanéité (1). »

Cette définition de la simultanéité étant donc librement admise, supposons que les deux éclairs A et B sont *simultanés par rapport à la voie*, c'est-à-dire que « les rayons lumineux issus des points A et B se rencontrent au milieu M de la distance AB comptée le long de la voie ». *Ils ne sont pas simultanés par rapport au train qui se déplace le long de la voie.* Soit en effet le point M', milieu du secteur AB sur le train en marche. « Ce point M' coïncide bien avec le point M à l'instant où se produisent les éclairs (instant compté par rapport à la voie) ; mais il se déplace ensuite vers la droite sur le dessin avec la vitesse v du train. Si un observateur placé dans le train en M' n'était pas entraîné avec cette vitesse, il resterait constamment en M, et les rayons lumineux issus des points A et B l'atteindraient simultanément, c'est-à-dire que ces rayons lumineux se croiseraient juste sur lui. Mais en réalité, il se déplace (par rapport à la voie) et va à la rencontre de la lumière qui lui vient de B, tandis qu'il fuit devant la lumière lui venant de A. L'observateur verra donc la première plus tôt que la seconde. Les observateurs qui prennent le chemin de fer comme système de référence arrivent à cette conclusion que l'éclair B a été antérieur à l'éclair A.

Nous arrivons donc au résultat capital suivant :

Des événements simultanés par rapport à la voie ne le sont plus par rapport au train, et inversement (relativité de la simultanéité). Chaque système de référence (système de coordonnées) a son temps propre (2). »

Sur quoi nous avions remarqué que la simultanéité *ainsi mesurée et librement définie* est, en effet, relative ; mais que la simultanéité *ainsi mesurée et librement définie* suppose qu'on a admis dans tous les systèmes — aussi bien dans le système considéré comme en mouvement (train) que dans le système considéré comme en repos (voie) — cette *convention librement posée* que la vitesse de la lumière par rapport au système est la même dans toutes les directions, autrement

(1) A. Einstein, *la Théorie de la relativité restreinte et généralisée mise à la portée de tout le monde*, trad. J. Rouvière. Paris, Gauthier-Villars, 1921, p. 19. — La *libre convention* dont il est ici question n'est pas faite seulement pour la voie, mais pour tout système d'inertie quel que soit le mouvement rectiligne et uniforme de celui-ci par rapport à d'autres axes de coordonnées, et elle introduit donc le postulat fondamental de l « isotropie » de la propagation de la lumière pour tout système de référence en translation uniforme (système d'inertie).

(2) *Ibid.*, p. 22.

dit qu'on ne peut pas composer la vitesse de la lumière avec celle du système de référence (c'est pourquoi l'observateur en M', s'il ne reçoit pas en même temps la lumière issue de A et la lumière issue de B, dit : les deux éclairs n'étaient pas simultanés). Nous ajoutions qu'on a le droit de faire des conventions libres, mais pas de s'imaginer que le réel est tenu de s'y conformer ; et que, dans le cas, la relativité de la simultanéité réelle entraînant des absurdités, il faut dire que la définition pratique de la simultanéité librement posée par Einstein, pour commode qu'elle puisse être au physicien, ne répond pas à la simultanéité *réelle*. Avec le même raisonnement, en *convenant* avec la même liberté qu'on regardera aussi bien dans le train en mouvement que sur la voie la propagation des ondes sonores comme identique dans tous les sens (ce qui est manifestement faux), et en *définissant* pratiquement l'identité de deux pensées proférées l'une en A l'autre en B, par l'identité des courbes inscrites sur un phonographe sis au milieu de AB, on démontrerait que deux philosophes, pensant et chantant : *je pense, donc je suis* sur la voie, l'un en A, l'autre en B, ont dans l'esprit la même pensée pour l'observateur en M du système voie, et deux pensées différentes pour l'observateur en M' du système train : relativité de l'identité...

*
* *

— Vains reproches ! s'écrieront les personnes qui, après « deux années » de méditation silencieuse, comme M. Becquerel, ou « cinq mois » de « travail acharné », comme M. le capitaine Metz, ont compris qu'on s'est mépris sur le Temps depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, et embrassé la résolution de briser avec les habitudes mentales des *attardés*, — vains reproches ! Vous vous attachez mesquinement à l'un de ces raisonnements imparfaits qu'il arrive parfois aux génies de nous proposer, pour présenter leurs découvertes à nos faibles esprits. Admettons que le raisonnement avancé par Einstein dans sa *Théorie de la relativité mise à la portée de tout le monde* boite d'une jambe ; il y a moyen de le redresser, et de le rendre irréprochable.

Au lieu de procéder *a priori*, comme le maître, c'est-à-dire de supposer qu'on ne sait pas encore si la propagation de la lumière est réellement isotrope pour un observateur quelconque, et de poser une libre définition de la simultanéité

postulant, comme une *libre convention*, l'isotropie en question, quoi qu'il en soit du comportement réel de la lumière, nous partirons au contraire de l'isotropie de la vitesse de la lumière comme d'un fait dûment établi ; nous tiendrons que l'expérience de Michelson et Morley, et plus généralement les équations fondamentales de l'électromagnétisme, *prouvent* que la vitesse de la lumière est la même dans toutes les directions pour un observateur quelconque, quelle que soit la vitesse (mesurée par rapport à un système d'inertie quelconque) du système d'inertie où est placé celui-ci.

Dès lors, le critérium de la simultanéité choisi par Einstein perd toute apparence d'arbitraire. Si, réellement, par rapport à n'importe quel système d'inertie, la lumière met toujours le même temps pour parcourir suivant n'importe quelle direction la même distance, il est clair qu'on pourra toujours constater la simultanéité (à distance) de deux éclairs A et B, par la simultanéité (en un même lieu) de leur perception au point médian de la droite A B ; ce moyen de mesure correspond bien à l'idée naturelle, au *concept naturel* de simultanéité ; et par conséquent, ce n'est pas une simultanéité apparente qu'il nous livre, c'est une simultanéité réelle. Des mesures exactes, fondées sur le concept naturel d'une réalité, doivent nécessairement nous renseigner sur cette réalité elle-même. C'est donc bien la simultanéité réelle, et non pas une simultanéité apparente, c'est donc bien le temps réel, et non pas un temps apparent, qui varie d'un système de référence à l'autre. Tandis que Pierre, immobile sur la voie au point M, ayant perçu en même temps les deux éclairs A et B, déclare en toute vérité : « Ils étaient simultanés », le voyageur Paul, situé au point M' dans le train en marche, n'ayant pas perçu les deux éclairs en même temps, déclare de son côté en toute vérité : « Ils n'étaient pas simultanés. »

Écoutons M. le capitaine Metz, que M. Jean Becquerel, dans une préface très décidée, sinon très décisive, couvre de sa haute autorité.

Le temps d'Einstein, nous dit-il dans le lieu de son ouvrage où il critique M. Lucien Fabre, le temps d'Einstein « est simplement le *temps expérimental* dont parlent les métaphysiciens et M. Tout le Monde : c'est le temps mesuré, le temps vécu, et pas autre chose... Si on met un métaphysicien sur la voie du train d'Einstein avec ses

deux miroirs conjugués, et s'il constate qu'il perçoit les deux éclairs en même temps, il sera obligé de constater que les deux éclairs sont effectivement simultanés, et que cette simultanéité est bien conforme au « concept naturel » que sa raison lui en donne ; car il peut faire sur la voie l'expérience de Michelson ou toute autre, il sera obligé d'admettre l'isotropie de la vitesse de la lumière ; donc les deux éclairs sont *simultanés*, au sens métaphysique du mot, pour les métaphysiciens de la voie.

Mais si on place, au milieu du train, un autre métaphysicien, le raisonnement rapporté plus haut (qui est le raisonnement d'Einstein) nous montre que ce second philosophe percevra l'éclair-avant avant l'éclair-arrière ; or, lui aussi peut répéter l'expérience de Michelson, il sera donc obligé d'admettre que le critérium d'Einstein est bien *conforme, pour le wagon comme pour la voie, au concept naturel de simultanéité;* or, l'application de ce critérium l'oblige à constater que les deux éclairs ne sont pas simultanés.

Conclusion : Les mesures faites *en conformité* avec le concept naturel de simultanéité donnent des résultats systématiquement différents pour deux observateurs (ou mieux : pour les observateurs de deux systèmes) en mouvement l'un par rapport à l'autre. — Nous en « induisons » (c'est bien comme cela qu'on dit, n'est-ce pas, en philosophie?), nous en induisons que les concepts naturels en question désignent des choses qui sont, en soi, différentes. Personne, fût-il métaphysicien, ne peut aller contre ce raisonnement-là. La simultanéité, physique ou métaphysique (comme vous voulez, car c'est la même) *dépend de l'observateur.*

Du reste, il n'y a pas deux vérités : le *temps* d'Einstein, c'est le temps de tout le monde, le temps qui régit tous les phénomènes physiques, chimiques et biologiques, qui, tous, peuvent servir d' « horloges ». C'est celui-là qui est relatif (1). »

Voilà pourquoi il faut dire avec M. Langevin qu'un voyageur lancé dans un boulet à une vitesse inférieure de 1/20 000 seulement à celle de la lumière, retrouvera, à supposer qu'il puisse revenir sur notre globe, l'humanité vieillie de deux cents ans, tandis que lui-même n'aura vécu que deux années de son temps : son cigare et sa digestion, les mouvements de son cœur et de ses poumons, ses mouvements moléculaires intra-cérébraux, le flux de ses états de conscience,

(1) André Metz, *op. cit.*, p. 94-95. — Les mots soulignés sont soulignés par l'auteur.

bref tout le rythme de sa vie et tous les événements survenus dans son boulet s'étant ralentis comme sa montre ; et la durée réelle du même événement, du voyage en boulet, — je dis la durée mesurée avec des horloges parfaites et exactement synchronisées à l'origine, — ayant été dans un système le centuple de ce qu'elle a été dans l'autre.

*
* *

Que répondre à tout ce discours? Il est si fragile qu'on ne sait par quel bout le prendre sans qu'il vous casse entre les doigts.

Une mesure bien faite nous renseigne sur le réel, certes! (Elle nous apprend que dans telles conditions, et moyennant tels procédés, le réel nous fournit tels chiffres.) Mais *l'interprétation* de la mesure, sa signification physique, dépend, comme on l'a dit, de toute la théorie physique, et en tout cas, de nos idées fondamentales sur la nature. Le critérium de la simultanéité choisi par Einstein ne correspond à notre concept naturel de la simultanéité que si on regarde comme exprimant vraiment *ce qui est* (au sens absolu que le métaphysicien donne à ces trois syllabes), le grandissime principe qui commande toute la théorie de la relativité, le principe de l'isotropie de la propagation de la lumière, ou de la constance de la vitesse de la lumière dans toutes les directions, quelle que soit la vitesse du système d'inertie où l'on suppose placé l'observateur : ce qui confère à la vitesse de la lumière « la propriété remarquable d'être une vitesse absolue, tandis que toute autre n'est que relative », et « nous rappelle », selon le mot d'Eddington, « le symbole transfini *Aleph* du mathématicien, duquel vous pouvez retrancher n'importe quel nombre et qui reste encore identique à lui-même (1). »

Or, ce principe n'est qu'un postulat, aussi « pratique » qu'on voudra, nullement *démontré* cependant. Il faut beaucoup de candeur pour s'imaginer que l'expérience de Michelson et les équations fondamentales de l'électro-magnétisme l'imposent comme une conclusion nécessaire. Elles ne l'imposent qu'avec le secours de toute une nichée d'hypothèses présupposées.

(1) A. S. Eddington, *Espace, Temps et Gravitation*. Paris, Hermann, 1921, p. 74.

Le mérite de l'expérience de Michelson, ce qui a fait sa célébrité, ce n'est pas seulement sa valeur technique et la façon vraiment digne d'admiration dont, au dire des juges compétents, elle a été conduite, c'est aussi, pour les théoriciens qui l'interprètent, qu'elle tend à établir un *fait* qui contraigne l'esprit à juger que la réalité se comporte, oui ou non, de telle ou telle façon. Mais qu'il y a loin de la coupe aux lèvres ! Avant de conclure à la constance de la vitesse de la lumière, il faudrait examiner si, en bonne logique, — à supposer que cette constance entraîne bien la philosophie de la nature proposée par Einstein, — nous ne serions pas tenus de reviser certaines vénérables opinions, si bien assurées semblent-elles, qu'on présuppose en interprétant ainsi l'expérience de Michelson (1), plutôt que d'admettre une notion absurde du temps ; il faudrait surtout, ce qui paraît beaucoup plus sensé, et exige beaucoup moins de frais, se demander si le fait en question est aussi bien établi qu'on l'a dit : reprise en 1922, l'expérience de Michelson, qui avait donné jusque-là des résultats négatifs, a donné cette fois un résultat positif (2), et quelle que soit la valeur des arguments de certains mathématiciens comme M. Brylinski, qui pensent que lesdits résultats tiennent en réalité aux conditions mêmes de l'expérience, il convient en tout cas de garder une sage réserve en un sujet dont la discussion mathématique est extrêmement difficile et glissante.

Quant aux équations de Maxwell-Lorentz, elles ne nous mettent pas en présence d'un fait à interpréter, mais seulement d'une certaine texture de relations quantitatives, d'un symbole algébrique choisi comme le plus maniable en l'état actuel de la science, et qu'on ne saurait tenir pour l'expression directe des entités en jeu dans les phénomènes, que si l'on n'a jamais réfléchi sérieusement à la nature de la

(1) Comme le remarquait M. Jean Perrin, un retour à l'hypothèse de l'émission permettrait d'accorder le résultat négatif de l'expérience de Michelson avec les conceptions de la mécanique classique. — « C'est se moquer du monde et tromper le public, écrit M. Bonasse, que de déclarer le résultat de Michelson-Morley incompatible avec *toute autre théorie* que celle d'Einstein. Que la théorie d'Einstein découle logiquement de *votre manière* d'interpréter cette expérience, d'accord ; *mais votre interprétation n'a rien de nécessaire.* » (*Scienta*, 1er janvier 1923, p. 22.)

(2) Voir *Physical Review*, XIXe vol. 2, 1922 ; Dayton C. Miller, *Ether Drift Experiment at Mount Wilson Solar observatory*. Le résultat obtenu est positif, quoique beaucoup plus petit que les prévisions.

théorie physique. Il est très vrai que ce qui a réellement donné naissance à la théorie d'Einstein, ce qui l'appelait dans le développement de la science, ce n'est pas l'expérience de Michelson, c'est le désaccord entre les équations de la mécanique classique et celles de l'électromagnétisme. Mais les équations et les lois de l'électromagnétisme, comme toutes les équations et les lois de la science physico-mathématique, nous disent bien comment va la nature, j'entends quelles images numériques nous pouvons nous faire de ses manières d'agir, elles ne nous disent pas ce qu'elle est.

Si commode qu'il puisse être pour la science, la science elle-même ne nous contraint donc en aucune façon de tenir le principe de l'isotropie de la propagation de la lumière pour « démontré », pour ontologiquement vrai. Ce principe a-t-il pour conséquence nécessaire la relativité et la dislocation du temps réel et de la simultanéité réelle? Alors nous devrons considérer qu'il n'est pas l'expression de la réalité. Pourquoi? Parce que la relativité du temps réel est une absurdité. Que tout aille plus lentement pour un voyageur comme celui de M. Langevin dans son boulet, cela n'est pas absurde ; quoi qu'il en soit de la valeur scientifique de l'hypothèse, cela ne comporte pas d'impossibilité métaphysique. Que ce voyageur, du fait même de ce ralentissement universel, ne puisse en aucune façon s'apercevoir du changement, cela n'est pas absurde non plus, c'est même une de ces banales remarques que la moindre réflexion sur la relativité de nos mesures a, de tout temps, suggérées aux philosophes, et dont Henri Poincaré a fait un usage si peu mesuré. Mais ce qui est absurde, ce qui implique contradiction, c'est de prétendre que le même voyage ait *des durées réelles* différentes, des durées qui varient dans leur réalité, dans leur être, selon qu'elles sont mesurées par le voyageur ou par un observateur terrestre ; que la distance qui sépare deux points dans l'espace, ou deux événements dans le temps, mesurée sans changement d'étalon, soit *dans sa réalité*, ceci ou cela selon l'observateur, que deux événements soient réellement simultanés ou réellement successifs à raison du mouvement de l'observateur, bref que le changement de mesure provenant du changement d'observateur affecte la réalité même de la chose mesurée.

*
* *

Mais quoi ! Le plus beau du raisonnement d'Einstein ne nous a pas encore apparu. Ce raisonnement a cela de remarquable qu'il se rétorque soi-même. Le principe de l'invariance de la vitesse de la lumière, qu'il présuppose nécessairement (soit comme libre convention, soit comme conclusion soi-disant démontrée), ce fameux principe lui-même en infirme la conclusion. Ici, je prie le lecteur de vouloir bien se rendre attentif, il est rare de rencontrer un exemple aussi pur de ces fautes de logique, dont certains spécialistes sont capables quand ils entreprennent de philosopher. Car il s'agit ici de philosophie, ne l'oublions pas, non de physique. La théorie physico-mathématique d'Einstein n'est nullement atteinte par le sophisme en question, elle reste entièrement indemne en elle-même, c'est la philosophie de la nature et la métaphysique d'Einstein qui sont viciées par lui. Aussi bien, dans la présente étude, est-ce seulement à cette métaphysique que nous nous intéressons, et ne considérons-nous la théorie de la relativité que dans la mesure où les physiciens s'y arrogent, avec une merveilleuse présomption, le droit de reviser les notions communes de l'espace, du temps, de la simultanéité, dont l'élucidation appartient à une science supérieure qui dépasse entièrement leur compétence. C'est l'office du philosophe de dénoncer de tels empiétements.

Considérons donc le raisonnement d'Einstein. Et n'oublions pas que ce raisonnement *étant destiné à démontrer la relativité de la simultanéité*, on n'a pas le droit sans cercle vicieux d'y présupposer cette relativité ; il s'agit au contraire de l'établir.

On raisonne ainsi : I. La propagation de la lumière est isotrope, autrement dit la vitesse de la lumière est la même en toute direction, quelle que soit la vitesse du système d'inertie où est placé l'observateur. Ce qui signifie qu'*il est impossible, si on se place dans un système, de composer la vitesse de celui-ci avec la vitesse de la lumière, selon les règles ordinaires de la composition des vitesses.*

II. Soient les deux éclairs produits sur la voie en A et B. Ils sont perçus au même instant dans les miroirs conjugués de l'observateur situé en M : ils sont simultanés, réellement simultanés dans le système voie.

III. Mais s'agit-il de l'observateur situé dans le train en M'? Celui-ci « se déplace (par rapport à la voie), et *va à la rencontre de la lumière qui lui vient de B, tandis qu'il fuit devant la lumière qui lui vient de A. Cet observateur* VERRA *donc la première plus tôt que la seconde. Les observateurs qui prennent le chemin de fer comme système de référence* ARRIVENT A CETTE CONCLUSION *que l'éclair B a été antérieur à l'éclair A* (1) ». Les deux éclairs sont successifs, réellement successifs dans le système train.

Qui ne voit qu'il y a, dans ce raisonnement, une contradiction flagrante entre la proposition III et la proposition I? Admise par convention ou soi-disant démontrée, on a posé en principe l'isotropie de la propagation de la lumière : qu'on s'y tienne donc jusqu'au bout. Si la propagation de la lumière est isotrope, s'il est impossible, quand on se place au point de vue d'un observateur situé dans un système de référence, de composer la vitesse de ce système avec celle de la lumière suivant les règles ordinaires de la composition des vitesses, alors on n'a pas le droit de dire, — en s'appuyant non sur la relativité de la simultanéité, la dislocation des temps, etc., qu'il s'agit précisément de démontrer, mais sur le déplacement du train dans le même sens que le rayon issu de A et en sens contraire du rayon issu de B, — on n'a pas le droit de dire que dans le système train, l'observateur en M' *percevra* l'éclair B avant l'éclair A, et *conclura* par suite que les deux éclairs n'étaient pas simultanés. C'est par rapport à la voie que le train se déplace ; c'est aussi *par rapport à la voie, par rapport à l'observateur de la voie* que le rayon lumineux issu de B arrive à l'observateur du train avant le rayon lumineux issu de A. *Par rapport à l'observateur du train lui-même*, ces deux rayons doivent se croiser juste sur lui, et être perçus au même instant (2).

Pourquoi, en effet, dites-vous que l'observateur du train reçoit le rayon issu de B avant le rayon issu de A? Parce qu'il se meut vers B tandis que le rayon issu de B avance

(1) EINSTEIN, *loc. cit.*

(2) En d'autres termes, tout se passe dans cette hypothèse, au point de vue de la vitesse de la lumière, comme si chaque système de référence entraînait avec soi tout le champ électromagnétique, tout système de référence étant par définition (dès qu'on s'y place, c'est-à-dire dès qu'on le prend effectivement pour système de référence) considéré comme immobile.

vers lui : fait que nul observateur de la voie ne songera à contester. Mais ne vous contentez pas d'énoncer cette conclusion de sens commun en langage vulgaire, précisez sa signification. Que signifie-t-elle, sinon que vous composez entre elles la vitesse de la lumière et la vitesse de l'observateur du train suivant les règles ordinaires de la composition des vitesses? Dire, par exemple, que la lumière cheminant à raison de 300 000 km.-sec., il reçoit l'image de B avant celle de A, parce qu'il va lui-même vers B à raison de 100 000 km.-sec., c'est dire que la vitesse, par rapport à lui, de la lumière issue de B est de 400 000 km.-sec., tandis que la vitesse, par rapport à lui, de la lumière issue de A est de 200 000 km.-sec.

Or, vous pouvez bien, *en vous plaçant dans le système voie*, calculer la vitesse de la lumière par rapport au train en composant entre elles de cette façon la vitesse de la lumière et celle du train, parce que ce n'est pas la vitesse de votre propre système de référence que vous composez ainsi avec la vitesse de la lumière, mais le principe de l'isotropie de la propagation de la lumière, que vous avez posé au début, vous interdit de composer de cette façon la vitesse du train et celle de la lumière *quand vous vous placez dans le système train*, parce qu'alors, c'est la vitesse du système de référence lui-même que vous composeriez ainsi avec celle de la lumière. Quand vous vous transportez dans le système train, quand vous devenez un observateur du système train, vous devez dire que les rayons lumineux, qu'ils aillent dans le sens AB ou dans le sens BA, ont tous, par rapport à vous, la *même* vitesse de 300 000 km.-sec. Vous n'avez donc pas le droit de dire que pour l'observateur du train la lumière issue de B arrive en M' avant la lumière issue de A ; que cet observateur VERRA ainsi la première plus tôt que la seconde ; et que, par suite, les observateurs qui prennent le train comme système de référence ARRIVENT A CETTE CONCLUSION, que l'éclair B a été antérieur à l'éclair A, en sorte que nous parvenons au « résultat suivant : des événements simultanés par rapport à la voie ne le sont plus par rapport au train (relativité de la simultanéité) ». Ce « *wichtige Ergebnis* » n'est que de la fausse monnaie. Pour l'observateur du train, la lumière se propageant dans tous les sens avec la même vitesse, comme l'exige le premier principe, la lumière issue de B arrive en M' en même temps que la

lumière issue de A (1) ; cet observateur VERRA donc la première en même temps que la seconde ; et, par suite, les observateurs qui prennent le train comme système de référence, ARRIVENT A CETTE CONCLUSION que l'éclair B et l'éclair A ont été simultanés ; si la simultanéité *réelle* est bien, dans le système train, celle que l'observateur du train constate lui-même avec ses miroirs conjugués, dans le système voie celle que l'observateur de la voie constate lui-même avec ses miroirs conjugués, la propagation de la lumière étant supposée réellement isotrope, — alors nous retombons *sur une simultanéité réelle qui est identique pour tous les systèmes.* Le raisonnement lui-même d'Einstein, s'il procède correctement et sans contradiction, conduit à la conclusion que M. Bergson établissait de son côté par des considérations plus subtiles, et qui constitue la thèse essentielle de *Durée et Simultanéité.*

Ainsi donc dans l'hypothèse même d'Einstein (car nous ne discutons pas ici le principe de l'invariance de la vitesse de la lumière, nous le prenons pour accordé, nous cherchons seulement quelle interprétation il faut donner en langage ordinaire aux équations qui lui sont liées), dans l'hypothèse même d'Einstein, il est absurde de dire que les mesures réellement effectuées dans le train donnent les deux éclairs A et B pour successifs, et, par suite, — ce qui importe au philosophe, — que la simultanéité réelle et les temps réels diffèrent d'un système à l'autre. Toutefois, — et c'est ce qui importe au physicien, — il faut dire que *pour l'observateur de la voie*, qui raisonne dans son système, l'éclair B doit arriver avant l'éclair A à l'observateur du train, autrement dit *l'observateur de la voie*, en calculant et raisonnant d'une façon

(1) Qu'on ne dise pas : « Mais les éclairs sont supposés jaillir dans le système voie, non dans le système train, la source lumineuse n'est pas liée au système matériel de l'observateur. » Cela n'importe en rien au raisonnement : il reste toujours qu'en vertu du principe de l'isotropie de la propagation de la lumière, dès qu'on se place au point de vue de l'observateur du train (et si l'on n'a pas présupposé déjà la relativité de la simultanéité, qu'il s'agit précisément ici d'établir), il faut dire que le trajet AM' doit être accompli par la lumière dans le même temps que le trajet BM' (comme si tout le champ électromagnétique était entraîné avec le train.)

Il y aurait cercle vicieux à nier que les distances AM' et BM' soient égales pour l'observateur du train (tandis que les distances AM et BM sont égales pour l'observateur de la voie). Car ce résultat dépend précisément de l'hypothèse que ce qui est simultané pour la voie ne l'est pas pour le train.

parfaitement rigoureuse, *doit conclure que* les mesures effectuées sans erreur dans le train, donnent les éclairs A et B pour successifs, *que* l'observateur du train verra l'un de ces éclairs avant l'autre et devra conclure à leur non-simultanéité, et *que* le temps du train est ralenti par rapport à celui de la voie. Le « résultat capital » qui ressort de l'hypothèse de l'isotropie de la propagation de la lumière se formulera donc correctement ainsi : « *L'observateur de la voie juge nécessairement que* des événements simultanés par rapport à la voie ne le sont pas par rapport au train ». Or, c'est là tout ce qu'il faut au physicien relativiste (car le physicien ne se transporte pas réellement et avec ses appareils d'un système dans l'autre ; s'il est physicien de la voie, il reste toujours dans la voie pour mesurer et pour penser ; et peu lui importe ce que perçoit, mesure et juge en réalité l'observateur du train, ce qui lui importe, c'est ce que ses propres mesures, à lui, lui disent que doivent être les perceptions, mesures et jugements de l'observateur du train). La théorie de la relativité, entendue et formulée d'une façon conforme à ce qu'elle est vraiment dans l'usage du physicien, ne nous dit pas, comme M. Metz croit que le croit M. Bergson, que le temps du train paraît ralenti à l'observateur de la voie à la façon dont, par l'effet de la perspective, un objet vu de loin nous paraît plus petit (1) ; mais elle ne nous dit pas non plus, comme nous le disent Einstein (Einstein philosophant sur sa physique, non Einstein physicien), et les einsteiniens renchérissant sur leur maître, que le temps réellement mesuré dans le système considéré comme en mouvement (système train) est plus lent que le temps réellement mesuré dans le système considéré comme en repos (système voie), bien que les observateurs du système train ne s'en aperçoivent pas ; elle nous dit que les observateurs du système considéré comme en repos (système voie) *doivent juger que* le temps réellement mesuré dans le système considéré comme en mouvement (système train) est plus lent que le leur, — alors cependant qu'en réalité rien n'est changé pour les observateurs du système train, et que le temps réellement mesuré par eux continue d'être identique au

(1) M. Bergson emploie en effet cette comparaison. Toutefois, ce n'est pas pour identifier les deux cas, c'est pour rendre sa pensée plus sensible, à l'aide d'une analogie, tirée d'un cas beaucoup plus simple.

temps mesuré par les observateurs du système voie.

Il s'agit là, si je puis dire, d'une relativité au second degré : relativité non des apparences enregistrées par un observateur, non de ce qu'il voit (comme lorsque nous voyons plus petit un objet éloigné), mais bien de ce qu'il croit que voit un autre, du jugement qu'il porte sur les observations que fait et les jugements que porte un autre observateur. Les nombreuses billevesées répandues dans le public par la vulgarisation pseudo-philosophique des idées scientifiques d'Einstein, et l'immense malentendu qui fait prendre cette pseudo-philosophie pour l'expression authentique de la théorie physique de la relativité, tout cela vient de ce qu'on ne distingue pas entre *la perception de Paul* (de l'observateur du train par exemple) et le *jugement porté par Pierre* (par l'observateur de la voie) *sur la perception de Paul*, jugement qui, dans l'hypothèse, ne répond pas réellement à la perception de Paul, mais est cependant, tant qu'on demeure dans le système de Pierre, rigoureusement nécessaire et correctement déduit (cette sorte d'illusion d'optique intellectuelle étant rendue inévitable par le postulat de l'isotropie de la propagation de la lumière).

*
* *

Fait-on cette distinction, comme le raisonnement même d'Einstein nous y contraint quand on le débarrasse de tout sophisme, alors le départ s'effectue aisément entre l'apparent et le réel, comme entre la pseudo-philosophie d'Einstein et sa physique. Si Einstein lui-même ne l'a pas faite, c'est sans doute que ce qui l'intéresse comme physicien n'est pas la mesure elle-même effectuée par l'observateur du train, mais ce qu'est cette mesure au jugement de l'observateur de la voie (par exemple, ce qu'est telle mesure effectuée ici-bas au jugement de tel observateur extra-terrestre). C'est aussi que la notion de relativité est difficile à manier correctement, du fait que l'intelligence qui pense la relativité n'y est pas soumise elle-même. L'intelligence du savant qui, assis à sa table, écrit une dissertation sur le système-voie et le système-train, n'est elle-même ni dans l'un ni dans l'autre de ces systèmes. Et quand elle se met à la place de Pierre pour estimer du point de vue de Pierre ce que Paul doit voir, elle risque de confondre avec un de ses jugements à

elle le jugement qu'elle porte au nom de Pierre, et de garder ensuite ce même jugement lorsqu'elle s'imagine transportée dans l'autre système, pour juger du point de vue de Paul. Elle prend alors pour les choses que Paul voit réellement l'idée que Pierre se fait des choses que Paul doit voir. C'est ce qui arrive aux relativistes, quand passant du système-voie dans le système-train, ils déclarent qu'en réalité les deux éclairs A et B ne sont pas simultanés pour les observateurs du train, et qu'en réalité, bien qu'ils ne puissent s'en apercevoir, ceux-ci mesurent avec des règles contractées des longueurs contractées, et avec des horloges ralenties des durées ralenties. Les auteurs, et Einstein lui-même, qui cherchent à traduire en langage ordinaire la théorie construite par Einstein en langage essentiellement mathématique, échappent difficilement à ce mirage. L'un des meilleurs exposés, celui d'Eddington, en arrive ainsi à chavirer dans un fort médiocre idéalisme.

Ce qu'il faudrait dire (toujours en accordant par hypothèse la théorie de la relativité), c'est seulement qu'*au jugement de l'observateur de la voie*, les observateurs du train perçoivent les deux éclairs comme successifs, et subissent, sans s'en apercevoir, la contraction de Lorentz pour leurs longueurs, et le ralentissement d'Einstein pour leur temps. Une telle formule est la seule qui soit logiquement correcte, nous venons de le voir en discutant le raisonnement fondamental par lequel Einstein établit la « relativité de la simultanéité ». On pourrait le montrer aussi et en donner une illustration palpable, par ces considérations tirées de la réciprocité, sur lesquelles s'appuie avant tout M. Bergson, dans son livre *Durée et Simultanéité* (1).

Ne parlons pas ici du voyageur de M. Langevin à son retour parmi nous. Admettons qu'il ne peut être question de réciprocité entre lui et l'observateur terrestre, puisque la translation cesse d'être uniforme à l'instant du retour, et abandonnons à l'indignation des « relativistes » les arguments que M. Bergson développe à son sujet. Il reste que,

(1) « Tout ce que la physique nous dira des constatations de Paul en voyage, écrit très justement M. Bergson, devra s'entendre des constatations *que le physicien Pierre attribue à Paul*, lorsqu'il se fait lui-même référant et ne considère plus Paul que comme référé, — constatations que Pierre est obligé d'attribuer à Paul, du moment qu'il cherche une représentation du monde qui soit indépendante de tout système de référence. » (*Durée et Simultanéité*, 2e éd., p. 255.)

dans le cas d'un mouvement relatif rectiligne et uniforme, les deux systèmes considérés (par exemple celui de l'observateur terrestre et celui du voyageur de M. Langevin pendant le trajet aller) sont réciproques, et que tout ce qui se dit de l'un peut se dire de l'autre, chacun pouvant indifféremment être regardé comme en repos (et l'autre en mouvement) ou en mouvement (et l'autre en repos). Considérons donc, pour varier les plaisirs, l'aviateur de M. Eddington, qui se meut par rapport à l'observateur terrestre à une vitesse de 260 000 km.-sec., et qui, supposons-le, s'en va pour ne pas revenir. Que nous expose M. Eddington? Cet aviateur fume son cigare, l'observateur terrestre fume le sien. Des observations faites à notre point de vue, il ressort que le temps de l'aviateur est deux fois plus lent que le nôtre ; sa montre, son cigare, son cœur (ah ! le vol même de sa pensée vers la bien-aimée), tout pour lui marche deux fois moins vite : tandis que nous fumons notre cigare en une demi-heure, lui, il met une heure à fumer le sien, mais il croit, au témoignage de sa montre, ne le fumer qu'en trente minutes. Réciproquement, des observations faites au point de vue de l'aviateur il ressort que notre temps est deux fois plus lent que le sien ; notre montre, notre cigare, notre cœur, tout pour nous marche en réalité deux fois moins vite : tandis qu'il fume son cigare en une demi-heure, nous mettons une heure à fumer le nôtre, mais nous croyons, au témoignage de notre montre, ne le fumer qu'en trente minutes.

Soit. Mais « bien que ce ne soit pas un problème d'un intérêt très pratique, il n'est tout de même pas mauvais de se demander ce qui arrive quand la vitesse de l'aviateur atteint celle de la lumière (1) ». Alors, répond M. Eddington, cependant que, les longueurs dans la direction du vol étant contractées jusqu'à zéro, l'aviateur et les objets qui l'accompagnent sont réduits à deux dimensions, le temps pour lui s'est arrêté. Heureux garçon ! Le voilà délivré du temps. « Aussi longtemps qu'il a la faculté de voyager avec la vitesse de la lumière, il possède l'immortalité et une éternelle jeunesse. »

Pardon, cher monsieur, il est mort. D'abord parce qu'il est infiniment plat, ce qui est bien inconfortable, même quand

(1) A. S. Eddington, *op. cit.*, p. 33.

le temps s'est arrêté. Ensuite parce que le temps s'étant précisément arrêté, non seulement la montre et le cigare, mais le cœur de l'aviateur, tout pour lui est fixé dans un immobile instant : or, la vie est dans le mouvement, et, tant qu'elle subsiste, il n'y a pas d'instant où elle soit immobilisée. — Or maintenant, les deux systèmes étant réciproques, l'aviateur peut dire de nous tout ce que nous disons de lui. D'après ses observations, à lui, c'est nous qui sommes infiniment plats, et fixés dans un immobile instant. C'est nous, donc, qui sommes morts. Diable ! *To be or not to be*, ça n'est pas une chose relative. Comme tous les observateurs ont également raison dans cette affaire, il faut dire que tous les observateurs sont morts. Douloureuse conclusion, dont la Physique ne se consolerait pas.

Il n'est qu'un moyen de sortir de l'absurde : c'est de mettre au style indirect, en le rapportant au jugement de quelqu'un, ce que nous avions énoncé en style direct, et en le rapportant au réel. Disons qu'en réalité rien n'est changé ni pour l'aviateur ni pour l'observateur stationnaire, que leurs temps ne sont pas ralentis, ni leurs longueurs contractées ; qu'ils vivent tous deux, et se portent bien, dans une durée réelle qui est la même pour l'un et l'autre ; mais que, appliquant le critérium d'Einstein, chacun *juge*, d'après des observations exactes et des calculs rigoureux, *que* pour l'autre toutes les longueurs sont contractées dans le sens du mouvement, *que* pour l'autre toutes les durées sont ralenties, *que* l'autre, s'il va aussi vite que la lumière, n'a plus que deux dimensions et voit le temps s'arrêter, enfin *que* l'autre doit croire, de son point de vue, qu'il en va tout de même pour son confrère. La Physique et ses équations ne s'en trouveront pas plus mal. La raison et la philosophie s'en trouveront certainement mieux.

*
* *

Toute cette discussion a pu sembler fastidieuse à quelques esprits légers, malgré le rare agrément du matériel d'images auquel elle nous a contraints d'attacher notre méditation : trains, trottoirs roulants, voies de chemin de fer, bornes kilométriques à horloges, voyageurs en boulet, observateurs à cigares et à miroirs, — ces gracieux objets tiennent dans l'actuelle Philosophie de la nature la même place que le

jazz-band et le cock-tail dans la jeune Poésie (qui fut jeune hier, car l'horloge de la Poésie va plus vite encore que celle de la Physique).

Cette discussion était cependant nécessaire par là même que la notion de la « relativité de la simultanéité » est au principe de la nouvelle physique, et commande tous ses développements idéologiques ; et il n'était pas inutile de voir, sur un cas éminent, comment une théorie physico-mathématique en elle-même irréprochable, et d'un immense intérêt scientifique (quoi qu'il en soit de sa valeur absolue) peut, — lorsqu'on lui fait quitter le domaine des purs symboles mathématiques pour l'exprimer dans le langage de tout le monde et pour en tirer une philosophie, — se trouver formulée d'une manière incorrecte et, par suite, donner lieu à une parade pseudo-métaphysique, qui, pour être naïve et exécutée de bonne foi, n'en reste pas moins, de soi, une très pauvre bouffonnerie intellectuelle. Le malentendu risque d'ailleurs de se perpétuer sans fin, du fait que les savants, tout en employant ce langage incorrect, continuent d'avoir dans l'esprit des pensées *scientifiques* parfaitement correctes, qui les empêchent d'apercevoir l'absurdité des pensées *philosophiques* charriées et manifestées par le langage qu'ils emploient, et auquel eux-mêmes se laissent prendre. Cette aventure, qui se déroule à l'heure actuelle avec Einstein et le temps relatif, a déjà eu lieu avec Lobatchevsky, Riemann et la métagéométrie.

Résumons-nous. Ou bien le principe de l'isotropie de la propagation de la lumière n'est pas conforme à ce qui est réellement. Alors la mesure du temps et le critère de simultanéité adoptés par Einstein ne répondent nullement au concept naturel du temps et de la simultanéité : simultanéité relative et temps relatif ne sont que des fictions de la science, des simultanéités apparentes et des temps apparents dus au seul arbitraire d'une convention de mesure. A supposer que les observateurs des divers systèmes, en raison, par exemple, du choix de leur unité de temps, tiennent pour vrai le principe en question, sans qu'il soit vrai en réalité, les mesures réellement effectuées par eux différeront d'un système à l'autre, mais elles ne porteront pas sur le temps réel. Leurs mesures ne leur permettront pas de s'en apercevoir, il en sera ainsi cependant.

Ou bien le principe de l'isotropie de la propagation de la

lumière est conforme à ce qui est réellement (1) ; la vitesse de la lumière est dans le réel, comme dans le système physico-mathématique d'Einstein, constante en toute direction pour tout système d'inertie quel qu'il soit. Alors la mesure du temps et le critère de simultanéité adoptés par Einstein répondent bien, s'il s'agit de ce qui est réellement mesuré dans chaque système — au concept naturel du temps et de la simultanéité : le temps et la simultanéité réellement mesurés dans chaque système sont bien le temps réel et la simultanéité réelle. Mais alors aussi, les événements que les divers observateurs constatent et mesurent réellement chacun dans son système, sont identiquement simultanés ou successifs et durent identiquement pour eux tous. C'est seulement *dans l'appréciation d'un observateur* que l'autre observateur mesure réellement des temps autres que le premier, et juge successif ce qui, pour le premier, est simultané. *Les simultanéités relatives et les temps disloqués dont la théorie fait usage ne sont pas la simultanéité réelle ni le temps réel.* Simultanéité relative et temps relatif sont seulement, selon le mot de M. Bergson, des éléments *auxiliaires*, disons encore *imaginaires*, les temps et les simultanéités que, d'après les calculs de tel observateur supposé hors du système, les observateurs du système sont censés enregistrer. Tous les insoutenables paradoxes de la nouvelle philosophie de la nature se dissipent dès lors, le monde enchanté de concepts cabriolants que les chevaliers du relativisme ont contemplé dans la caverne de Montesinos se trouve aussitôt désenchanté, sans qu'il soit besoin de fouetter trois mille trois cents fois Sancho Pansa, et sans que la science elle-même et la théorie physico-mathématique proprement dite d'Einstein soient lésées ou endommagées en rien.

Mais, pour faire cette distinction entre le réel et l'apparent, entre la réalité de la chose mesurée et la mesure sensible que nous en prenons, ou entre la mesure réellement effectuée

(1) Hypothèse d'ailleurs insoutenable à nos yeux, parce qu'elle suppose, en définitive, que, dans le réel comme dans la physique des apparences, il n'y a pas de mouvement absolu, en sorte que tout système de référence est indifféremment et réellement, au repos comme référant, et en mouvement comme référé (à n'importe quel autre système en mouvement relatif à son égard). Il est impossible d'édifier une saine philosophie de la nature si on ne restitue, — non pas contre la science physico-mathématique (qui n'en a que faire), mais contre la métaphysique physico-mathématique issue de Descartes, — la réalité du mouvement absolu.

par Pierre et la mesure qui apparaît à Paul comme effectuée en réalité par Pierre, il faudrait que les physiciens renonçassent à l'ambition de nous livrer le réel tout cru, et comprissent que des jugements de mesure, en effet relatifs, — qu'ils soient portés par un observateur à son point de vue particulier, ou qu'ils soient, comme dans la théorie d'Einstein, prêtés à un observateur au point de vue d'un autre, de manière à faire équivaloir tous les points de vue et à obtenir des relations invariantes vérifiées par tous les observateurs, — ne sauraient passer pour des jugements déterminant ce qu'est la chose mesurée dans sa réalité ; en d'autres termes, et plus généralement, les *hypothèses*, au sens que ce mot avait dans l'ancien vocabulaire mathématique, les hypothèses imaginées pour *sauver les phénomènes* ne nous renseignent pas sur la nature des choses.

Hypotheses non fingo! C'est le cri instinctif du physicien. Un peu de réflexion lui montre cependant que sa science appartenant, comme l'astronomie, à la catégorie des sciences « mixtes », matériellement physiques et formellement mathématiques, son rôle au contraire est de *faire des hypothèses*, c'est-à-dire de construire des images mathématiques de l'univers où puissent entrer le plus grand nombre de lois quantitatives expérimentalement vérifiées, sans prétendre pour cela pénétrer le réel physique en lui-même. Les physiciens modernes les plus avertis et les plus prudents s'en rendent compte. La nouvelle école semble le méconnaître. Combien plus sage était Osiander, quand il écrivait, dans sa préface au *De revolutionibus orbium cœlestium* de Copernic : « L'objet propre de l'astronome consiste à rassembler l'histoire des mouvements célestes à l'aide d'observations diligemment et artificieusement conduites. Puis, comme aucun raisonnement ne lui permet d'atteindre aux causes ou aux hypothèses véritables de ces mouvements, il conçoit et imagine des hypothèses quelconques, de telle manière que, ces hypothèses une fois posées, ces mêmes mouvements puissent être exactement calculés, au moyen des principes de la géométrie, tant pour le passé que pour l'avenir... Il n'est pas nécessaire que ces hypothèses soient vraies ; il n'est pas même nécessaire qu'elles soient vraisemblables ; cela seul suffit, que le calcul auquel elles conduisent s'accorde avec les observations... Il peut arriver que des hypothèses différentes s'offrent à qui veut rendre compte

d'un seul et même mouvement... Que personne, touchant les hypothèses, n'attende de l'astronomie aucun enseignement certain ; elle ne saurait rien lui donner de tel. Qu'il se garde de prendre pour vraies des suppositions qui ont été feintes pour un autre usage ; par là, bien loin d'accéder à la science astronomique, il s'en écarterait, plus sot que devant (1). » L'Aquinate avait dit de même, trois siècles auparavant, à propos du système de Ptolémée : « Bien qu'avec de telles hypothèses on *sauve les apparences*, cependant il ne faut pas dire qu'elles sont vraies ; il pourrait arriver, en effet, que ce qui apparaît aux sens, au sujet des mouvements célestes, soit sauvé aussi selon quelque autre mode non encore découvert par les hommes (2). » L'espace-temps non euclidien avec sa nouvelle loi de gravitation, l'univers « cylindrique » d'Einstein, l'univers « hyperbolique » du professeur de Sitter ne sont pas plus *réels* que les excentriques et les épicycles d'Hipparque et de Ptolémée, et dureront vraisemblablement beaucoup moins.

JACQUES MARITAIN.

(1) Cité par DUHEM, *Essai sur la notion de théorie physique*. Paris, Hermann 1908, p. 78.

(2) Saint THOMAS D'AQUIN, *Comment. sur le « de Cœlo »*, lib. II, lect. 17. — C'est là l'écho de la meilleure tradition hellénique. (Cf. DUHEM, *la Théorie physique*. Paris, Rivière, p. 61.)

Les Vertus bourgeoises[1]

V

Le petit Henri.

Souvent, dans la maison des Coutre, à la Souys, à la fin d'un long jour rempli, quand le vieux Lesprat sommeillait, que les enfants de Julie étaient endormis, qu'elle était rendue à elle-même, Aricie montait dans sa chambre, ouvrait toute grande la fenêtre et, longuement, elle rêvait. A ses pieds sur le quai désert, de place en place, étaient alignés les camartaux, et, après le bois débité séchant en piles odorantes, le large fleuve s'étendait, roulant son flot jaunâtre. Dans le lointain, par delà l'espace des eaux, comme un vaste panorama, Bordeaux déroulait la longue file de ses quais, à perte de vue, et la dentelure irrégulière des maisons posées sur la rive, ses coupoles, ses tours, ses clochers innombrables, échancrant le ciel ; et mêlées à son odeur vive et salée d'eau, de saumures, de bois, de morue sèche, de goudron, de bon vin, à travers l'air empourpré des derniers rayons du soleil, par-dessus la coulée de ce fleuve d'or, des voix de cloches, affaiblies par la distance, émouvaient avec la douceur des choses lointaines la grande paix de ces soirs tranquilles. Sensible à la mélancolie du crépuscule, Aricie goûtait alors une impression délicieuse de détente. Devant ce large paysage de ciel et d'eau, sur ce fond de ville à demi voilée par la brume, elle laissait voler sa pensée loin des soucis du jour ; elle oubliait ses tâches. Elle

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 février, 1er et 15 mars 1924. — M. Carton de Wiart nous ayant signalé qu'il avait publié en 1910 un roman intitulé : *Les Vertus bourgeoises* — celui-ci, lors de sa publication en volume, paraîtra sous ce nouveau titre : *Aricie Brun ou les Vertus bourgeoises.* — E. H.

aspirait profondément l'espace et cette odeur marine, son cœur en était tout gonflé. Son regard allait se poser sur le clocher de Saint-Seurin ; c'était la direction de sa maison natale, où tous les siens avaient vécu, où elle imaginait son frère Paul comme un exilé. Elle jetait ainsi des ponts imaginaires, à travers l'espace et le temps, entre son cœur et le souvenir des bonheurs perdus. Puis, rabaissant les yeux sur les eaux, mesurant la distance qu'elles mettaient entre la ville et elle, elle lui comparait, par un jeu enfantin de l'esprit, cette autre distance idéale qui la séparait de la vie. Elle songeait à cet autre fleuve de chagrins, de renoncements, d'amertumes, dont ce flot chaque jour accru l'éloignait sans cesse davantage du bonheur. Elle se disait que le bonheur, ainsi que l'amour, est un luxe, auquel un chacun ne peut pas prétendre. Il dépend de trop de personnes ; on ne pourrait être heureux que tout seul. A la Souys, elle était devenue peu à peu l'âme dirigeante, le principal ressort de la maison, partageant ses soins entre le vieux grand-père Lesprat, les enfants Jouvenet, que leur mère Julie, d'une santé débile, aggravée par des couches pénibles, était incapable d'élever seule ; et puis insensiblement Estelle Coutre avait abandonné à sa nièce les rênes du ménage. Si Aricie n'eût été là, la pauvre Mme Coutre n'aurait pas su trouver une paire de bas dans la maison ! Silencieuse, à pas feutrés, partout présente, elle s'était rendue indispensable. Chacun l'aimait, comme savaient aimer les Coutre : aimer, pour eux, c'est avoir besoin. Prosper lui-même avait fini par prendre une très haute idée de cette nièce singulière, au clair et placide regard, et dont le seul aspect interdisait les éclats de voix. Il pensait n'avoir pour elle que de l'estime ; il faisait plus, il l'admirait. On peut même dire le moment, la minute précise où cette admiration avait pris naissance : quand Aricie s'était effacée devant sa cousine, pour que Julie pût épouser Marcelin Jouvenet. Coutre n'y avait rien compris. Il avait bien deviné qu'Aricie n'était pas indifférente : cependant elle s'était sacrifiée. Il continuait à ne pas voir très clairement dans les mobiles de sa nièce ; il sentait seulement qu'elle avait alors fait quelque chose de très bien. De très bien dans le sens de ses intérêts, à lui, Coutre. Mais ce qui le déroutait, c'était de ne pas être encore parvenu à comprendre l'intérêt d'Aricie en cette affaire. De sorte qu'il concluait ainsi : « Bah ! elle ne l'aimait pas tant que cela ! »

Cultivée, heureuse, Aricie eût été charmante. Elle était comme ces terrains restés en friche, et qui ne produisent que des brins de folle avoine et quelques bluets, au lieu des moissons abondantes. Elle lisait parfois. Comme elle était la seule qui le fît, à la Souys, elle s'en cachait presque, comme d'un péché, d'un luxe inutile et coupable.

Paul lui prêtait de temps à autre des volumes. Un, surtout, lui plut davantage. C'était du Balzac, elle se retrouvait dans ce livre. Prosper l'y surprit un jour, plongée.

— Tu lis? qu'est-ce que tu lis?... *Eugénie Grandet?* Ce livre est idiot. Je l'ai lu, moi. Ça ne veut rien dire...

Aricie ne répondit pas. Ah ! sa vie, à elle aussi, ne voulait rien dire ! Elle réfléchissait, se disait que chaque être porte en soi un monde, qui ne peut être celui des autres. Elle se sentait différente. « C'est peut-être lui qui a raison », pensa-t-elle. Néanmoins le livre continua de la faire pleurer.

Aricie avait une consolation, à la Souys. Son frère Melchior était venu y habiter, de même qu'elle. Tout le jour, il travaillait au comptoir, dans un petit pavillon, sur le quai, séparé de la maison par une entrée sablée, pour les voitures. Melchior y avait son bureau où il entretenait les écritures et les archives. C'était un garçon casanier, sans jeunesse, mais plein d'ordre et d'application, parfait comptable avec cela, d'une régularité de pendule. Depuis dix ans qu'il demeurait avec les Coutre, il n'avait pas mis le pied hors du comptoir, si ce n'est quand on avait besoin de lui au chantier, et une fois, de temps en temps, pour aller voir Paul, malade, à Bordeaux. Dans ces rares occasions, il sortait, emmitouflé dans ses cache-nez, tremblant de terreur à l'idée de prendre un rhume. Attaché au soin de sa conservation, cet homme peu fait pour les voyages avait deux globes terrestres dans son bureau ; et, aux murs, des cartes de géographie en toile cirée, qui répandaient une odeur fade. Sa fonction était de vérifier les comptes, et de surveiller, sur le papier, l'arrivage des navires qui apportaient aux chantiers Coutre les bois de Norvège. C'est lui qui dirigeait les flottes sur les mers lointaines. Il nommait familièrement des villes qu'il ne connaîtrait jamais : « La *Déjanire* est arrivée à Christiana », ou bien : « On signale une tempête aux îles Feroë ; cela pourrait bien retarder le *Melbourne.* » Il avait un gros nez carré, n'était pas dépourvu de malice, et redoutait les courants d'air. Il n'était jamais allé au bout du jardin. Le soir, il montait tenir compagnie à sa tante, Estelle Coutre. La famille se réunissait dans sa chambre après le dîner. Et pendant que la tante tricotait, qu'Aricie montrait des livres d'images aux enfants, que Julie était étendue, Melchior lisait à haute voix le *Moniteur*, avec des remarques cocasses. Aricie était contente de ces moments-là. Elle y trouvait une douceur intime.

Prosper Coutre n'était jamais là. Mais souvent, après qu'il avait fumé son cigare sur le balcon ou dans le jardin, Marcelin Jouvenet rejoignait la compagnie.

Quand les enfants étaient couchés, s'il n'était pas trop tard, si Julie n'avait pas sommeil, il dépliait une table gigogne qu'il amenait près de la lampe et disait :

— Aricie, si vous voulez, je vous fais un rams.

Aricie venait s'asseoir en face de lui. Ils battaient les cartes, tiraient la donne ; puis ils jouaient, parlant sur les coups à mi-voix, comptant les points, annonçant la couleur. Melchior continuait à lire les nouvelles d'une voix égale et chantante. Parfois, levant les yeux de sur les cartes, tandis qu'il annonçait, ou proposait, additionnait, Aricie regardait l'honnête et calme Marcelin. Et quand à travers son lorgnon il la regardait à son tour, elle revenait à son jeu. Nul n'eût pu dire ce qu'elle pensait, ni même seulement qu'elle pensât. Le silence était autour d'elle comme la soie autour du ver dans son cocon. Pas de plus sûr isolateur.

* * *

Il y avait un immense amour dans le cœur de cette vieille fille. Toute la tendresse passionnée dont elle était capable, tout ce que la vie avait refoulé en elle d'affection inemployée trouva un jour une tête sur qui, follement, se reporter et se répandre : un enfant, son neveu, son filleul aussi, le fils de son frère Émile, le petit Henri, de Toulouse. Quand ce personnage eut dix ans, Aricie conçut un projet insensé : ce fut de persuader, par lettre, ses parents de le lui confier aux vacances, de le lui donner, un mois, à Bordeaux. Elle sut agir habilement sur le bonhomme Lesprat, lui inspirer l'envie de connaître cet arrière-petit-fils. Lorsqu'elle eut fait savoir aux Toulousains le désir de l'aïeul, la résistance d'Émile et de Sextia tomba. L'enfant, pétulant petit garçon au sang vif, à la tête prompte, fut enchanté de ce projet. On profita d'un voyage de Marcelin Jouvenet à Toulouse pour le lui confier, à son retour. Aricie alla chercher son filleul à la gare ; elle y arriva deux heures avant le train. M. Henri Brun devait avoir un certain nombre de bonnes fortunes dans sa vie. Jamais cependant amoureuse accourue la première au rendez-vous ne l'attendit avec un battement de cœur aussi violent que sa pauvre tante Aricie, sur le quai de la gare du Midi, à Bordeaux, en ce glorieux été 1868, qu'il eut dix ans. Ce petit bonhomme connut aussitôt son empire. Il fut insupportable et délicieux, et charma dès le premier soir toute la Souys, y compris son grand-oncle Coutre, par la vivacité de son esprit, sa repartie, son assurance et ses bons mots. Il montra peu d'incertitude à se reconnaître au milieu de cette prodigieuse quantité d'oncles, de tantes, de cousines et de cousins inconnus de

lui jusque-là, mais point ignorés. Il admira fort la belle maison de la Souys, il n'était pas accoutumé à un tel luxe ; il s'y fit vite, toutefois. Non moins que par sa pétulance, il amusa beaucoup par son vigoureux accent toulousain, récita des fables, demanda un crayon et du papier pour faire le portrait de ses cousines. Il griffonnait drôlement ; on trouva de la ressemblance aux portraits. Prosper même en daigna sourire.

— Puisque tu dessines, fais-moi un chien qui se mord la queue ! demanda-t-il au bambin.

Henri fit le chien, on le jugea drôle.

— Gentil... oui, possible, murmura M. Coutre : on ne peut pas dire qu'il arrive de Caudrot en brouette, mais pas plus de cervelle que dans mon genou !

Aricie était folle de joie, enivrée d'orgueil. Le premier soir qu'elle monta coucher le petit Henri dans sa chambre, comme elle le bordait dans son lit, que l'enfant jacassait avec gentillesse, tout en disposant autour de lui les longs plis de la moustiquaire, qu'est-ce donc qui la remuait aux entrailles, cette vieille fille qui n'avait jamais eu d'enfant, qui savait qu'elle n'en aurait pas? Un sentiment nouveau pour elle, brusquement éclos dans son cœur de femme. « C'est le fils de mon frère... Il est de mon sang... de mon sang... » Quelle vertu mystérieuse avaient ces mots, qui lui faisaient venir un flot de larmes dans les yeux?

Le séjour de la Souys était un paradis pour le petit Henri. Tout y respirait le luxe, l'aisance confortable, la richesse, avec des raffinements inusités, non vus encore, insoupçonnés même. Par exemple, il y avait le gaz dans le cabinet de toilette de la tante Estelle ; une flamme bleue au bout d'un bec, et un support pour chauffer une bouillotte. Ainsi on avait de l'eau chaude à toute heure. (Cette installation avait été une affaire d'État.) Rien de tel à Toulouse. Henri eut d'autres étonnements. Cette maison était immense : il en connut bientôt tous les aîtres, et jusques aux derniers recoins ; la vaste cuisine, aux odeurs nourricières, et l'âtre, où l'on eût cuit un bœuf entier, où tournait une broche mue par un mouvement d'horlogerie ; la souillarde où l'on rangeait les brosses, les balais ; et, tout là-haut, sous les combles, la lingerie où régnait la vieille Félicie, parmi le linge repassé. A travers les souples stores peints en vert, aromatiques au soleil, le jour y fusait en longs rayons d'or, où la poussière de l'été faisait poudroyer ses traînées dansantes. C'est là que, debout sur un escabeau, la tante Aricie venait elle-même compter le linge innombrable, en bonne intendante, et l'empiler dans les armoires, après le repassage, plaçant en dessous des piles celui qui avait été lavé le

dernier, afin qu'il reposât plus longtemps entre les sachets de lavande Il y avait les grands salons du rez-de-chaussée, toujours fermés d'ailleurs, avec des housses blanches sur les meubles ; l'un, chinois, orné de bambous et de laques, de kakemonos ; l'autre, tendu de damas rouge, enrichi de gravures intéressantes sur les murs : *le Cardinal de Richelieu descendant le Rhône*, dans une barque en forme de litière, avec de larges plis d'étoffes, et des gentilshommes armés derrière Richelieu pensif, *Esmeralda* avec sa chèvre, des *Moissonneuses* dansant la tarentelle, les malheureux *Enfants d'Edouard*, attendant la mort, tristement assis sur le pied d'un lit à colonnes, l'*Assassinat du duc de Guise* : du drame, de la poésie, mille aventures merveilleuses qui parlaient au cœur, levaient comme une série de rideaux sur un univers palpitant et riche, où la pensée soudain entraînée découvre mille sources, où l'imagination trouve à boire sans fin. Autour de ces gravures noires, des cadres à l'or rutilant développaient d'opulentes guirlandes de roses. Il y avait des meubles énormes, incrustés de cuivre jaune et d'écaille rouge, et dedans, derrière les vitres, des pièces d'argenterie massive comme on en voit dans les musées. On apercevait, sur une cheminée, une pendule surmontée d'un chevalier bardé de fer, en armes ; et, sur une console, un bateau avec son gréement complet, ses trois ponts, ses quatre mâts, la gueule de quarante canons apparaissant à l'ouverture de ses quarante sabords. Des coussins de toutes nuances, en velours, s'amoncelaient sur les canapés. Et contre les murs des couloirs, un revêtement de pitchpin verni dégageait la délicieuse odeur du sapin, qui faisait rêver de forêts profondes.

Les salles à manger étaient à côté. Il y en avait deux : l'une immense, réservée aux grandes occasions ; l'autre, qui servait à l'usage quotidien, plus petite, où l'on sentait un émouvant parfum de fruits, émané des placards profonds. L'escalier avait une rampe luisante et glissante à souhait, pour descendre à cheval dessus : et, sur la dernière marche, une statue de dame pas très habillée, qui tenait une lanterne dans sa main levée, était là, mise exprès pour vous recevoir. On se perdait, dans les chambres innombrables. On se retrouvait au bout du couloir, dans les deux tourelles, qui avaient des fenêtres étroites, en verres colorés, sous le rayon desquelles on s'apercevait tantôt rouge, tantôt violet, tantôt jaune, bleu ou verdâtre. Et que de placards ! Que de cachettes ! Que de portes à entrebâiller, de tiroirs où plonger le regard, de stores à soulever pour savoir ce qui se passe au dehors !...

Dehors, c'est le grand jour cru de juillet, l'éblouissante, l'accablante splendeur du soleil reverbéré de toutes parts sur les eaux du fleuve

roulant sur lui-même comme un formidable serpent recouvert de miroitantes écailles d'or, un grésillement de fournaise, où danse une poussière de lumière ; et puis, de l'autre côté, un vaste jardin d'ombre fraîche et verte, avec des allées qui vont se perdre, jaunes et craquantes de cailloux étincelants, sous la voûte obscure des branches entrelacées, un jardin tout bruissant d'eaux, de feuilles, d'herbes, d'insectes et d'oiseaux...

Un jardin rempli de merveilles. Le premier jour, dans l'ivresse de la liberté, Henri partit seul à la découverte. D'un côté, derrière des massifs qui bordaient la vue, il y avait un petit mur bas, par-dessus lequel on apercevait un vaste potager, où un chat guettait des mulots, où brillaient des cloches à melons d'un gros verre épais, irisé, où des fraises géantes rougissaient au bord des allées ratissées, où les fruitiers taillés développaient leurs rameaux obéissants le long des fils de fer tendus. Dans le lointain, c'était le commencement des chantiers, la scierie grondante, l'empilement des planches débitées depuis peu, mises au plein air pour sécher, tout humides encore de sève. Ailleurs, une serre bombait au soleil sa carapace de métal et de verre, sous ses paillassons ; et quand on y rentrait, on était suffoqué par l'odeur étouffante des fleurs, l'atmosphère surchauffée, les émanations du terreau. Des lézards dormaient immobiles, sur les rebords de briques des châssis ; puis, brusquement, ils tournaient leur col élastique, dressaient leur menue tête serpentine, à l'œil vif, et s'enfuyaient d'une souple glissade, adhérente aux plans verticaux... De l'autre côté de la serre, il y avait une volière enceinte d'un grillage fin, et dedans, mille oiseaux divers, à l'étincelant coloris, au ramage acerbe, dont les couleurs et les cris déchiraient l'œil et l'oreille avec une égale violence. Des aras bleus et jaunes, au bec noir, à l'œil rond cerclé d'un blanc laiteux de magnolia, d'autres couleur de vin, d'autres encore verts comme la turquoise, mordillaient les barreaux alternés des perchoirs, ou soudain, poussant un cri rauque, battaient puissamment l'air de leurs ailes fortes, et faisaient voleter des duvets légers ; des tourterelles à col noir lissaient leurs plumes délicates ; des colibris vêtus de nuances changeantes virevoltaient dans tous les sens, traits de feu, d'azur et de sang parmi les canaris jonquille. Un bouvreuil s'égosillait sur un trapèze de poupée. On voyait sa chanson triller dans sa gorge comme s'il se gargarisait de bulles d'air. Puis il se laissait tomber sur la margelle du bassin, au milieu duquel un jet d'eau ralenti égrenait une grappe de gouttelettes argentines. Du dehors, on n'avait qu'une clef à tourner, sous une prise d'eau recouverte d'une plaque de métal, et le jet d'eau jaillissait avec une force joyeuse, comme une mince et flexible

baguette de cristal, retombant en gerbe, au centre d'une tumultueuse panique d'ailes et de vols...

Las du jeu des plumes et de l'eau dansante, Henri repartait en courant, au hasard des allées sinueuses. A l'écart, une construction nouvelle attirait son émerveillement : c'était le chalet de bois découpé, ajouré comme une dentelle, avec un balcon, des croisées ornées de vitraux en cul de bouteille. La porte en était entr'ouverte : l'enfant s'y glissait. Il apercevait un bel homme en manches de veste, habillé d'un gilet rayé jaune et noir, qui chantait, astiquant des cuirs. C'était le cocher Pierre, en son domaine. Près de lui, sur une chaise, reposaient, dans son pli correct, son habit de drap vert, à boutons de cuivre jaune, son chapeau à haute forme brillant. Plus loin étaient rangées les voitures. Il y avait un landau, une victoria, luisants sous les vernis, avec leurs roues fines et fragiles, de beaux ressorts bien cambrés, minces comme des membres d'insectes ; de l'autre côté, sur des chevalets, des colliers, des selles, des rênes, des traits de cuir, et sur des panoplies, des étriers, des mors, des brides, brillaient comme la laque et l'argent ; et dans de hauts paniers d'osier, les longs fouets minces étaient réunis en bouquets, élégants comme des arbustes. Cela sentait l'encaustique, la cire et le vernis neuf, mêlés à la chaude odeur du crottin des chevaux bien nourris dans l'écurie voisine. On y accédait par une porte à deux battants, donnant sur une ruelle étroite, mais pavée, où des enfants jouaient dans le ruisseau. Deux chevaux nus, au poil luisant, les sabots cirés, brossés en damier sur la croupe, étaient attachés par une longe à des anneaux plantés dans le mur. Le petit Henri toucha les naseaux de velours de l'un d'eux. Le cocher Pierre le mit à califourchon sur la bonne bête et lui dit son nom : *Sirène*. L'autre s'appelait *Cambyse*. Il y avait encore deux chevaux dans l'écurie : *Follette* et *Tralala*. A l'extrémité de la ruelle, Henri vit les champs, un bouquet d'arbres, la campagne, et là-bas, dans l'éloignement, les coteaux dorés de l'Entre-Deux-Mers. Puis il s'entendit appeler. Il retraversa le chalet et se mit à rire aux éclats, en apercevant sa tante Aricie qui le cherchait de tous côtés. Il courut à elle et se jeta de toute sa force à son cou.

— Petit sacripant ! dit tante Aricie en riant, voilà une heure que je te cherche. Je te croyais perdu... Je me suis dit : mon petit Henri s'ennuie avec nous, il est reparti pour Toulouse...

— Je ne m'ennuie pas, tante ! Je m'amuse beaucoup. J'ai vu la serre, les oiseaux...

— Eh bien maintenant, viens faire collation, mon minet.

Mais passant devant le comptoir, Henri aperçut l'oncle Melchior

qui le regardait de sa fenêtre, le nez comiquement aplati sur la vitre, et lui fit signe de monter. L'enfant poussa la porte, les deux tambours de molesquine verte, bombés au soleil comme un énorme scarabée, grimpa le petit escalier en colimaçon. Par la cloison vitrée, il vit plusieurs commis qui travaillaient dans une salle, penchés sur de gros livres reliés en peluche, à coins de cuivre. L'oncle Melchior avait son bureau à côté. Pour divertir son neveu, il lui montra ses globes terrestres : Henri fit tourner le monde sous son doigt léger. L'Asie chavira, l'Afrique apparut, l'Amérique, docile, suivit...

— C'est là qu'est allé mon papa? demanda l'enfant.

Melchior construisit un petit bateau, dans une feuille de papier pliée seize fois, et, imprimant une révolution nouvelle au planisphère, il chercha Bordeaux. Ayant désigné à son neveu un imperceptible point noir :

— Voilà où nous sommes, dit-il. Et voici la route qu'a suivie ton père pour aller chez les sauvages.

— Il y a des sauvages en Amérique, l'oncle Melchior?

— Naturellement, il y a des sauvages partout. Excepté à la Souys et à Toulouse, place Saint-Scarbe.

— Combien de temps ça a duré, le voyage de papa?

— Six mois. Ton père était parti sur un navire à voile. Il y a des jours où il n'y a pas de vent. Alors on ne bouge pas. Tu comprends?

— Oui. Six mois, c'est long?

— Quelquefois, répondit Melchior.

* * *

La voiture était arrêtée devant la porte, au long du trottoir, le cocher Pierre sur son siège, le fouet haut contre la cuisse, raide et superbe comme un lord. Tante Estelle s'installa au fond. Des vastes plis de sa robe à cerceaux montait une douce odeur de verveine. C'était déjà presque une vieille dame, très imposante, mais affable, aux gestes cérémonieux, fragile comme un bibelot, vêtue de dentelles et de soie. A la main, pour se protéger du soleil, elle tenait une minuscule ombrelle, grande comme deux éventails ajustés, sur un menu manche d'ivoire, qui n'engendrait qu'un étroit rond d'ombre, adroitement dirigé sur son visage, pour le teint. Tante Aricie s'asseyait à sa gauche. Henri avait le strapontin.

— Et surtout, mon petit ami, prends garde à ne pas me donner de coups de pied. Tiens tes jambes tranquilles. C'est à cause de ma robe, tu comprends? disait Mme Coutre.

— Sois sage, ajoutait Aricie en souriant.

Elle aussi avait une petite ombrelle.

Quand la voiture s'ébranlait, on voyait apparaître l'oncle Melchior à la fenêtre du comptoir. Derrière la vitre, il faisait bonjour de la main aux promeneuses, et, à l'intention du petit Henri, il clignait de l'œil et se grattait le nez, drôlement.

La voiture longeait le quai. Sur le fleuve, on apercevait, en amont, les barques des pêcheurs d'aloses, plongeant dans l'eau jaune leurs nasses coniques suspendues au bout d'une perche. On passait devant des chantiers. Au soleil, le bois débité sentait bon. Après dix minutes de trot, on tournait à gauche, pour prendre le pont. Les gens de l'octroi, dans leurs guérites, saluaient. Alors, du milieu du pont, Henri découvrait devant lui la Bastide et l'extrémité de la Souys, dont il s'éloignait, et, tout au bout du quai Deschamps, là-bas à droite, la belle maison Coutre, toute carrée, comme un cube blanc au soleil couchant, avec ses tourelles. Et, à sa gauche, c'était le port, avec, décolorés par les embruns, rongés de sel, les morutiers à l'ancre, voiles carguées ; et toute une menue flottille de canots, de voiliers, de barques, de gabarres, et les énormes bouées couleur de minium, amarrées par de lourdes chaînes ; et le petit bac à vapeur, qui faisait la navette entre les deux rives, en dessinant une belle courbe, pour profiter du courant. Plus loin, il y avait les docks et les appontements où venaient accoster les grands navires voyageurs, sous d'énormes panaches de fumée. L'eau était mate, le ciel pâle, tout rempli de vapeurs marines. Et au loin, comme le fleuve tournait, on avait l'impression d'un autre pont, avec ses arches, produite par la courbe des quais à l'infini, en trompe-l'œil.

Après une déclivité, la voiture roulait sur des pavés. C'était Bordeaux.

Comme il était assis sur le strapontin, et tournait le dos au cocher, Henri avait l'impression amusante d'entrer en ville à reculons. Et la série des courses familiales commençait, coupée d'interminables stations devant le magasin des fournisseurs, chez le médecin, à la banque, chez la modiste ou le couturier. Chaque fois, sans que Pierre eût besoin de le leur commander, les chevaux s'arrêtaient d'eux-mêmes à la Belle-Rose, où, dès qu'il apercevait la voiture, le patron en personne accourait au-devant d'Aricie, le sourire aux lèvres, annonçant : « Une croûte rouge pour Mlle Aricie ! » Parmi les fromages présentés, préalablement perforés d'une mince sonde de métal, afin que l'on y pût goûter, d'après la finesse de la pâte, elle arrêtait son choix sur le meilleur. On allait de là chez Marie Brizard, quérir un flacon d'anisette, que l'on payait un franc de plus par année de vieillesse. On finissait la tournée du jour chez le

pâtissier. Le paquet de ces dames Coutre étant préparé, Aricie descendait seule pour le prendre. Henri considérait alors de loin les gâteaux de la devanture avec un air assez piteux. Mais il était tard ; et d'en manger, cela lui couperait l'appétit. Pour le consoler, Aricie, en remontant dans la voiture, se penchait vers lui, et à voix basse, elle glissait une promesse : « Demain, nous reviendrons, tous les deux seuls... » Puis, à haute voix, à Mme Coutre : « Nous rentrons, maintenant, ma tante?... » Mme Coutre acquiesçait. « Nous rentrons », transmettait Aricie à Pierre. Celui-ci touchait ses chevaux ; le pavé sonore était martelé. Bientôt, de nouveau, c'était le fleuve, sa fraîcheur et sa vaste odeur. Et, de nouveau, à mesure qu'il s'en éloignait, tournant le dos à la Bastide, cette fois, devant les yeux émerveillés de l'enfant, Bordeaux, dans la pourpre du soir, s'éployait comme un éventail.

D'autres fois, Aricie avait son neveu pour elle seule. Alors elle était heureuse. L'enfant la tenant par la main, babillant avec confiance, ils partaient à pied, tous les deux. Vacances délicieuses pour la vieille fille ! Elle se sentait mère ; elle avait envie de tout donner, le bleu paysage autour d'elle, la chaleur du ciel, une jolie voile sur la rivière... En marchant à côté du fils de son frère, elle lui montrait ces merveilles, elle en promettait d'autres, enfantine elle-même au contact de l'enfant, et subitement gaie comme elle n'avait jamais pu l'être. Par le petit bateau à vapeur, ils descendaient jusqu'à Lormont, visiter les chantiers où se construisent les navires. Parfois, ils avaient la chance d'en voir lancer un, vaste coque de fer et de bois, peinte de couleurs fraîches, sans mâture encore ni agrès, mais toute fleurie d'oriflammes, de drapeaux et de banderoles. Il y avait une minute émouvante, lorsque, d'un coup adroit, on avait fait sauter les cales qui retenaient la lourde machine, et qu'elle se mettait à glisser doucement, entraînée par son propre poids sur le plan incliné savonneux. Sous le frottement, le bois échauffé fumait. Le navire, un instant indécis, semblait piquer, comme un nageur qui va plonger ; puis, arrivé au contact de l'eau, qu'il divisait en deux parts bouillonnantes, il se redressait joyeusement. Aussitôt, autour du monstre flottant, des canots innombrables annageaient, à force de rames, l'investissaient, le liaient, l'amarraient. Ce spectacle ravissait l'enfant. Après quoi Aricie et Henri reprenaient le vapeur, passaient le fleuve, abordaient Bordeaux. Devant les quinconces, Aricie montrait l'emplacement du Château-Trompette, que sa mère avait vu démolir, dans son enfance, et dont elle avait une gravure, dans sa chambre. Puis, à travers de petites rues malpropres et colorées, toutes pleines d'une animation populaire, et qui sentaient le vin, le goudron, les

salaisons, les épices, ils gagnaient la rue Sainte-Catherine. Aricie regardait l'enseigne, la maison noire et décrépite ; elle donnait un coup d'œil furtif à la deuxième fenêtre du premier étage, à gauche, où, si longtemps, sur le rebord, elle avait entretenu un basilic. La fleur était morte. Elle poussait la porte du magasin, la sonnette retentissait avec un faible son fêlé.

— Ah ! c'est mademoiselle Aricie, s'écriait Bouchinard en apercevant la vieille fille... Eh ! monsieur Paul... c'est Mlle Aricie et le petit M. Henri !

Alors l'oncle Paul apparaissait, dans l'entre-bâillement de la porte, au fond de l'arrière-boutique, les besicles relevées sur le front, la calotte à gland de travers. Le chat Champollion faisait le gros dos. Les genoux pliés, le corps en arrière, l'oncle levait les bras au ciel :

— Hé ! c'est le neveu !... Chicot, va chercher la bouteille !

Aricie déballait les gâteaux qu'elle avait apportés. Elle ouvrait l'armoire pour y prendre les assiettes. Elles n'étaient pas à leur place. « Ah ! mon Paul, on voit bien qu'il n'y a plus de femmes dans la maison. Quel désordre ! » Et elle refaisait l'ordre, vivement. Puis elle riait, réclamait qu'on écartât les livres qui couvraient la table. Chicot apportait le pajarete, des petits verres. Aricie disposait la collation. Cependant, Paul avait pris son neveu sur ses genoux, et quand l'enfant avait rapporté le récit de sa journée, il lui disait des contes amusants, qui faisaient rire le petit homme. Puis, l'installant à son bureau, il sortait pour lui, avec des airs mystérieux, de ses tiroirs, des images d'Épinal tout fraîchement coloriées, dont la dorure restait aux doigts, qui représentaient des soldats, que l'on collait sur de grandes feuilles de carton. On les découpait ensuite, et, chaque soldat inséré par le pied dans une rondelle de liège, fournie par un bouchon coupé en deux, Henri disposait ses troupes en bataille. Toute une armée à ne regarder que de face, une armée qui avait le dos blanc. Il y avait des artilleurs, avec leurs canons, des fantassins, des grenadiers, des cavaliers. L'enfant poussait des cris de joie à la vue des beaux uniformes exactement représentés. Il y en eut un, une fois, qui lui parut particulièrement joli. C'était un hussard, avec son shako, son dolman, sa taille de guêpe, une lance. Il le tendit à Aricie. Aricie prit le soldat de carton peint et le regarda longuement. Puis elle le rendit sans rien dire au petit Henri. Il lui rappelait quelque chose. Levant les yeux, elle vit, accrochée au mur, à la même place qu'autrefois, la petite fontaine de faïence où, un jour, elle avait lavé la main blessée du lieutenant Lautaret. Il y avait vingt ans de cela.

Le petit Henri aimait beaucoup aller rue Sainte-Catherine. Il y

était roi. C'était à qui le choyerait davantage, à qui lui conterait les plus belles histoires. Rugendas lui récitait des bouts de rôle : l'enfant en restait ébaubi. Sur toute chose entendue, il voulait une explication. Quand le vieux tragique lançait, du profond de son creux, la célèbre apostrophe :

Oui, de ta suite, ô roi! de ta suite, j'en suis!

il avait l'impression que la pièce était tout d'un coup remplie d'une grande quantité de personnages qu'il n'avait pas entendus venir, mais que la magie des mots suscitait. D'autres affirmations lui paraissaient pour le moins singulières. Mais il les admettait de confiance ; par exemple, quand il est dit :

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

Il ne concevait pas un duc plein de précipices. Cependant, il voyait très bien les précipices : le froid du vertige lui courait brusquement dans le dos. Il avait conquis Bouchinard, à cause des petits bonshommes qu'il ne cessait de crayonner en marge de ses livres. Il y avait un don certain chez cet enfant : il voyait avec une rapidité extraordinaire les objets, les gens, les figures. Ce qu'on lui avait raconté, il en composait des scènes à la fois naïves et mouvementées. Bouchinard, en peintre, s'extasiait.

— Ce petit sera un artiste, monsieur Paul ! Vous verrez... il ira loin... C'est moi qui vous le dis ! Et l'on voudrait lui faire vendre du bois, à lui aussi ! Il a deux cent mille francs au bout de son crayon, ce petit !

Et le vieux peintre posait les mains sur la tête du jeune Henri, comme s'il le sacrait par avance, et il le contemplait profondément, d'un air inspiré, avec la gravité de l'évêque ordonnant un prêtre.

Cyrille, lui, qui n'était rien, mais qui avait été soldat, prenait l'enfant à part, et, comme un secret précieux, il lui confiait ce conseil :

— Monsieur Henri, il faut dire à votre oncle Paul qu'il vous fasse une tirelire, pour acheter un homme. Il ne faut pas que vous soyez soldat. Je l'ai été, moi. Je l'ai été sept ans. Je crois que je m'en souviendrai longtemps !...

— Bien sûr ! on lui paiera un remplaçant, concluait l'oncle Paul en riant. En attendant, viens, que je te montre des images...

Et Paul Brun ouvrait le *Consulat* de M. Thiers, et ce républicain racontait l'épopée à son neveu, avec un illogique enthousiasme. Ou bien cet homme débonnaire entreprenait des récits de chasse aux grands fauves. Où il était beau, surtout, c'était dans la description de l'affût à l'ours blanc, telle qu'on la trouve, illustrée, chez

Buffon. Le chasseur se présente à l'ours sans autres armes qu'un poignard maintenu fixé par une courroie sur la poitrine, la pointe en avant. L'ours s'approche, l'homme le laisse avancer ; l'animal se jette sur lui, et l'embrassant pour l'étouffer, s'empale de lui-même sur ce fer oursicide.

Quelquefois, Aricie confiait à son frère ce neveu chéri, pour la journée. Paul l'emmenait déjeuner chez Nicolet. Puis ils se promenaient ensemble, au palais Gallien, au Jardin public, sur les quais animés d'une fièvre active. On y voyait des trimardeurs, le torse nu et ruisselant, de lourdes charges sur leurs dos, faire ployer les minces passerelles jetées de la terre aux navires ; et d'autres qui portaient des rails sur leur épaule ; et d'autres qui roulaient des barils. Il y avait des cris, des jurements, des charrois pesants, des claquements de fouets, des appels aigus de sirènes. Des nègres et des matelots entraient en chantant dans les buvettes des bars tenus par des filles... Las de ce spectacle, Henri et son oncle Paul retournaient silencieusement ; ils s'arrangeaient pour être sur le pont, vers cinq heures, afin de ne pas manquer le mascaret. C'est, au moment de la marée, une grande masse d'eau qui remonte avec impétuosité la Garonne, et, refluant contre la descente du fleuve, y développe une longue frange d'écume blanche sur l'eau bourbeuse. Paul faisait aussi à son neveu la classique plaisanterie bordelaise : l'ayant mené voir un paquebot à quai, le matin, il le lui fit voir une seconde fois, dans la soirée. Le navire, fort bas sur l'eau le matin, se trouvait le soir élevé à une hauteur considérable ; il avait l'air de n'être plus le même : c'était tout bonnement l'effet de la marée. Henri s'amusa beaucoup de cette découverte. C'en est une pour un Toulousain. Ensuite, ils allaient chercher des livres, des images et des bibelots. Une fois, l'oncle Paul conduisit ce neveu chez une marchande de tabac. Il avait l'air de bien connaître cette personne.

— Voilà mon neveu que je vous amène, dit-il à la dame du comptoir.

C'était une belle brune, un peu forte, avec des accroche-cœurs, mais aimable. Elle offrit un verre d'anisette au petit garçon.

De retour au magasin, l'oncle Paul arrêta Henri devant une armoire, qu'il ouvrit. Dans un coin, il y avait un sac de toile, ficelé. L'oncle dénoua la ficelle, et tendant le sac au neveu :

— Tiens, petit, dit-il : prends là dedans ce que tu veux.

Henri étonné plongea la main dans le sac, et en tira une poignée d'écus de cinq francs.

— C'est ce qu'on appelle une avance d'hoirie, dit plaisamment Paul. Tu seras un artiste, toi, pas un boutiquier comme moi, ni un

marchand de bois comme les Coutre ! Je te ferai mon héritier. *In nepotem redividus!*

A la fin de la journée, Paul reconduisit Henri à la Souys. Au moment de lui dire adieu, devant la maison où il ne voulait pas entrer, il parut gêné, un instant, puis se décida :

— A propos, petit... tu n'as pas besoin de dire que nous sommes allés acheter du tabac... même pas à tante Aricie... On dirait que je te donne de mauvaises habitudes.

* * *

Tous les ans, à la même époque, Henri Brun venait ainsi de Toulouse, passer un bon mois de vacances à Bordeaux. Il en était ravi. Aricie attendait ce moment pendant onze mois. L'oncle Paul aussi.

Henri aimait tendrement cet oncle charmant, fantaisiste, si peu cérémonieux. Ils faisaient ensemble des promenades si amusantes dans Bordeaux, l'oncle Paul avait des amis si gais ! Un jour même, il mena Henri au théâtre, en matinée. Henri avait douze ans, c'était la première fois qu'il allait au spectacle. Il devait se souvenir toute sa vie de cette fois-là. On donnait *Barbe-Bleue*, avec Mme Zulma Bouffar dans le rôle de Boulotte, où elle paraissait en scène coiffée d'une caisse d'oranger. Pendant un entr'acte, Paul et Henri sortirent, afin de prendre l'air. Dès le péristyle, ils entendirent un grand tumulte sur la place, une foule était assemblée, les allées de Tourny noires de monde. On criait. Henri entendit : « La guerre ! A Berlin ! Vive la guerre !... »

— La guerre ! s'exclama l'oncle Paul, en serrant la main de l'enfant, qu'il sentit trembler dans la sienne.

— Vive la guerre ! cria le petit.

— Imbécile, dit Paul, tu perds cent mille francs !

Il jouait à la Bourse, il avait cru la paix solide, et joué à la hausse. La guerre le ruinait.

VI

La guerre à Salies.

Il y eut beaucoup de Prussiens déconfits, à Salies du Salat (Ariège) au début de ce terrible été 1870. Ils ne le furent malheureusement qu'en imagination, sous l'espèce d'une douzaine de gamins salissois, chargés de représenter l'ennemi par la convention des plus forts, Français et vainqueurs par principe, sous le commandement du

jeune M. Henri Brun, à qui sa qualité de citadin conféra dès le premier jour une considérable autorité sur la jeunesse du village, dont M. Alcide Poujoulade, son aïeul maternel, était maire. Armés de fusils de bois, de bâtons et de mottes de terre, les troupes de M. Henri faisaient quotidiennement de grands massacres d'ennemis dans les prés qui bordent le Salat paisible, au pied des Pyrénées bleuâtres. Les petits rossés s'enfuyaient en poussant des cris à l'apparition des Français, couraient cacher, avec leur lourde honte, la marque des torgnoles et des bosses reçues au cours de ces combats avantageux. Quelques parents en murmurèrent. Mais quoi ! c'est la règle du jeu, que les Allemands soient battus. Et tout Salies, sur le pas des portes, applaudissait le soir, en attendant mieux, au triomphal retour des héros en culottes fendues, pivotant avec l'enthousiasme des vainqueurs, sous la conduite de M. Henri. Quand il passait, fièrement, essoufflé, couvert de poussière et se rengorgeant, son épée de fer blanc au poing, dans la rue principale du village, M. Médan, le pharmacien, tirait largement son chapeau en l'honneur du jeune héros symbolique. M. Plumet, le cordonnier, lançait un tonitruant : « Vive la guerre ! » Les bonnes femmes hochaient la tête, moins gaiement. Seul, le vieux père Escut, l'adjoint au maire, ne disait rien. Droit sur le seuil de sa maison, avec sa large barbe blanche et ses souliers saint-simoniens à bout carré, fumant sa pipe où l'on voyait la tête sculptée de Blanqui, l'ancien représentant du peuple en 48 regardait passer la jeunesse guerrière de Salies, d'un air triste. Ce républicain n'aimait pas la guerre, et ne prévoyait rien de bon des événements. Mais il se taisait, se sentant isolé dans son pessimisme. Il voyait tout Salies enthousiaste, autour de lui ; et derrière Salies, la France, tout de même. « Depuis le 2 Décembre, tout le monde est fou », disait-il. Il y avait dix-huit ans qu'il répétait cette maxime.

Quand la guerre avait été déclarée, les parents d'Henri réclamèrent à grands cris l'enfant, alors en vacances à Bordeaux. Le vieux Barthélemy Lesprat mourut, dans le même temps. Ce deuil passa inaperçu, au milieu de l'inquiétude générale. Aricie, que la disparition du vieillard rendait plus libre, proposa de ramener elle-même l'enfant à Toulouse. Mais on craignait qu'il y eût des troubles dans les villes ; la petite vérole éclata : la sœur d'Henri, Alida, en fut atteinte. Pour éviter la contagion, il fut décidé qu'on enverrait Henri à la campagne, chez son grand-père Poujoulade, à Salies. C'est, au pied des derniers contreforts des Pyrénées, sur le Salat, un calme village à l'abri des dangers. Comme il n'y avait pas de femme qui pût s'occuper de lui, chez le bon M. Poujoulade, Aricie s'offrit à venir passer quelques semaines avec Henri, jusqu'à tant que l'on eût vu clair

dans la situation. Ce voyage de la vieille fille à Salies, avec son neveu, fut un événement dans la famille. Au bout de peu de temps, il parut que ce n'était plus la guerre qui en avait été l'occasion ; mais presque que c'était à la suite de ce voyage que la guerre avait éclaté.

*
* *

Il ne faut pas moins d'une guerre pour émouvoir certains milieux, de tous temps enfermés dans leurs habitudes, et d'un coup apporter le trouble parmi le paisible tran-tran de la vie quotidienne. Comme beaucoup d'autres personnes de sa condition, placées dans les mêmes circonstances habituelles à l'existence de ce qui fut, au cours de ce siècle, la bourgeoisie française des provinces, Aricie, petite bourgeoise de Bordeaux, qui n'avait jusqu'aux environs de la cinquantaine jamais imaginé que la famille, le reste étant affaires d'hommes, Aricie eut la brusque révélation de la Patrie, à peine eut-elle mis le pied hors de Bordeaux. Ce fut comme un grand choc, engendré par la guerre, et la vaste conscience d'un péril menaçant pour tous, qui faisait sortir chacun de son égoïsme cellulaire, découvrir, au delà de l'intérêt particulier à chaque famille, un intérêt plus général et commun à tout le pays.

Ni la révolution de 1848, ni le coup d'État, ni les guerres même de Crimée, d'Italie ou du Mexique n'avaient produit une semblable émotion. Ces événements n'avaient pas retenti profondément dans les foyers. Au début, même, 1870 n'étonna que superficiellement le pays depuis tant d'années endormi dans les délices de la paix prospère. Ce ne furent que les tristesses de la campagne et l'imprévu du désastre où sombra l'Empire qui firent la révolution dans les cœurs, et que chacun d'eux se sentit personnellement touché par le malheur de la Patrie. Aricie, pour sa part, la découvrit en elle-même avec une immense pitié : elle découvrit la réalité profonde et frémissante de ce mot, à l'idée du sang répandu. Par la pensée, elle revola vers ces frontières de l'Est, dont elle savait qu'était issue sa race transplantée. Toute la journée, sur son tricot ou sa charpie, dans la maison Poujoulade, à Salies, étonnée d'y être, sa pensée voltigeait, incertaine, autour de ces mots étranges pour elle, que l'imagination gonflait soudain d'un sens tragique et plein, qui prenait chaque jour, avec les nouvelles venues de Paris, une réalité épouvantable : la guerre, le sang versé, des morts, des cris, de la douleur immensément répandue sur les campagnes entières, des deuils, des atrocités. Et pour elle, à défaut d'un frère, d'un mari, d'un fils, c'était, tout autour d'elle, la représentation des visages de ceux qu'elle connais-

sait, qui étaient partis. Cependant, au plus profond de son cœur, avec une ferveur innocemment égoïste, elle bénissait Dieu qui avait voulu qu'aucun des siens ne fût appelé. A la pensée que né seulement quelque sept ou huit ans plus tôt, son petit Henri aurait pu être soldat et lancé dans l'horrible guerre, elle avait des frissonnements. L'enfant se moquait de ses transes. Il voyait dans la guerre un jeu. La guerre ! La guerre ! Bah ! qu'était-ce pour lui qu'un merveilleux sujet de récits pareils à ceux de *Madame Thérèse* et de l'*Histoire du Consulat*, dont ses veillées étaient nourries, qu'une partie de soldats comme il les aimait, pas en papier découpé et fichés sur des rondelles de bouchon, mais des vrais, cette fois : des canons roulants, crachant la mitraille, des cuirassiers d'argent, formidables dans les vallons et dans les plaines, où ils dévalaient comme un flot, des voltigeurs agiles, des grenadiers à bonnets de poil, et le maréchal Lebœuf, qui l'avait embrassé, l'an dernier, d'une moustache humide, à la distribution des prix du lycée de Toulouse ; et, d'un tertre, dominant la bataille, l'Empereur, rêveur et un peu voûté, sur son cheval blanc, entouré d'estafettes au galop... La guerre ! qu'était-ce pour lui, sinon un peu plus que ces joyeux combats où il s'élançait, sûr de vaincre, dans les prairies salisiennes, à la tête d'une troupe d'enfants du village, contre d'imaginaires Prussiens volatilisés dès l'approche...

Quand il revenait, en sueur, agité d'avoir tant couru, Aricie s'inquiétait. Elle le couvrait de foulards, le faisait déchausser pour qu'il n'eût pas les pieds mouillés, l'entourait de soins minutieux, exagérés. Puis, afin qu'il ne bougeât plus, elle le prenait contre elle, et sur la table, elle lui montrait *l'Illustration*, que M. Poujoulade recevait, et elle expliquait chaque image. Toutes étaient consacrées à la guerre. On voyait les soldats campés à Paris, dans la cour du chemin de fer de l'Est, attendant leur embarquement, la foule sur les boulevards, l'enthousiasme au passage des troupes, le prince impérial au camp de Châlons, et les premiers coups de fusil, à la frontière... Ces détails vrais, contemplés dans le journal, avaient un caractère rassurant, l'aspect des soldats inspirait la sécurité ; et quoiqu'ils fussent déjà anciens de plusieurs jours, ils faisaient du bien. A Salies déjà, on montrait de l'impatience, les nouvelles n'arrivaient pas vite. Le cordonnier Plumet, qui avait été cordonnier militaire, dans une caserne toulousaine, et en conservait un caractère martial, déjà, sur la place principale de Salies, devant la statue du général Compans, sur la promenade d'Austerlitz, instruisait chaque soir au maniement d'armes les jeunes gens susceptibles d'être appelés. Plumet avait beau assurer que, des Prussiens, on n'en ferait qu'une bouchée,

M. Escut continuait de hocher la tête, et ne se gênait plus pour le laisser voir...

Tous les soirs, après le dîner, Henri et M. Poujoulade (un vieux monsieur cérémonieux, toujours en redingote, avec un chapeau haut de forme, des favoris blancs) allaient à la gare, aux nouvelles, voir si le train qui venait de Toulouse était pavoisé, en signe de victoire, comme on en était convenu sur le réseau. Il fallait traverser un grand espace couvert d'arbres, où régnait l'ombre. La nuit tombait déjà plus vite en cette saison ; Henri avait peur, dans le noir. Il marchait à côté de son grand-père silencieux, qu'il tenait avec force par la main, s'abstenant de respirer trop bruyamment, de regarder derrière lui, ou au-dessus, à cause de l'immensité du ciel et des étoiles innombrables, ces yeux de Dieu terribles, qui vous regardent, et vous jugent. De l'infini, de la solitude, une religieuse terreur descendait sur la terre coupable. Un chat traversait la route obliquement, comme une balle. Henri frissonnait. Un silence hostile pesait ; les arbres agités de vent semblaient conciliabuler dans la nuit sinistre. Henri pressait le pas, marchait droit devant lui, sans s'arrêter, sans se retourner, auprès du vieillard triste. A la gare, on retrouvait des gens, venus voir s'il y avait du nouveau. Les figures ne respiraient plus l'espérance. Le train arrivait, en retard, tout fumant, essoufflé. On ne voyait pas les drapeaux attendus. Il y eut une fois un moment d'espoir, dont chacun ressentit l'angoisse. Des drapeaux ornaient la locomotive : on l'aperçut, du plus loin que l'obscurité le permît. Le convoi entra lentement en gare. Un grand murmure désappointé courut parmi les assistants : le drapeau était en berne. Le porteur de journaux lança tristement son ballot de papier sur la voie, puis écarta les bras, comme pour exprimer qu'il n'était pour rien dans la mauvaise nouvelle qu'il apportait. C'était l'annonce de Wissembourg. Mac-Mahon avait livré bataille et s'était fait battre. Les jours qui suivirent furent aussi désespérés. A l'horreur de l'irréparable, se mêlait la stupeur de l'inattendu : l'Allemand était vainqueur partout. Ceux qui transmettaient ces terribles nouvelles éclataient en pleurs en les énonçant. Ce fut Frœschwiller, Reischoffen, Forbach, l'Alsace perdue, la Lorraine envahie ; et enfin Sedan, l'Empereur prisonnier. Le lendemain du jour où on l'apprit, par le télégraphe, le maire, M. Poujoulade, était absent, parti dans la montagne depuis l'aube ; ce fut M. Escut, sur le balcon de la mairie, qui proclama la République.

— Ton pauvre oncle Paul va être bien content, dit Aricie à son neveu.

Le lendemain, les galopins du village s'amusèrent à barbouiller

en trois couleurs la statue du brave général Compans, salissois glorieux, mais bonapartiste, qu'il fallait républicaniser.

... Un soir, le jour baissa plus vite. Mais le soleil qui, à travers tout le ciel, était étalé dans une pourpre inusitée, semblait ne pouvoir quitter l'horizon. L'*Angelus* avait tinté, sinistre, le ciel rougeoyait encore aux fantasmagories du couchant. Bien plus, on eût dit que l'astre avait rebroussé dans le ciel, qu'une rougeur extraordinaire colorait, en remontant jusqu'au zénith. Devant le prodige, les paysans sortaient de leurs demeures dans les rues, éberlués, et des coqs eux-mêmes, trompés, se mirent à chanter, croyant à la nouvelle aurore. A la clameur qui s'éleva, M. Poujoulade ouvrit les fenêtres, et le reflet du ciel en feu le baigna d'une lueur rouge. Aricie parut près de lui, sur le balcon, tenant Henri serré contre elle. La terreur était dans le village : on y voyait comme en plein jour, et sur la place, au tocsin qui jetait l'alarme, tout le monde était accouru. De l'orient à l'occident, le firmament apparaissait comme une monstrueuse coupole de flammes. Les enfants se cachaient dans les jupes des femmes apeurées. Quelques-unes couraient vers l'église chercher un refuge. Il y en avait qui portaient à la main, selon la coutume des veuves, un touril allumé, dont la flamme pâle clignotait. Ces petites lumières étaient funèbres. « C'est le sang ! le sang qui reparaît ! » criaient des vieilles en capelines noires. Et elles se signaient, faisaient de grands gestes effarés, s'agenouillaient en pleurant et se prosternaient.

— Le sang ! le sang ! répétaient les filles...

— Mais non ! disait le vieil Escut, il y a le feu quelque part... C'est tout simplement une meule, qui doit flamber... ou bien il y a un incendie de forêt dans la montagne...

— S'il allait descendre jusqu'ici? se demandait Henri, dont les dents claquaient.

Aricie refermait ses bras autour de l'enfant, elle-même émue de ce phénomène.

Un vieillard se mit à crier .

— N'ayez pas peur... c'est une aurore boréale... On n'en a point vu depuis 1827 !

— Le sang ! le sang ! continuaient de murmurer les femmes... C'est Dieu qui se venge !

Et partout une immense terreur se répandait. Des vaches passèrent au galop, affolées, qui avaient rompu leurs liens. Il y eut des femmes piétinées, des cris paniques. Et des propos sinistres circulaient de groupe en groupe, accrus par les imaginations démentes, transmis à voix basse par les gens qui se reconnaissaient, où il était

question de villes en feu, de révolutions, du sang des victimes et de la colère de Dieu. Sur le balcon, Henri, contre Aricie, agrippé à ses robes, baissait la tête obstinément, les yeux fixés à terre, les paupières serrées, pour ne pas voir ce grand ciel rouge dont il avait peur, et il tirait la vieille fille, il la poussait pour rentrer, pour aller cacher sous les draps, au plus profond de la maison, sa tête pleine d'épouvante et de monstrueuses chimères, fuir cette effrayante Apocalypse et, mêlés au bourdonnement continu des cloches, ces cris de femmes en délire, dont le chœur emplissait la nuit et poussait longuement sa clameur angoissée dans le ciel rose.

*
* *

En décembre, Émile et Sextia Brun arrivèrent, de Toulouse, à Salies, avec leur petite Alida convalescente. Aricie, qui n'était plus utile auprès d'Henri, repartit pour Bordeaux. Elle y retrouva la Bastide en grand état d'effervescence, et son oncle Coutre particulièrement excité. La guerre l'avait écrasé. Non qu'il fût plus spécialement patriote que quiconque : certes, il souffrait de la défaite, mais surtout elle le scandalisa, comme une offense personnelle, une trahison de ceux dans lesquels il avait mis toute sa foi. L'écroulement de l'Empire retentit dans son cœur ainsi qu'un désatre privé : avec lui, perdant tout le prestige qu'il empruntait à la faveur, disparaissaient aussi ses espérances. Aux élections de 1869, M. Prosper Coutre s'était porté candidat, sans s'aviser que peut-être on s'était plus servi de lui qu'on ne songeait réellement à son mérite : il n'avait été battu que de deux mille voix, par un des deux républicains élus de la ville, qui n'avait jamais été très impérialiste. Mais cet échec était assez glorieux, et M. Coutre ne désespérait pas d'une revanche très prochaine, aux élections partielles annoncées, un siège étant devenu vacant. Il avait l'appui du préfet. La guerre le désappointa ; Sedan l'anéantit. Il y vit sa chance perdue. Qu'un régime auquel il avait accordé sa confiance s'effondrât dans un tel abîme, cela le dépassait. Il en prit une rancune amère contre ceux qu'il appelait les responsables, sans d'ailleurs pouvoir les citer nommément. Il ne pardonnait pas à des vaincus, quand ces vaincus l'entraînaient avec eux dans leur chute. Au surplus, son ressentiment était fort mêlé. Il y confondait à la fois Napoléon, en dépit de la main serrée en 1852, son entourage, ses partisans et ses adversaires : les uns, coupables de n'avoir pas assez combattu l'opposition jacobine, les autres coupables d'avoir affaibli l'autorité. Parmi ceux-là, au premier rang, M. Coutre était humilié de placer son propre neveu, l'inof-

fensif Paul Brun. Il redoubla de haine contre ce malheureux garçon, symbole à ses yeux des plus abominables opinions, les opinions qui n'étaient pas la sienne, seule orthodoxe.

D'autre part, la guerre avait été pour M. Coutre l'occasion d'une autre humiliation, non moins profonde, pour appartenir à un ordre de sentiments plus personnels. On se souvient peut-être que M. Prosper Coutre avait un fils, Eugène. S'il n'en a pas été plus souvent question, jusqu'ici, c'est qu'on en parlait peu, à la Souys. Ce fils était la plaie secrète de M. Coutre. Sous le prétexte de voyager pour la maison, Eugène Coutre habitait Paris. Après son séjour en Angleterre, si délicieuse flatterie à la vanité paternelle, il avait un temps vécu en Norvège où la maison Coutre avait d'importants intérêts. Puis, après une courte apparition à la Souys, où le jeune homme irrita vivement son père par le spectacle d'une élégance recherchée, la blancheur éblouissante de son linge et le craquement insolent de ses souliers vernis, non moins que par son affectation, ses manières distinguées, ses historiettes et son ton de persiflage continu, il avait déclaré que l'air de Bordeaux ne lui convenait décidément point, et regagné Paris, où il menait depuis dix ans une existence scandaleuse, sur le détail de laquelle on était d'ailleurs peu fixé, à la Souys, si ce n'est par les fréquentes demandes d'argent de ce trop représentatif représentant. Au début, M. Coutre avait payé, en rechignant. Puis il avait coupé les vivres, pour essayer de la manière forte : elle ne réussit pas. M. Coutre fils, cessant de solliciter un concours qui se refusait, ne sollicita plus, et recourut tranquillement au système plus commode des billets directement tirés sur la caisse de la maison de commerce. M. Coutre père fut indigné du procédé, mais paya. Il eût paru à cet avisé commerçant dangereux pour l'honneur du nom de ne pas soucrire aux effets qui portaient le sien. Seulement, il écrivit à son fils une lettre sévère et digne, où il était dit que les sommes ainsi acquittées seraient imputées sur sa part d'héritage à venir ; et, pour le reste, qu'il n'eût jamais à reparaître à la Souys. Eugène lut cette belle épître à quelques amis réunis au café Anglais en compagnie de demoiselles agréables. Elle y eut un parfait succès.

Pendant dix ans, M. Coutre n'entendit plus parler de son fils. Il savait qu'il se portait bien : les traites apportaient avec régularité de ses nouvelles.

Vers le milieu de septembre 1870, Prosper, pénétrant dans la chambre de sa femme, la trouva en larmes, une lettre ouverte à la main. C'était une lettre d'Eugène. Il n'avait pas cessé d'écrire à sa mère ; mais craignant la colère de son mari, Estelle n'avait jamais parlé de cette correspondance à Prosper. Les lettres d'Eugène arri-

vaient au comptoir, au nom de Melchior, qui les transmettait à sa tante en secret. La dernière ne pouvait pas être cachée. Estelle la tendit à Coutre. Il y apprit qu'Eugène s'était engagé au début de la guerre, avait fait campagne jusque-là sans accident, mais qu'il considérait de son devoir de lui faire savoir qu'il avait un enfant de trois ans, en pension à la campagne, près de Paris.

Eugène avait reconnu l'enfant. C'était un garçon. Eugène le recommandait à son père, au cas qu'il lui arrivât un malheur. Il ne parlait pas de la mère. M. Coutre entra dans une vive colère et dit qu'il ne manquait plus que cela.

Lorsque Aricie revint à la Souys, vers la mi-décembre, elle y arriva en plein drame. On venait d'y apprendre la glorieuse mort d'Eugène Coutre, grièvement blessé à la bataille de Beaune-la-Rolande. Le malheureux était resté deux fois vingt-quatre heures dans la neige, avec deux balles dans le ventre. Il était mort à l'hôpital, trois jours après. Prosper Coutre reçut cette nouvelle avec une douleur glacée, qui le grandit aux yeux de tous, autour de lui. Son orgueil était intéressé à ne pas exprimer un sentiment sur ce fils qu'il avait maudit. Mais en dépit de l'attitude, il éprouva un grand chagrin, qu'il crut devoir cacher avec dignité. Il décida qu'il irait lui-même à Beaune chercher le corps de son enfant, et le ramènerait à Bordeaux, pour l'ensevelir décemment. Il fit un voyage pénible, eut beaucoup de difficultés, triompha de toutes, et revint au bout de huit jours, avec le cercueil de son fils. De ce jour, il devint fort sombre, vieillit vite et ne parla plus. Chacun respecta le deuil de ce père irrité, et le silence entra plus lourdement dans la maison.

ÉMILE HENRIOT.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA QUERELLE DES CALIFATS

L'observateur de l'évolution idéologique éprouve en ce moment une grande joie à considérer les choses d'Orient ; tout s'y passe comme tout doit s'y passer. Anglais, Arabes, Jeunes-Turcs agissent en Anglais, en Arabes, en Jeunes-Turcs. Nous-mêmes restons fidèles imperturbablement à cette politique d'effondrement qui vide de leur contenu français, les unes après les autres, les positions diplomatiques autour desquelles le dix-neuvième siècle a fait rage.

Faut-il conclure de là qu'en Orient des événements *simples* sont en train de surgir sur le champ historique? Il n'y a guère d'événements simples en histoire. Quand ils paraissent l'être, ce n'est qu'un arrangement, un trompe-l'œil ; ainsi l'alliance américaine, qui dans la pensée du prédicant Wilson avait certainement pour cause le désir de freiner la victoire interalliée. Il s'agirait plutôt de complications nouvelles en train de se nouer entre La Mecque, Le Caire, Angora, Constantinople.

Quoi qu'il en soit, on éprouve une satisfaction logique à voir les kémalistes suivre jusqu'au bout les appels du fanatisme qui leur est propre. Leur xénophobie, leur anticléricalisme, d'où résulte un islamisme laïque, mais furieusement agressif, achèvent en ce moment de prendre leurs derniers contours. Je le répète : c'est un bon moment pour l'amateur. Étant donné que notre diplomatie nous confine de plus en plus, pour ce qui concerne l'Orient, dans ce rôle

non absolument dépourvu de plaisirs, tâchons d'en profiter le plus possible. Faisons comme notre Quai d'Orsay, approchons nos fauteuils et contemplons les démolisseurs.

Faut-il l'avouer? La politique anglaise, cette politique instable, vissée à Athènes, puis à Constantinople, puis à La Mecque, puis à Angora, puis derechef à La Mecque, ne semble guère avoir d'autre mérite que l'activité. C'en est un, à condition pourtant que cette activité réponde à un ordre quelconque. Or, il faut bien l'avouer, depuis qu'ils se sont immiscés jusqu'à la moelle dans la politique proche-orientale, les Anglais, affolés par le sentiment de leur intérêt, un intérêt ressenti à l'anglaise, c'est-à-dire d'une façon cuisante, exclusive, n'y ont guère introduit que de la déraison.

Que de révolutions, emboîtées les unes dans les autres ou se chevauchant l'une l'autre cahin-caha, nous contemplons de Constantinople à Caboul! Pauvre Orient, où rien ne devait changer, suivant la formule, mais où toutes choses se sont transformées au point de devenir méconnaissables! Avec de l'exagération, une exagération pourtant moins forte qu'on ne pourrait croire, le proche Orient passe par des phases de décomposition, très semblables à celles que nous subissons nous-mêmes en Occident. Voyez plutôt : en Palestine, dictature juive du commissaire britannique ; en Transjordanie, dictature arabe d'Abdullah, fils du roi Hussein du Hedjaz ; en Mésopotamie, en Irak plutôt, pour nous conformer à la terminologie récente, autre dictature, celle de Feyçal, la première comme la seconde appuyées par la cavalerie de Saint-Georges et l'aviation britannique ; en Turquie, dictature démocratique, laïque et nationaliste de Mustapha Kemal ; en Perse, autre dictature, nationale aussi et aussi à tendance républicaine ; en Grèce, dictature toujours, celle du leader républicain. Bref, en dehors de deux ou trois petits noyaux de traditionalisme, — et encore un traditionalisme sur lequel il ne faudrait pas trop insister, tel que l'iman Yaya dans le Yémen, si désagréable à bien des gens, tels que les Wahabites, tels que les Druses, tels que l'émir d'Afghanistan, — tout a été balayé en quelques années de ce qui composait l'armature de la civilisation politique à travers cette région immense où tant de berceaux d'empires ont jadis trouvé place.

Tels sont les résultats de deux ou trois impérialismes, au premier rang desquels figure l'impérialisme anglais. Libre à des écervelés d'admirer ces décombres. Quoi! Parce que les marchands de Sheffield et de Manchester ont conquis les Indes, il y a de cela cent cinquante ans, il faut que tout l'espace intermédiaire subisse ce prodigieux déblayage! Quelle disproportion du but poursuivi aux

moyens employés ! Quelles contradictions dans ces moyens ! Ah ! la politique anglaise ne pratique guère l'économie des forces. Rien de moins élégant, rien de plus grossier, que ces manœuvres bruyantes, incompatibles entre elles, dont le résultat est d'affoler l'opinion mondiale et de disloquer tous les quinze jours (j'exagère à peine) un équilibre si malaisément établi.

Le dernier épisode de ce démembrement du passé (épisode dont il n'est pas dit que les répercussions seront mauvaises pour nous), la déposition du calife, nous avertit une fois de plus que le séisme déchaîné par les ambitions anglaises garde en réserve pas mal de secousses et qu'il est imprudent de se prononcer dans un sens ou dans l'autre.

On a écrit depuis un mois nombre de sottises à cette occasion. En tant que Français, le maintien ou le renvoi du calife, en quoi cela peut-il nous émouvoir? A première vue, cette dislocation de la puissance musulmane semble plutôt devoir profiter aux maîtres de l'Afrique du Nord. N'exagérons rien. Une multitude de schismes bariolent la tunique du Prophète, trop largement étalée de Mogador à Kachgar et de Serajevo à Sierra Leone pour que, depuis tant de siècles, elle n'ait pas subi de déchirures ou de rapiéçages : chiits, sunnits, tout ce monde divers prie à gauche et prie à droite. Pourtant le sultan de Constantinople jouissait d'un énorme prestige en long et en large de l'islamisme. La femme d'un ambassadeur, à laquelle un séjour dans la capitale de la Turquie avait valu je ne sais quelle décoration d'Abdul-Hamid me racontait qu'au cours d'un voyage à travers le Maroc ce talisman lui avait beaucoup servi : dès qu'ils s'apercevaient de sa « distinction », les chefs arabes s'inclinaient très bas devant elle et vénéraient positivement son joujou.

Cette vénération éparse a-t-elle empêché, au cours de la guerre, les musulmans d'obéir, contre le calife, à leurs obligations politiques respectives ! Non. Pas plus que les convictions catholiques des Français, ou des Irlandais, ou des Bavarois, ou des Hongrois, ou des Italiens ne les ont empêchés de se battre et de se détester. Peut-on se haïr davantage qu'entre Italiens et Croates? L'importance de la religion doit s'évaluer en pareille matière avec une certaine prudence. Si j'ai choisi l'exemple du catholicisme, c'est que le catholicisme offre l'image la plus parfaite de la centralisation. Les vagues salamalecs du croyant vis-à-vis du calife ne sont qu'une ombre, un souffle à côté de l'obéissance due par le catholique au successeur de saint Pierre. Il est vrai que durant les hostilités, Pie X, Benoît XV sont restés neutres, tandis que la Turquie prenait rang et figure de belligérant. Au temps où le pouvoir temporel florissait et où les papes prenaient

parti dans les querelles guerrières, cela empêchait-il la conscience catholique de s'épanouir?

Restons sceptiques sur les conséquences possibles du geste turc. On a fait remarquer que le califat n'en était ni à sa première émigration, ni à son premier schisme, ni à sa première défaillance. Est-il même nécessaire qu'il y ait un calife? Il paraît qu'on peut s'en passer. C'est fort possible et, pour ma part, je n'y vois aucun mal. De braves gens ont adjuré les Turcs, renommés depuis toujours en Islam pour leur impiété, d'y regarder à deux fois avant de priver leur influence d'un pareil fleuron. A l'estimation des intéressés, il ne doit pas valoir grand'chose, du moins en tant que force de rayonnement. Qui a raison, des publicistes français, qui s'échauffent sur l'héritage de Mahomet, ou des Turcs fanatiques pour qui le califat individuel cesse d'avoir toute raison d'être? Après tout, ce fameux califat ne les a préservés ni des attaques d'Hussein, ni des incursions des troupes égyptiennes, indoues, algériennes, marocaines. Alors? Quant à son utilité intérieure, elle pourrait bien être négative.

Du train où vont les choses, le califat s'apprête d'ailleurs à faire ses preuves, car depuis qu'il n'y a plus de calife, il y en a trop. Même en admettant que la déposition de Mahomet V ait été canonique, nous avons pour compte Abd-ul-Medjid, qui se rebiffe contre le vote des kémalistes et qui hume l'air d'Europe avant de choisir un domicile. Nous avons aussi le roi Hussein, le Malik, sacristain de La Mecque et de Médine, homme à tout faire de M. Lawrence, oxfordien, et de lord Curzon, révolutionnaire. Cela fait au moins deux pour aujourd'hui. De quoi demain sera-t-il fait? De trois, de quatre califes peut-être. La Grande Assemblée d'Angora se prétend investie collectivement du titre.

On peut se demander, en présence d'une pareille débandade, si les calculs d'Auguste Comte touchant l'Islam sont en train de se vérifier. Cela n'est pas sûr. On peut se demander aussi quelle attitude la France, « puissance musulmane », doit adopter en face de ce pullulement. Nul doute que, pour le moment, nous n'ayons intérêt à être gentils avec Abd-ul-Medjid. Lui offrira-t-on une île tunisienne? Le geste serait assez politique.

Cependant, maintenons toutes les réserves. Cette crise de l'Islam ne correspond pas qu'à des faiblesses. Elle répond aussi à une fermentation, particulièrement vive en Tunisie. Sous la pression de certains agitateurs, probablement payés par Moscou, nous avons dû reconnaître à l'indigénat des droits nouveaux. La victoire kémaliste, l'indépendance égyptienne, tout cela exalte les cervelles musulmanes. On doit se demander s'il est bien expédient de contribuer peut-être

à une recrudescence de cette exaltation, en installant à portée de la main du nationalisme nord-africain cette excitation de tous les instants que serait un calife fait sur mesure.

Pour le moment, à supposer qu'Abd-ul-Medjid acceptât une proposition de ce genre, le danger est nul. Lié par la reconnaissance, la timidité et le besoin, le banni d'Angora servirait activement nos desseins plutôt qu'il ne les contrecarrerait. Mais l'avenir, qui oserait en répondre? Le calife de Constantinople n'a pu agir sur les volontés nord-africaines, précisément parce qu'il était, à Constantinople, loin d'elles. Supposons un autre calife, le fils peut-être d'Abd-ul-Medjid, gagné à une propagande rivale de la nôtre. La chose n'a rien d'impossible. Dernièrement, n'avons-nous pas eu avec le bey des difficultés assez graves? Rien n'en paraît subsister pour le moment. Isolé, désavoué, le bey n'a pu tenir le coup. Sa tentative de rébellion prouve son innocence. Il n'avait pas mesuré son geste.

Avec un calife nationaliste à ses portes et, qui sait? à sa dévotion, les chances de réussite d'un bey antifrançais seraient plus grandes. On objectera qu'un bey francophobe, manœuvré par un Hussein quelconque, serait aussi redoutable. Savoir. La Mecque est loin. On fera observer qu'un calife, logé par nous, installé sous le feu de nos batteries, ne pourrait être que notre collaborateur. Ce n'est pas l'avis de Kemal, puisqu'il le renvoie et n'en veut pas, même comme prisonnier.

Ne nous emballons donc pas outre mesure sur ce point. S'il paraît bien, en définitive, assez adroit d'accueillir noblement le présent, ne nous dissimulons pour l'avenir aucune des conséquences possibles d'une installation califale sur la côte africaine. L'Islam existe, nous avons des millions de sujets musulmans, nous devons donc avoir une politique tendant à écarter de nos possessions musulmanes les intrigues étrangères qui pourraient les corrompre. Cela dit, méfions-nous de l'Islam qui élève entre nous et ses adhérents une barrière terriblement haute.

J'ai déjà protesté plusieurs fois ici contre une interprétation trop islamique de l'expression *la France, puissance musulmane*. Elle n'est exacte que dans la mesure stricte où la civilisation française, chrétienne, domine par la force la civilisation issue de Mahomet. Plus que jamais cette mise au point est de saison avec la querelle du califat. Si la conclusion du vote kémaliste devait être une réviviscence chez nous de la mystique musulmane, ce serait déplorable à tous égards. Le salut de notre expansion africaine serait beaucoup mieux assuré par un déclin sans phrases de cette doctrine exclusive, jalouse, retardataire. Renan a écrit là-dessus des pages bien fortes.

Il serait impolitique évidemment d'entreprendre une croisade

contre l'Islam. Il ne le serait pas moins de lui fournir des armes. Sous ce point de vue, notre administration coloniale a commis des bévues, en favorisant par exemple l'expansion du mahométisme parmi les peuplades fétichistes du Soudan. Le nègre païen se laisse mener docilement. Le nègre musulman se ferme à toute pénétration intime. Certains fonctionnaires favorisent pourtant cette déchéance par un anticléricalisme obtus. Quelle erreur !

De toutes les religions existantes, l'islamisme est la seule où le christianisme ait peine à mordre. Même dans les pays d'occupation européenne, les conversions des musulmans au christianisme comptent si peu qu'autant vaut n'en pas parler. Pourtant l'avenir lointain, l'avenir sérieux, l'avenir qui compte, de notre installation en Afrique ne saurait guère s'accommoder d'un mahométisme incandescent. Avec une patience inlassable, les Pères Blancs, qui ont éprouvé sur ce terrain tant de graves mécomptes, essaient de fonder des villages d'Arabes chrétiens, loin de toute contamination, en faisant marier leurs recrues, ordinairement des enfants trouvés, entre elles et en les groupant dans des centres spéciaux. Un gouvernement, qui aurait le sens de la civilisation occidentale, favoriserait cette initiative de tout son pouvoir. Il parlerait moins de la France « puissance musulmane », expression équivoque, à double tranchant. Il se méfierait de l'Islam.

Le bannissement d'Abd-ul-Medjid, la proclamation de Hussein, les prétentions de la Grande Assemblée à incarner collectivement la dignité califale, toutes ces conséquences des pratiques révolutionnaires anglaises nous obligent à réagir au jour le jour sans tenir trop compte des détails, de l'éventuel, du relatif. Pourtant ce relatif existe, ce détail a son prix, cet éventuel peut devenir menaçant. Qu'on accueille Abd-ul-Medjid, mais en l'accueillant, qu'on estime à sa valeur, qui n'est pas infinie, la dignité qu'il transporte avec lui et qu'on songe un peu à ses explosions possibles.

René Johannet.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Ce qui plaît, dans le récit du voyage que M. Abel Bonnard a fait *En Chine*, en 1920 et 1921, c'est un mélange exact d'art et de raison. Qui ne se souvient des éclatants débuts de M. Abel Bonnard, voilà bien une vingtaine d'années? Il était, en prose, un poète effervescent ; il était, sans mesure, enthousiaste et lyrique ; son style étincelait d'images, et les épithètes s'y multipliaient par un éblouissant scintillement... Or, voici un langage vrai, assagi, sobre et robuste. Est-ce M. Abel Bonnard qui a mûri, et qui s'est discipliné? Ou bien, aveuglés par les feux d'artifice des dadaïstes, même repentis comme M. Paul Morand, sommes-nous devenus plus difficiles à étonner? Il y a de l'un et de l'autre, sans doute. Mais surtout du progrès de M. A. Bonnard. On aurait pu croire que ce disciple de Chateaubriand et de Loti allait, comme eux, promener son âme nostalgique de crépuscule en crépuscule, et nous offrir une collection de « couchers de soleil ». Mais non. C'est un esprit curieux, une intelligence à coup sûr ornée, et très riche en souvenirs du passé, mais prompte à s'intéresser au présent, et attachée à deviner l'évolution prochaine du peuple chinois, qu'il a promené de Pékin à Nankin et à Hong-Kong. Il n'a point négligé les « impressions », ni le pittoresque. Mais il ne s'est pas laissé envahir par eux. Il a voulu être objectif. Il s'est efforcé d'être un psychologue, un politique, presque un économiste. Aussi nous a-t-il donné un livre très dense, plein d'enseignements, et que les artistes ne seront pas seuls à aimer.

Ce fut un beau voyage, en un vilain temps. C'est-à-dire au temps où la Chine du Nord et la Chine du Sud se battaient. M. Abel Bonnard a vu le règne de la force s'instaurer dans l'Empire des sages et poètes. Il a vu des troupes en marche ; des soldats assez mous et poussifs quand il s'agissait de combattre, mais très lestes à l'heure du pillage. Il a vu les efforts des bolchevistes pour s'insinuer, ces pathogènes, dans la vieille Chine patiente et pacifique. Il a même redouté leur succès. Seulement, depuis que M. Bonnard est revenu, deux ans et plus ont passé. Le microbe bolcheviste a beaucoup perdu de sa virulence. De ce fléau, la Chine semble épargnée. Mais enfin, ce sont les débuts de la République. Étrange République, en vérité, et qui, peut-être, se combinera profitablement avec un utile résidu des institutions impériales. Pour l'instant, au lieu d'un Empereur, de quelques favoris et d'une hiérarchie bien surveillée de fonctionnaires, pour épuiser les ressources de la Chine, on trouve une foule d'attablés, avides, toute une vermine... M. Abel Bonnard a l'air de trouver ce spectacle triste et répugnant. A-t-il tort?

Donc, il a visité Pékin, la ville orientée selon les quatre points cardinaux, régulière, démesurée, monotone, mais baignée dans une douce lumière. Il a regardé cette foule, où les enfants seuls ont une expression vive et personnelle qui disparaît promptement, si bien que tous les visages et, sans doute, toutes les âmes se ressemblent. Il a parcouru les ruelles, visité les boutiques des artisans qui, avec une habileté étonnante et aussi peu d'invention qu'il est possible, fabriquent de petites merveilles semblables aux petites merveilles qu'on fabriquait il y a des siècles, cages d'insectes, bijoux faits de plumes de martins-pêcheurs. Il a vu le Temple du ciel, dans un parc de thuyas et de sophoras, où naguère l'Empereur officiait pour que les récoltes fussent belles. Il est remonté jusqu'à la grande muraille, qui escalade les montagnes et rampe dans les vallées ; il a vu les tombeaux des Ming, et il nous conte l'histoire du terrible empereur Tsin-Che-Hoang-Ti, travailleur extraordinaire, qui fut pris de l'étrange lubie de ne pas vouloir mourir. Les magiciens ne purent le satisfaire. Il se résigna. Les chars qui suivaient son cercueil étaient chargés de poissons salés. Ainsi, on ne sentait pas la puanteur de son cadavre. Il fut enseveli, avec ses trésors et ses femmes, dans une cité souterraine ; et on mura dans la dernière galerie les ouvriers qui avaient creusé ce tombeau géant. Et cela se passait au troisième siècle avant notre ère. Depuis lors, des voleurs ont tout pris.

M. Abel Bonnard s'est promené dans la campagne du Pe-tchi-li, dans une carriole qui cahotait durement. C'est une plaine grise et morne. La famine menaçait alors les paysans, parce qu'il n'éta

pas tombé assez de pluie. Mais on attendait avec résignation la mort de milliers d'hommes parce qu'en Chine on craint de s'opposer aux fléaux naturels, qui sont peut-être un effet de la prudence des dieux. Les enfants, pourtant, ramassaient de l'herbe aux talus des chemins de fer : provision d'hiver.

Puis, il a remonté le Yang-Tsé-Kiang sur une canonnière anglaise dont la machine avait peine à vaincre les remous du fleuve. Il a vu des villages. Il a rêvé à la vieille Chine. Comme il a bien fait de ne pas nous effrayer avec les « mystères » de l'âme chinoise ! Il y a des voyageurs qui, partout, ne voient que mystères à faire frissonner. C'est faute de bien regarder et de réfléchir. L'âme chinoise n'est pas si mystérieuse : elle est secrète, rusée, et le cerveau chinois, qui n'obéit pas autant que le nôtre au principe de contradiction, accueille volontiers et hospitalise des idées qui nous paraissent inconciliables. C'est ainsi qu'une pensée chinoise se nourrit à dose égale de la sagesse de Confucius, des enseignements idéalistes du bouddhisme, et des croyances superstitieuses du laoïsme. Pour le reste ils sont des jaunes méfiants. N'est-ce pas leur droit?

En tout cas, entre eux et nous, il existe, dit M. Bonnard, plus d'affinités qu'on ne croit. « Les deux nations ont le même fonds agricole, le même goût de la politesse, la même finesse de sentiments, la même aversion pour une grossière charlatanerie. » Ce qui nous manque pour conquérir en Chine une grande influence, c'est de pouvoir dépenser autant d'argent que l'Amérique, par exemple. Nous compenserions cette faiblesse par la qualité des hommes que nous y enverrions. Ainsi, les médecins français, quand ils sont de véritables savants et éventent les pièges que les clients ou les étudiants leur tendent, finissent par inspirer un profond respect. Mais aucune action, jusqu'à maintenant, n'est aussi efficace que celle des missionnaires. Sur son chemin il a rencontré des jésuites, dans leurs collèges, des lazaristes, des pères maristes ; des jésuites, aux grandes villes. Les autres dans des coins perdus. Il a rendu hommage à leur dévouement merveilleux. Quelques pères lui ont conté des histoires chinoises. Celle de la marmite est bien divertissante. On lui a dit des proverbes chinois. Il a retrouvé, sous une forme presque identique, la boutade du misogyne Schopenhauer, sur les femmes à longs cheveux et à idées courtes. Ailleurs, il a copié des traductions de poèmes ; et en voici un qui me paraît absolument exquis

Ma servante s'éveille : Maître, il est grand jour. Levez vous : voici le bol et le peigne. L'hiver vient et l'air du matin fait frissonner. Il ne faut pas qu'aujourd'hui Votre Honneur se risque dehors. — Mais quand je

reste chez moi, personne ne vient me voir. Que ferai-je, dans la lenteur des longues heures? Je mettrai mon fauteuil à l'endroit où donne un faible soleil, et là j'aurai du vin chaud et les livres des poètes.

M. Abel Bonnard a visité ensuite Nankin, Chang-Haï, Canton, cité moderne et vulgaire, Macao, Hong-Kong ; et il s'en est revenu parmi des étudiants qui venaient en Europe chercher un peu de notre science. Il a songé ; et il nous confie en un dernier chapitre le résultat de ses méditations sur la Chine, *grand pays de prose*, à fond pratique, positif, hanté par le désir de la félicité matérielle. Les Chinois sont trop attachés au détail des choses, et s'y perdent : de là, l'apparence tortueuse de leur politique. Parfois, au contact du dangereux Occident, ils se laissent entraîner à des spéculations déréglées. Les voilà partis maintenant pour l'action. L'Asie se transforme ; « la vieille Asie merveilleuse où ses conquérants se faisaient dire des vers » est près de périr... Que nous ménage une Asie unifiée peut-être bientôt contre l'homme blanc?...

L'univers se décompose. Mais dans ce désordre, le plus grand de l'histoire du monde, c'est encore, dit M. Abel Bonnard, « la France qui garde le mieux, dans quelques individus isolés, la tradition d'une pensée réellement libre... » Ainsi, c'est encore par elle que le monde peut-être sauvé? Nous le pensions bien.

*
* *

M. Antoine Rédier, en écrivant la *Guerre des femmes*, a d'abord cherché à servir, avec une humble ferveur, une mémoire admirable. Il a pleinement réalisé son dessein, et l'œuvre est excellente. Malgré son titre, M. Rédier ne nous conte qu'un épisode, entre toutes les actions héroïques accomplies par les femmes, pendant la guerre, dans les régions envahies. Il conte, d'après des témoignages sûrs et après une sorte de pèlerinage aux lieux où elle a passé et où l'on se souvient d'elle, les merveilleuses aventures de Mlle Louise de Bettignies. Il est historien ; on dirait volontiers hagiographe.

Mlle de Bettignies était née en 1880 ; elle est morte à Cologne le 27 septembre 1918. C'est là que les troupes anglaises, en février 1920, lui rendirent les honneurs funèbres, quand son corps fut ramené en France. Au mois d'octobre 1914, quand les Allemands se fixèrent à Lille, Mlle de Bettignies vint rejoindre sa famille à Saint-Omer. Elle passa par Flessingue et l'Angleterre. A Folkestone, les officiers anglais qui interrogeaient les évadés furent frappés de l'intérêt et de la clarté des renseignements qu'elle leur fournit sur l'armée

occupante. Ils remarquèrent qu'elle parlait couramment l'anglais et l'allemand. Ils lui proposèrent de retourner aux pays envahis, et d'y organiser pour eux un service d'informations militaires. Après une légère hésitation, elle accepta.

Ce qu'elle accomplit, jusqu'au mois de mars 1916, où elle fut condamnée à mort par un tribunal allemand siégeant à Bruxelles, est prodigieux. Sous le pseudonyme d'Alice Dubois elle créa tout un réseau d'espionnage : elle choisit ses complices parmi les fonctionnaires, les garde-voies, les paysans. Elle ne livra aucun d'eux, malgré les menaces de ses juges. Elle passa la frontière hollandaise presque toutes les semaines, imagina, pour dissimuler ses rapports, extraordinairement précis, circonstanciés, des ruses étonnantes ; elle trompa la méfiance des Allemands pendant des mois à force d'audace, de bonne humeur et de finesse. Son meilleur lieutenant, Mlle Léonie Vanhoutte, qui avait pris le surnom de Charlotte, vit toujours ; elle a été, comme elle, jugée, condamnée, déportée en Allemagne. C'est par elle surtout qu'on connaît les prouesses et le courage de Mlle de Bettignies. Mais ses dépositions ont été contrôlées, et un jour on connaîtra, par le dépouillement des documents anglais les services rendus par l'héroïne à la cause des Alliés.

Autour d'elle et de Charlotte, M. Rédier a reconstitué des silhouettes, pittoresques ou touchantes, de braves hôteliers flamands, qui la servaient aux frontières, et aussi quelques silhouettes abominables d'Allemands. Peut-on savoir qui est le plus haïssable des policiers Goldsmith et Rotselaer, du président Stoëber, de son geôlier, Dürr, ou de l'odieuse frau Ruge, gardienne du camp d'internés de Siegburg?

Von Bissing lui avait fait grâce. Mais au camp de Siegburg elle subit un si horrible traitement qu'elle mourut, à la suite d'une opération tardive, exécutée dans les conditions les moins favorables, sans aucune précaution antiseptique, toujours fière et résignée. « En soldat, » dit M. Antoine Rédier

A titre posthume, Louise de Bettignies a reçu des Anglais la médaille de guerre et la croix de l'ordre de l'Empire britannique ; de nous la croix de guerre et la Légion d'honneur. Mais, dit son biographe, « les hommages officiels sont froids ; et la mémoire de Louise de Bettignies, qui méritait l'amitié de la foule, n'est pas satisfaite. » Grâce à M. A. Rédier, elle le sera sans doute. Son livre est profondément dramatique ; et on le sent si sincère !

***

Notre-Dame de la Sagesse?... C'est une lecture à devenir un peu fou. M. Pierre Dominique le prévoyait bien. Il a astucieusement mêlé

les forces sympathiques et les raisonnables ridicules, les demi-fous et les demi-sages, les croquis d'humour où l'on devine qu'il veut nous enseigner des vérités, et des scènes de frénésie... On est halluciné. On se tâte le pouls ; on se presse le front...

Cela se passe à Villejuif où est hospitalisé, sur la demande de ses parents, un mystique, pas beaucoup plus malade que Dostoïevsky ou, sur ses vieux jours, Tolstoï, assurément moins dangereux que Lénine, pour ne prendre nos exemples qu'en Russie ; un certain Thibaut qui, avant d'être enfermé, distribuait aux pauvres tous ses biens, et cela a fort inquiété ses héritiers. Bref, le voilà à l'asile. Il est fort doux ; il cultive un petit jardin ; il attend, dans un sourire, que le genre humain soit enfin libéré de ses chaînes, et que le bonheur étende ses ailes sur le monde. Il a écrit un petit ouvrage où ses idées sont condensées, ou délayées, on ne sait trop, en style lyrique, imagé, brûlant.

Or l'interne qui l'observe, et compte même écrire sur lui sa thèse, Bour, a près de lui, à Villejuif, ce qu'on est, depuis quelques années, convenu d'appeler une petite amie. C'est Margot. Margot est du peuple. Margot est sentimentale ; et Bour, de ce point de vue, ne lui donne pas toute satisfaction. Elle lit le manuscrit de Thibaut, qui la trouble ; elle cherche à approcher le fou ; elle lui parle, pardessus les haies, pendant qu'il soigne ses roses ; et comme il la rabroue, elle devient tout à fait amoureuse de lui, et fanatique de ses doctrines. On se demande comment Bour, dont c'est l'état, n'aperçoit pas les premiers troubles cérébraux de Margot, et les signes précurseurs de la contagion démentielle. Bour s'imagine que Margot lui est indifférente. Mais il l'aime ardemment ; et il va souffrir.

En effet, Margot n'a plus qu'un désir : faire évader Thibaut, en qui elle voit une victime des cupidités de ses parents et de la psychiatrie. Elle y parvient, avec la complicité d'un camarade anarchiste, admirateur, comme elle, de Thibaut, et à l'occasion des réjouissances du 14 Juillet, qui font se relâcher la surveillance à Villejuif. Une véritable scène de Poë, ce 14 Juillet à Villejuif, où l'on voit un bouc symbolique foncer à coup de cornes sur les internes, les médecins et les infirmiers ; où l'interne Varlot devient lui-même tout à fait fou... On en arrive à souhaiter la rapide fuite de Margot et de Thibaut qui semblent seuls avoir conservé une lueur de bon sens dans ce pandémonium... Ils s'échappent.

Thibaut, une fois libre, organise la révolution. Margot traîne la misère auprès de lui, extasiée. Et c'est bien vainement que le pauvre Bour tente de la reconquérir. Quels sont les attraits de ce bourgeois sensé, à côté de ceux d'un camarade anarchiste? La révo-

lution éclate, — quelques scènes de rue habilement contées, — elle est vaincue ; Margot meurt. Thibaut, tout à fait allègre, déclare qu'il est minuit quarante-sept et que la nouvelle ère commence. C'est alors que nous nous persuadons qu'il est véritablement fou. Car, jusqu'à la dernière ligne de son livre, M. Dominique s'amuse de nous.

Et c'est cette dernière ligne qui fixe notre interprétation de son livre fort curieux. Il n'a point voulu dire que nous méconnaissions les vrais sages, et que nous, raisonnables, ou qui nous flattons de l'être, soyons simplement des sots. Il enseigne, au contraire, que lorsqu'on a, par chance, mis la main sur un mystique anarchiste, il faut avoir grand soin d'écarter de lui les âmes faibles, et le tenir bien enfermé.

On respire !

* * *

Le groupe de quatre, cinq amis, quand vous aviez vingt ans... Vous rappelez-vous? Essayer de chercher maintenant, ce qu'ils sont devenus, celui-ci, celui-là, et cet autre. Où sont-ils, Vierge souveraine?... Je pense que M. René de Weck qui avait, un an avant la guerre, publié un volume de poèmes, et dont voici le premier roman, s'est livré, à travers ses souvenirs, à cette « queste » mélancolique. De là, ce livre, *Jeunesse de quelques-uns*, tout plein de jolies, de fines qualités, et dont chacun de nous peut trouver, en lui-même, le symétrique.

Cela se passe à Fribourg, calme cité universitaire. On fait la connaissance de Claude Vaillant, qui scandalise un peu, avec ses cheveux longs, son pantalon à la hussarde et son veston de velours. Il est le fils du docteur Vaillant, un libre-penseur fort âcre. Le fils, par réaction, penchera vers l'Église, la mystique et la poésie franciscaine... Ce grand esbrouffeur, qui rêvera de beaux romans et ne les écrira point, finira fonctionnaire, au crochet d'un pauvre diable dont il partagera la table et les rentes, après lui avoir, quelques mois, pris sa femme. Vilain, ce Claude. Paresse ; mollesse. Nous en avons connu cinquante de ce modèle.

Un peintre, Henri Bérard. L'homme qui cherche sa technique, qui cherche sa vision. Ces gars-là la cherchent, la trouvent, la perdent vingt fois avant de mourir. Ils gagnent peu d'argent. Celui-ci réussit à demi ; Paris ne lui vaut rien. Paris brûle les médiocres. Dans son pays, il se case. Il ne lui faut qu'une toute petite place.

Un autre artiste ; un peintre de vitraux. Une âme pure. Un beau

jour, il s'imagine qu'une gamine l'aime. Un mot mal compris, mal entendu... De ces malentendus-là, on meurt. Langer, qui n'avait jamais songé à la petite, se met à l'adorer. Quand elle se marie, il se tue. Dans un groupe d'amis, il y a presque toujours l'homme du drame. Langer est cet homme-là.

Et puis, Jean de Gady, de petite fière noblesse. C'est le plus intéressant, celui que M. de Weck suit de plus près et qui lui ressemble, probablement, comme un frère. Il veut être poète. Après une aventure d'amour à Fribourg, avec une petite pecque dont il a failli être dupe, il va à Paris. Débuts difficiles. Premiers succès. Une brave petite femme qui travaille, Fernande, l'encourage. Il va être heureux, d'un bonheur non point éclatant, mais doux. La guerre éclate ; que fera ce citoyen? Restera-t-il correspondant de journal, bien à l'abri, au milieu de la France armée?... Fernande, instinctivement, se détache de lui. Mais il s'engage. Fernande rit et pleure de joie.

Ce n'est pas un roman. Ce n'est pas composé. Ce sont des mémoires ; avec la marche incertaine, les fautes de proportions de... la vie même. Mais il y a de la délicatesse et de fines observations le long de ce livre vécu, dont on peut attendre la suite. Car Jean de Gady, assurément, n'est pas mort.

Robert Kemp.

LES BEAUX-ARTS

RONSARD ET SES MUSICIENS

Comme la poésie grecque, la poésie du moyen âge est une poésie chantée, inséparable de la voix et, souvent, de la personne même du chanteur. Jamais un trouvère n'a conçu un poème qui fût séparé de sa mélodie. Vers et chant grandissent à la fois. Les Francs avaient leurs *scôpas* qui s'accompagnaient de la harpe ; les guerriers chantaient et composaient. Longtemps même on a soutenu que nos chansons de geste n'étaient que des cantilènes lyriques et épiques cousues l'une à l'autre ; on les chantait avec accompagnement de vielle jusqu'au jour où, la musique ayant disparu, la versification se compliqua. Les Bretons possédaient des récits où la prose déclamée alternait avec les vers chantés au son monotone de la *rote*. A la même époque naissaient les chansons à danser et les chansons de toiles, que les femmes chantaient en filant : ce fut l'origine de nos romances dont les agencements divers devaient donner naissance aux rondeaux, virelais, pastourelles et ballades.

Au quinzième siècle, le lyrisme est encore en grande partie tributaire de la musique, comme il ressort des admirables études que vient de lui consacrer Pierre Champion (1). L'érudit chartiste note très bien qu'au temps d'Alain Chartier il ne faut pas s'imaginer un poète autrement que comme une sorte de musicien de cour. Poésie, musique

(1) Pierre Champion, *Histoire poétique du quinzième siècle*, 2 vol. Édouard Champion, Paris, 1923.

et danse restent étroitement associés. Le poète doit être « aussi bien chantant que disant ». Complaintes et rondeaux se chantent au son de petites orgues, de violes, de harpes, de cors et de flageolets, de binious et de tambourins (c'est l'orchestre qui fait danser le duc de Guyenne).

Adieu chansons que voulentiers chantoye,

dira maître Alain ; et noble homme Jean Régnier, natif d'Auxerre, habile sur l'orgue et sur la flûte, prendra congé de la musique qui fit la joie de sa vie, maintenant qu'il est prisonnier des compagnons de la feuillée :

Adieu mes orgues qui sont belles,
Adieu, or adieu vous commant ;
Adieu fleustes, adieu vielles,
Adieu ung chascun instrument
Que je tenoye chièrement
Pour mon trésor et ma montjoye ;
Adieu vous dy présentement!

La tradition de la vie nomade des jongleurs est encore maintenue. Le harpeur Pierre Chastellain dit Vaillant fait revivre la lignée des misérables musiciens du Nord de la France, vagabonds chanteurs aux mains si agiles sur la harpe que toute cette littérature du début du quinzième siècle semble presque le prolongement d'une école de musique.

Amours, instruments et musique
Tout mon bien ont préoccupé.
. . . . . .
Tout le temps qu'en amour joye eux,
Tous dis en musique musay
Pour avoir le cueur plus joyeulx
Et a ma herpe m'amusay :
Maintenant les dois camuz ay.
Qui mieulx chante et de herpe joue
A mesgre dos et flasche joue.

On sait que Charles d'Orléans fut dès sa jeunesse beau parleur et bon musicien. Comme sa mère, il jouait de la harpe et il rapporta de l'exil d'Angleterre un livre de chansons notées. Harmonie, sentiment musical, chantante facilité, c'est le caractère de ses compositions : ce sera, pour la même raison, celui des compositions de Ronsard. Et quelle existence musicale que celle de l'auteur des trente-quatre mille cinq cent soixante-quatorze vers du *Mystère de la Pas-*

sion, Arnoul Gréban, organiste de Notre-Dame et maître des enfants du chœur ! L'œuvre de Gréban est une œuvre musicale et littéraire à la fois : l'orgue, les intermèdes et les chants font du *Mystère de la Passion* une sorte d'oratorio, les vers sont parsemés de ballades, de rondeaux, de pastourelles et de motets (l'accompagnement musical est malheureusement perdu). Les rapports les plus amicaux sont établis entre poètes et musiciens. Jean Molinet, dont le goût pour la musique était vif, a célébré en ses vers le musicien flamand Anthoine Busnois et, plus pompeusement encore, le fameux Jean Ockeghem pour lequel il rédigea une épitaphe latine et une épitaphe française. Une autre fois, il évoque plaisamment tous les instruments de musique connus :

Sonnez tabours, trompes, tubes, clarons,
Flustes, bedons, symphonycs, sebelles,
Cymballes, cors, doulx manicordions,
Décacordes, choros, psalterions,
Orgues, herpes, naquaires, challemelles...
Chantez, nottez, deschantez, gringotez,
Petits enfans qui sçavez contrepoinct...

Ces indications, trop brèves pour un si riche sujet, suffiront à montrer que Ronsard et la Pléiade n'ont pas eu, comme on le croit parfois, à « ramener » l'attention sur la musique. En souhaitant que la musique fût jumelle de la poésie, ils n'ont fait que se conformer à la tradition des siècles précédents, et c'est l'expérience ancestrale qui parle par la bouche de Ronsard lorsqu'il écrit en 1565 dans son *Abrégé de l'art poétique* : « La poésie sans les instruments ou sans la grâce d'une ou plusieurs voix n'est nullement agréable, non plus que les instruments sans être animés de la mélodie d'une plaisante voix. » Cet *Abrégé*, qui est tout autant un traité de musique qu'un traité de poésie, Arnoul Gréban eût pu le signer, et l'auteur du *Mystère de la Passion* eût reconnu ses propres aspirations dans des conseils comme ceux-ci : « Garde toujours le plus que tu pourras une bonne cadence de vers pour la musique et autres instruments. Je te veux aussi bien advertir de hautement prononcer tes vers quand tu les feras, ou plutôt de les chanter, quelque voix que tu puisses avoir, car cela est bien une des principales parties que tu dois le plus curieusement observer. » Les Muses, assure-t-il, sont lourdes d'une musique immortelle. C'est lui qui attache la lyre au flanc du poète (elle ne le quittera plus jusqu'à Musset).

Les Muses ont à leur corde
Deux tons divers : l'un accorde
A la guerre des grands rois;

L'autre, plus bas, ne s'allie
Qu'avec le luth de Thalie
Touché doucement des dois,

ce qui peut passer pour une ingénieuse annonce du majeur et du mineur. Il confesse qu'il idolâtre la musique, qui suscite tant de douces mélancolies et tant de visions mignonnes :

Que dirons-nous de la musique sainte :
Si quelque amante en a l'oreille attainte,
Lente en larmes goutte à goutte
Fondra sa douce âme toute,
Tant la douceur d'une armonie éveille
D'un cœur ardant l'amitié qui sommeille,
Au vif lui représentant
Son tout, par ce qu'elle entend.

Dans l'Ode pastorale à la mémoire de Marguerite de France, ne fixe-t-il point, pour ainsi parler, l'orchestre désormais obligé de toutes les pastorales en vers et en prose qui vont bêler pendant trois siècles? Ruisselet murmurant, bocages mélodiques, trilles (en pianissimo) des abeilles.

Puis sonnez vos cornemuses
Et menez au bal les Muses,

sur quoi l'on fait dix mille aubades à la lune.

Du flageot mélodieux.

Sensuels, voluptueux et mélancoliques, les poètes de la Pléiade ont le même tempérament musical. Ils ont hérité des vieux poètes, qu'ils ont tant honnis et tant méconnus, l'idée d'une étroite relation entre la poétique et l'harmonie, et ils ont su faire en poésie, avec les nombreuses strophes de forme nouvelle et commode dont ils furent les inventeurs, de la musique en action. Faut-il donc s'étonner si les bons musiciens du temps leur furent si favorables? S'étonner que Goudimel, Orlando de Lassus, Costeley ou Janequin aient tout naturellement mêlé ces fleurs poétiques aux fleurs de la musique vocale? Mais nul plus que Ronsard n'a été à l'honneur dans cette compétition harmonieuse, et ce n'est pas sans regret qu'Henry Expert a dû limiter à trente-deux le nombre des pièces musicales qui composent la délicieuse *Fleur des musiciens de P. de Ronsard* (1). Ce recueil, qui

(1) *La Fleur des musiciens de P. de Ronsard*, sonnets, odes et chansons à quatre voix suivis de diverses pièces à voix seule et de deux dialogues à huit,

complète par la musique une anthologie en quatre volumes, de la fleur des poésies choisies par Henri Longnon avec le goût le plus exquis, contient des pièces qui ont paru de 1552 à 1579, aux beaux jours de l'activité du poète. Le public d'aujourd'hui ne sait pas tout ce qu'il doit à Henry Expert. Grâce à lui, grâce à son érudition parfaite soutenue par son seul courage et par ses seuls deniers, l'œuvre incomparable de nos *Maîtres musiciens de la Renaissance* a pu être publiée en une collection de vingt-trois volumes qui n'a point de rivale au monde. Personne mieux qu'Henry Expert ne connaît cette période où le contrepoint connut son plus bel âge. Personne mieux que lui n'a su en faire revivre l'esprit. « Il ne faut pas oublier, note-t-il en sa préface, que, malgré l'aspect un peu rigide de son architecture contrapontale, la musique de notre Renaissance est généralement animée, souple, expressive, vivante, merveilleusement apte, par ses rythmes, ses dessins et ses accents mélodiques, à s'identifier à la poésie, et en épouser toutes les puissances. Il appartient à chacun d'en user selon son goût ; tout comme pour la lecture d'un beau poème, que l'on ne voit point chargé de signes d'interprétation, et qui, cependant, ne laisse pas de rester chose vivante, émouvante et qui nous ravit. »

Plusieurs des chansons à quatre voix de ce recueil avaient déjà été publiées par Henry Expert, mais le plus grand nombre était encore inédit. On y trouve deux sonnets mis en musique par Pierre Certon, un sonnet et l'ode à Michel de l'Hospital par Claude Goudimel, deux sonnets et une chanson par Clément Janequin ; voilà pour les « premiers musiciens de Ronsard ». Puis c'est la chanson *Bonjour, mon cœur*, du « plus que divin » Orlando de Lassus, et deux sonnets en dialogues à huit (à deux chœurs). A deux organistes, l'un de Charles IX : Guillaume Costeley, l'autre de Henri III : Nicolas de la Grotte, sont empruntées : pour le premier, deux chansons, une odelette et trois odes (dont *Mignonne, allons voir si la rose*) et, pour le second, quatre chansons (dont *Quand ce beau printemps je voy*), le *Trophée d'amour* et l'*Hymne sur la victoire de Montcontour*. Le Douaisien François Regnard fournit deux chansons et deux sonnets ; enfin voici six voix-de-villes du recueil de Jehan Chardavoine. C'est un agréable passe-temps que de comparer les différentes versions musicales qu'a inspirées à des musiciens divers une même poésie de Ronsard. La tentative en fut faite à l'un des derniers spectacles de la Petite Scène ; des nombreuses *Mignonne, allons voir* qui luttèrent à l'envi, la palme resta à la plus ancienne, à celle de Costeley.

recueillie par Henry Expert, bibliothécaire du Conservatoire national de musique. A Paris, à l'Enseigne de la Cité des Livres, 26, boulevard Malesherbes, proche la rue Royale, 1923.

Toi, Costeley, qui entre les meilleurs
Exerces le doux art d'une musique élue,
Qui sais par beaux accords accoiser l'âme émue
L'exciter assoupie, exprimer ses douleurs

(ainsi chantait Baïf), et le plus franc éclat de rire accueillit celle d'un romantique admirateur de Ronsard, encore fidèle, en ce temps-là, à la guitare italienne — Richard Wagner — qui composa en 1839, lors de son premier séjour à Paris, cette mélodie de *Mignonne*, dont il disait comiquement, quarante ans plus tard (dans *Ma vie*), que c'était une bluette dont il n'avait pas à rougir.

Le grand charme de toutes ces chansons est dans leur vocalité pure. Quatre voix leur suffisent, sans accompagnement, et quelle variété, quels accents avec si peu de moyens ; majesté de Goudimel, mélancolie de Certon, esprit de Janequin et de Costeley, mélodieuse science de Lassus, fermeté de Nicolas de la Grotte, alacrité de Regnard, plaisantes inventions de Chardavoine ; ce sont chants d'amour et de guerre, refrain de la campagne et de la ville, hymnes aux dieux et aux hommes. Tous ces chants que le seizième siècle a chantés, le vingtième a grand plaisir à les réentendre. Ce n'était pas la moins délicate façon d'honorer le quatrième centenaire de Ronsard que de publier ces mélodies et que de les faire chanter par cette *Chanterie de la Renaissance* qu'Henry Expert a formée dans ce dessein.

Qu'il soit loué, ce grand ronsardisant, le plus exquis des humanistes, et puisse son recueil trouver l'accueil qu'il mérite auprès de tous les Français qui aiment encore la poésie et le chant.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE DUC MAURICE DE BROGLIE

Il me souvient qu'un jour, dans une de ces désolantes cohues qui semblent constituer l'essentiel de la cérémonie du mariage, suivant les rites de la mode parisienne, il me fut demandé par ma voisine si le duc de Broglie faisait vraiment des travaux de valeur. Il y a de cela quelque quinze ans, et le jeune duc était entré depuis peu dans la voie qui vient de lui ouvrir les portes de l'Académie des sciences. Cette consécration n'a pu manquer de lui rallier les suffrages de toutes les personnes de son monde qui, jadis, avaient pu trouver certainement un peu singulier ce penchant pour la vie de laboratoire, avec tout ce qu'elle comporte, à un degré plus grand encore que les gens du monde ne peuvent l'imaginer, de travail manuel et de docilité aux caprices de la matière.

Le duc de Broglie, qui est le chef d'une des plus illustres maisons de France, est un des premiers physiciens français de ce temps. Je dirais même le premier si les classements de ce genre, entre des personnes dont les travaux sont, en général, d'ordres différents, n'avaient quelque chose de factice. C'est à coup sûr un des physiciens dont la notoriété mondiale est la plus solide. La Société de physique de Londres voulant faire appel à un savant étranger pour prononcer, à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation, une conférence solennelle, vient de faire appel, à l'exclusion de tout autre, au duc de Broglie (elle n'avait même pas attendu qu'il fût membre de l'Institut!). Il y a là un hommage qui doit avoir pour nous d'autant plus de prix que, grâce à l'étonnante et féconde activité déployée dans les laboratoires anglais et américains,

grâce à la bonne gestion, au nombre et à la diffusion de leurs périodiques scientifiques, les Anglo-Saxons ont une fâcheuse tendance à considérer qu'il n'y a de physique qu'anglo-saxonne. De hautes exceptions mises à part, ils ignorent absolument, loyalement, ce qu'on fait ailleurs.

Il eût donc été bien facile au duc de Broglie de choisir son fauteuil dans la section de physique de l'Académie des sciences. C'est à M. de Freycinet, pourtant, chez les académiciens libres, qu'il a voulu succéder. Il y a là comme un trait de caractère. D'une grande modestie, M. de Broglie est la courtoisie, l'affabilité même; il sait éviter, avec une exquise simplicité, tout ce qui peut heurter les susceptibilités et les préjugés, tout ce qui peut porter ombrage aux ambitions ou contrecarrer les vanités de ses contemporains. S'il eût été candidat à la Section de physique, d'aucuns eussent trouvé que M. de Broglie usurpait les privilèges des professeurs ou de certains corps d'ingénieurs. L'Ecole normale et l'Ecole polytechnique lui auraient fait, peut-être, un accueil moins souriant. Mais, M. de Broglie ne pouvait commettre cette indiscrétion.

Qu'entré premier à l'Ecole normale et sorti premier, il n'ait laissé dans la marine que des souvenirs excellents, avec la réputation d'un très savant officier, cela ne saurait surprendre. Les qualités éminentes de son esprit et les grâces de son caractère ont pu donner une mesure plus juste de leur puissance de séduction, quand le jeune enseigne, quittant la carrière maritime, devint l'élève de M. Langevin au Collège de France et pénétra dans les milieux universitaires. Physicien il est, physicien seulement il désire paraître. Dans ce domaine, il est remarquable que M. de Broglie n'ait pas voulu se contenter, fuyant les responsabilités et les charges, d'être un savant isolé, de très grand talent. Il a voulu prendre part à la vie commune des physiciens français en acceptant toutes les petites corvées qui incombent à un secrétaire général de la Société française de physique, durant neuf ans. Il a voulu en outre, être chef d'école. Le laboratoire splendide qu'il a peu à peu organisé dans son hôtel, dès les premiers temps de sa carrière scientifique, n'est pas un sanctuaire où il s'enferme, loin des tracas. Il y a toujours accueilli avec une parfaite obligeance non seulement des visiteurs de passage, mais même des chercheurs français ou étrangers désireux de mettre à profit, pour leurs propres travaux, les admirables ressources qu'il a su réunir pour l'exploration du domaine qui lui est cher. Aux uns et aux autres ses excellents conseils n'ont jamais manqué. C'est ainsi que peu à peu il a créé, à côté de son laboratoire personnel, le « laboratoire de recherches physiques sur les rayons X », d'où sont sortis déjà de remarquables travaux, ceux, entre autres, du jeune prince Louis de Broglie qui, sous la haute direction de son frère aîné, est en passe de devenir un des maîtres de la physique théorique.

Le duc de Broglie, lui, n'est pas un théoricien, si l'on entend par là un manieur d'équations; c'est un expérimentateur, mais ses recherches ont toujours été guidées par des vues théoriques dont la valeur et la fécondité venaient de ce qu'à la fois elles étaient simples et atteignaient la nature profonde des phénomènes dont il s'agissait de découvrir les lois. Sa première grande découverte fut, en 1913, *celle des spectres de rayons X. Depuis la découverte de ces rayons par Rœntgen, en* 1895, *toutes les tentatives avaient échoué pour établir une parenté entre ces rayons extraordinaires et les différentes sortes de radiations lumineuses connues. S'ils étaient dus, comme celles-ci, à la propagation d'un phénomène périodique, il fallait que la célérité de leurs vibrations fût des milliers de fois plus grande que celle des vibrations lumineuses, si pressées déjà qu'il s'en produit* 500 *trillions par seconde. En* 1912, *le théoricien allemand Laue eut l'idée de faire essayer par deux de ses élèves, Friedrich et Knipping, l'effet sur les rayons X du passage à travers un cristal. L'idée simple qui le guidait était que, peut-être, le rapport de grandeur entre la distance qui sépare les atomes dans l'édifice régulier d'un cristal et la longueur d'onde hypothétique des rayons X était à peu près le même qu'entre la distance des stries fines qui produisent les irisations lumineuses et les longueurs d'onde lumineuses. L'expérience vérifia cette conception. Restait à trouver le moyen d'utiliser le réseau cristallin pour analyser les rayons X comme le prisme ou les réseaux striés tracés de main d'homme étalent et séparent en un spectre les couleurs. Peu de mois après, en* 1913, *de Broglie montrait le premier qu'en faisant réfléchir les rayons X sur un cristal animé d'un mouvement de rotation lent et régulier, il était possible de recevoir sur une plaque photographique autant d'images identiques à la source de rayons qu'il y avait parmi eux de différentes longueurs d'onde. En faisant passer les rayons incidents à travers une fente fine, on pouvait donc obtenir sur la plaque un véritable spectre, de tous points analogue à celui d'une source de lumière. Cette méthode, aussi élégante que simple, ne tarda pas à être universellement employée. Pendant que le duc de Broglie redevenait lieutenant de vaisseau de la marine française par la volonté de l'Allemagne, des savants allemands, suédois et américains tiraient le meilleur parti de la méthode qu'il avait créée pour l'analyse des rayons X.*

Dans ces fonctions, de Broglie ne devait pas tarder, d'ailleurs, à se signaler par des services exceptionnels : de toutes les marines, les sous-marins français devenaient les premiers capables de recevoir les messages de télégraphie sans fil, en plongée complète, *périscope rentré. Pendant les immersions de douze heures consécutives devant les côtes autrichiennes de l'Adriatique, c'était une possibilité d'action et une garantie de sécurité singulièrement précieuses que de recevoir de la sorte les avis des*

bâtiments de surface, et même de postes éloignés, amis ou ennemis. C'était aussi un réel réconfort pour les équipages, que les communiqués des armées atteignaient ainsi au sein des eaux et qui ne se sentaient plus tout à fait séparés du monde des vivants.

La seconde grande découverte de M. de Broglie est de peu postérieure au rétablissement de la paix. Elle permet de bien apprécier le chemin accompli en quelques années. En 1912, *on ne savait produire que des faisceaux confus de rayons X, dans lesquels on ne pouvait presque rien démêler. En* 1921, *de Broglie se trouvait en mesure de faire agir sur un récepteur matériel un faisceau* monochromatique *de rayons, c'est-à-dire homogènes et tous de même longueur d'onde. Un tel faisceau doit être capable, mais avec une efficacité beaucoup plus grande, d'agir sur les métaux comme la lumière ultra-violette, c'est-à-dire d'arracher aux atomes rencontrés les électrons qui gravitent autour du noyau central atomique. Le résultat confirma cette vue mais en la complétant d'une manière extrêmement remarquable. Les électrons arrachés ne sont pas projetés hors de l'atome avec des vitesses quelconques : leurs énergies cinétiques correspondent exactement aux énergies des différents niveaux orbitaires dont bien des phénomènes avaient permis de deviner l'existence dans* tous *les atomes, mais qu'il n'avait jamais été possible d'atteindre. Les éléments irradiés par les rayons X émettent donc des catégories définies d'électrons, en nombre limité, et ces électrons peuvent être séparés les uns des autres en formant les* spectres corpusculaires *de M. de Broglie. Ces spectres constituent le moyen le plus puissant que nous possédions de pénétrer directement dans l'atome et ses arcanes.*

Comme la nation dont elle est capable de porter les vertus au plus haut degré d'affinement, la noblesse française sait toujours refleurir.

★★★

L'Art dramatique de M. Charles Méré.

M. Charles Méré devait être fort jeune quand il donna sa première pièce, *les Trois Masques*. Elle fut louée avec enthousiasme par Mendès, qui ne faisait jamais les choses à moitié. On peut penser que ce critique extravagant aimait surtout les parties dangereuses de ce nouveau talent. Car il y avait dans *les Trois Masques* des promesses de fort bon et de très mauvais : un drame noué avec beaucoup de force et de sens dramatique allait se perdre dans un mélo. Depuis le temps de ses débuts, M. Méré n'a pas changé autant qu'on pourrait croire. Ses drames sont toujours charpentés avec tant de fini et d'ingéniosité qu'on trouve à peine à y passer la lame. Il montre, dans *la*

Danse de minuit, un financier aux abois qui, au moment d'être arrêté, tente d'immobiliser la justice en faisant chanter un ministre qui est le meilleur ami de sa femme. Le ministre a écrit jadis à une maîtresse des lettres compromettantes, et la maîtresse délaissée a remis le paquet aux mains de Raynaud, le financier, escomptant qu'un jour ce mari trompé utiliserait une telle arme pour sa vengeance. Raynaud est trop vil, il ne sait même pas se venger et il accepte le partage. Mais, acculé, il se défend. Pendant une grande fête qu'il donne dans son hôtel pour égarer l'opinion sur l'état de ses affaires, il a une scène violente avec Maurand, le ministre menacé. Celui-ci saisit son adversaire au cou, serre un peu fort et, comme le maître chanteur est à bout, usé par les émotions et les vices, il meurt aux mains du ministre innocent, mais fort embarrassé. La veuve de Raynaud ne songe qu'à détourner les soupçons de l'homme qu'elle aime avec passion. (Au théâtre, on aime toujours avec passion.) Elle cachera le corps et ira danser toute la nuit avec les invités, d'où le titre de la pièce : *la Danse de minuit*.

Au troisième acte, une part de l'intérêt passe à un personnage nouveau, Daniel, secrétaire de feu Raynaud, qui aime en secret la veuve de son ancien patron. C'est à lui que Raynaud a confié les lettres qui doivent perdre Maurand. Comme Maurand est son rival heureux, il ne va pas manquer la commission. Mais Mme veuve Raynaud, qui tient à sauver celui qu'elle aime, vient demander les lettres à Daniel, qui ne sait pas lui résister et qui les lui remet. Alors, la pièce est finie? Qu'à cela ne tienne, comme disait à peu près Desaix, on a le temps d'en commencer une autre. Mme Raynaud s'aperçoit que Maurand ne lui est pas fidèle. Nouveau drame. Finalement, Maurand, mis en demeure de choisir entre sa maîtresse et l'intérêt de sa carrière, fait passer l'ambition avant l'amour et Daniel sort pour aller porter les lettres au juge.

On croit que M. Méré va nous mener vers un quatrième acte à la Brieux, avec procès, plaidoiries, effets d'audience. Le quatrième acte ne fait que répéter la scène du troisième où Mme Raynaud donne à Maurand le choix entre les deux démons qui, au dire de La Fontaine,

à leur gré partagent notre vie
Et de son patrimoine ont chassé la raison...
J'appelle l'un amour et l'autre ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire...

Maurand et M. Méré sont là-dessus de l'avis de La Fontaine. Le jeune ministre préfère une seconde fois sa carrière à sa maîtresse, et la désespérée Mme Raynaud n'a plus qu'à tomber aux bras de l'obligeant Daniel, qui la consolera de son mieux.

Il n'y a rien à reprendre à cette pièce au point de vue de la stricte vraisemblance. Les événements pouvaient se présenter de la sorte,

M. Méré ne donne jamais l'impression de montrer l'impossible. Sous ce rapport, son drame est solide, ce qui n'empêche qu'on y pourrait reprendre des fautes de métier : déplacement de l'intérêt en faveur de Daniel à partir du troisième acte ; cassure, au milieu de cet acte, quand Mme Raynaud a repris les lettres, c'est alors une pièce nouvelle qui commence ; brusque départ, à la fin de cet acte, dans une direction tout aussitôt abandonnée ; répétition exacte, au dernier acte, de la situation et de l'intérêt de l'avant-dernier. Mais on a de plus graves critiques à présenter à M. Méré.

Il a jadis nourri l'ambition d'écrire, lui aussi, des tragédies modernes, et c'est en cela que son cas dépasse celui d'un vulgaire auteur à succès. Et la tragédie moderne doit être, à ses yeux, remplie d'événements. Le système de M. Méré s'oppose trait pour trait à l'école dont nous aurons à parler bientôt à propos de M. J.-J. Bernard. M. Méré entend que, dans son théâtre, il se passe quelque chose.

Excellente intention. Sous prétexte d'imiter *Bérénice*, on a abusé du théâtre où il ne se passe rien. Il faut inventer, nouer et conduire une action au théâtre, comme il faut inventer, nouer et conduire un récit dans le roman. Aucun doute, c'est l'école de Pierre Benoit qui a raison contre l'école des analystes.

Mais, première différence, et considérable, entre Benoit et M. Méré : l'un s'amuse, et l'autre est sérieux. Ensuite, l'un est un lettré exquis et l'autre est un homme de théâtre, qui a moins l'habitude, ou l'occasion, de manier la grâce, la nuance et l'esprit. Enfin, l'un garde la mesure et l'autre la passe. C'est ici qu'il faut surtout quereller M. Méré.

Il est possible qu'il arrive aux humains tant de malheurs en si peu de temps ; il en arrive d'aussi nombreux et de plus cruels à Œdipe. Mais chaque nouveau malheur d'Œdipe éclaire un aspect d'une âme. Chez M. Méré, qui nous en voudrait s'il pensait que nous le comparons à Sophocle, chaque nouveau malheur n'est qu'un coup de théâtre.

Ils sont si serrés, si pressants, qu'ils ne laissent jamais de place pour le jeu des caractères. Un seul est esquissé, celui du ministre qui hésite entre deux passions. Encore faut-il remarquer que ce caractère est, si l'on peut dire, négatif : le spectateur dira que Maurand manque de caractère. Les autres personnages sont aussi conventionnels que possible. Raynaud est le traître et le grand brasseur d'affaires de mélodrame, Daniel est l'amant fidèle, Mme Raynaud l'amoureuse passionnée comme nous en voyons défiler d'un bout à l'autre de l'année. Enfin, il faut ajouter que le style de M. Méré n'est jamais naturel. Répétons le jugement si pénétrant de Mme Colette sur ces personnages qui prennent le temps de faire une phrase comme : « La bassesse de vos insinuations n'atteint pas à la hauteur de mon mépris, » alors que, dans la réalité, ils auraient tout juste le temps de dire : « C'est pas vrai ! »

Les tragédies modernes si soigneusement articulées par M. Méré

sont, en dernière analyse, un des modèles de ce qu'on pourrait appeler un genre faux modéré, ou un genre modérément faux. M. Méré ne mérite pas la foudre. Il ne brouille pas le bien et le mal, il n'étale rien de vil sur la scène et son théâtre est incomparablement au-dessus des grandes horreurs dites littéraires. M. Méré n'endort pas. Ses inventions touchent un large public et, si elles outrent ou outrepassent les lois du théâtre, elles ne leur tournent pas le dos. Nul auteur dramatique de son âge, pas même M. Sacha Guitry, n'est assuré d'un succès aussi ample et régulier. Est-il donc le Sardou de notre époque? Non, il n'a pas montré, comme Sardou, qu'il pourrait écrire d'honorables comédies, ni qu'il pourrait combiner un mélodrame aussi réussi que *la Tosca* (pièce par ailleurs abominable). Enfin, la tragédie moderne chère à M. Méré est à l'antipode du drame historique que Sardou héritait du romantisme. Vraiment, on a beau ne pas vouloir désobliger M. Méré, le terme de comparaison est tout trouvé ; murmurons-le tout bas, Georges Ohnet. Lemaître et M. France ont établi qu'il ne fallait pas confondre Ohnet avec Flaubert. Mais Lemaître, à la fin de sa vie, eut à cœur de proclamer qu'il tenait Ohnet pour un honnête homme. Ayant à juger Boucher, peintre trop vanté et justement décrié, David disait : « N'est pas Boucher qui veut. » De même, après tout, n'est pas Ohnet qui veut.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La situation internationale. — *On publie les lettres échangées entre MM. Ramsay Macdonald et Poincaré. Le ton est d'allure cordiale de part et d'autre. Toutefois, M. Ramsay Macdonald ne reproche pas à l'Allemagne de ne pas tenir ses engagements, mais fait une allusion voilée à la France qui ne rembourse pas sa dette à l'Angleterre* (2 *mars*).

— *La Conférence des ambassadeurs se met d'accord sur le texte de la note à envoyer à l'Allemagne au sujet de la reprise du contrôle militaire. Le Reich est invité à donner immédiatement à le commission de contrôle les moyens de reprendre son activité interrompue depuis plus d'un an* (7 *mars*).

— *A la Société des Nations, discussion sur la présence de nos troupes dans la Sarre. On épilogue sur les moyens de remplacer nos troupes par des gendarmes locaux* (11 *mars*).

Allemagne. — *Le président Ebert prononce, à Mannheim, un discours préconisant la lutte pour le Rhin allemand* (1er *mars*).

Le Reichstag est dissous par décret d'Ebert et les élections sont fixées au 4 mai. Au nom de l'intérêt de l'Etat, les libertés publiques sont sus-

pendues et le droit de légiférer par décrets est accordé au gouvernement (14 *mars*).

L'ordre se rétablit peu à peu en Allemagne, avec un régime beaucoup plus autoritaire que ne l'était celui de Guillaume II.

Les projets fiscaux et la bataille pour le franc. — *La lutte pour le franc atteint, durant cette quinzaine, son maximum d'intensité.*

La publication du bulletin hebdomadaire de la Banque de France accusant une nouvelle augmentation de la circulation fiduciaire (celle-ci dépasse quarante milliards) provoque une vive émotion et une chute du franc qui cote ses cours les plus bas (6 *mars*).

Entre M. Poincaré et la Commission sénatoriale des finances éclate un conflit : le président du Conseil insiste pour que la Commission termine rapidement ses travaux et permette au Sénat de discuter dans le plus bref délai les projets fiscaux votés à la Chambre. Il menace même de donner sa démission (6 *mars*).

La Commission sénatoriale se prononce contre les décrets-lois réclamés par M. Poincaré (12 *mars*).

La discussion des projets fiscaux commence devant le Sénat, le 13 *mars. Dans l'intervalle, le franc a remonté. Des banques américaines ont consenti des crédits à la Banque de France. La livre sterling, qui avait atteint, le* 8 *mars, le cours de* 123, *tombe à* 98 *le* 13 *mars et à* 90, *le* 15.

Le 14 *mars, M. Poincaré l'emporte au Sénat, sur la question des décrets-lois, assez péniblement, il est vrai, et avec une majorité de treize voix seulement.*

Belgique. — *Le ministère Theunis est reconstitué le* 11 *mars. M. Hymans remplace aux Affaires étrangères, M. Jaspar.*

Les affaires grecques. — *Le gâchis hellénique s'accentue. La Ligue des officiers, jadis dispersée par M. Venizelos, s'est reconstituée. Elle exige maintenant l'abolition de la monarchie. Le* 8 *mars, sous sa pression, le cabinet Kafandaris remet sa démission au régent. M. Venizelos, qui a toujours appréhendé pour son pays le régime républicain, quitte la Grèce, découragé.*

Le 12 *mars, un ministère républicain est constitué sous la présidence de M. Papanastasiou. Le même jour, des bombes explosent devant les légations d'Angleterre et de Roumanie.*

La suppression du califat. — *Le* 3 *mars, l'Assemblée d'Angora prononce la suppression du califat. Le lendemain, le calife Abdul-Medjid et la famille impériale quittent le sol de la Turquie.*

Le calife, réfugié à Territet (Suisse), publie un appel au monde musulman (14 *mars*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30648.